

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (INaLF)

[Un] homme libre [Document électronique] / [Maurice Barrès]

PREFACE DE L'EDITION DE 1904

pl

Ceux qui ne connurent jamais l' ivresse de déplaire  
ne peuvent imaginer les divines satisfactions de ma  
vingt-cinquième année : j' ai scandalisé. Des gens  
se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur  
sottise me crevait de bonheur.

*sous l' oeil des barbares* parut en novembre 1887  
et l' *homme libre*, vers pâques, en 1889.

les maîtres de la grande espèce vivaient encore. Je  
croisais dans le quartier latin Taine, Renan et  
Leconte De Lisle. J' avais vu, de mes yeux vu,  
Hugo. Jour inoubliable, celui où je causais avec  
Leconte De Lisle et Anatole France dans la  
bibliothèque du sénat et qu' un petit vieillard  
vigoureux

plI

-c' était le père, c' était l' empereur, c' était  
Victor Hugo-nous rejoignit ! Je mourrai sans  
avoir rien vu qui m' importe davantage. Ah ! Si,  
quelque jour, je pouvais mériter que l' histoire  
acceptât ce groupe de quatre âges littéraires !  
Ainsi, quand j' étais jeune, il y avait encore des  
dieux. Mais une pensée tout avilie faisait recette  
auprès du public. On prenait la grossièreté pour  
de la force, l' obscénité pour de la passion et des  
tableaux en trompe-l' oeil pour des pages  
" grouillantes de vie " . Autant de raisons pour qu' un  
petit livre d' analyse ne fût point remarqué. Et  
puis l' *homme libre* était peu compréhensible.  
Croyez-vous donc que j' eusse voulu être entendu  
de n' importe qui ? J' écrivais pour mettre de l' ordre  
en moi-même et pour me délivrer, car on ne pense,  
ce qui s' appelle penser, que la plume à la main.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Mais le premier venu allait-il pencher sa tête, par-dessus mon épaule, sur mon papier ? -" fi, monsieur ! M' écriai-je, moyennant 3 fr. 50, vous voudriez connaître mes plus délicates complications. Faites d' abord des études préliminaires ou plutôt adressez-vous ailleurs, car rien ne m' assure que vous soyez né pour que nous causions ensemble. " cette disposition méprisante a ses inconvénients.

pIII

J' ai créé un préjugé contre mes livres. Pendant une dizaine d' années, il y eut sur l' *égotisme* de M. Barrès, sur le *moi* de M. Barrès les plus sots jugements, et il semblait presque impossible que je les surmontasse. En effet, il n' a fallu rien moins qu' une guerre civile. Verdi répétait souvent : " nous autres artistes, nous n' arrivons à la célébrité que par la calomnie. " je ne suis ni célèbre ni calomnié, mais on a travesti mes thèses. Quand j' eus bien ri de ces malentendus, ils me donnèrent de l' ennui. J' ai eu le dégoût d' entendre un ministre de l' instruction publique amuser la chambre avec des plaisanteries sur le *moi* de M. Barrès. Ce problème de l' individualisme qui passionne nos députés quand on le leur pose sous la forme concrète d' une marmite à renversement (Vaillant) ne leur parut *in abstracto* qu' un phénomène de prétention littéraire. Jamais M. Charles Dupuy, qui a beaucoup de bonhomie à la Sarcey, ne me parut mieux en verve. Je n' y reviens point pour raviver l' ennui des discordes passées, mais pour marquer comment je connus mon erreur. Cette après-midi me montra clairement que pour agir sur des intelligences la sincérité ne suffit pas.

pIV

J' ai péché contre ma pensée, par trop de scrupule. J' ai craint d' introduire mon didactisme en supplément aux faits ; je me suis abstenu de me régler, de me mettre au point, j' ai voulu me produire tout nûment. Je voyais s' éveiller mes groupes de sensations, je les notais, je les décrivais, j' acceptais ma spontanéité. J' oubliais qu' il s' agit de créer un rapport entre l' auteur et le lecteur, et qu' ainsi le plus probe philosophe doit se préoccuper

de l' effet à produire. J' avais une tendance à conduire au grand jour tout ce que je trouvais dans mon âme, car tout cela voulait intensément vivre ; or il y a dans ma conscience un moqueur, qui surveille mes expériences les plus sincères et qui rit quand je patauge. Mes premiers livres ne dissimulent pas suffisamment ce rire. Si Jouffroy, dans sa fameuse nuit, avait été capable de ce dédoublement, et s' il avait mêlé à son chant pathétique les railleries de son surveillant intérieur, il aurait déconcerté.

Mes aînés, Anatole France et Jules Lemaître, me comblaient ; ils m' ont, dès la première minute, traité avec une grande générosité, mais ils prétendaient que je fusse un ironiste. Ils ne voyaient pas que je voulais prouver

pV

quelque chose et que l' ironie n' était qu' un de mes moyens. Ces grands navigateurs, n' ayant pas encore jeté l' ancre, n' admettaient pas que mes inquiétudes différassent de leur curiosité. Peut-être

M. Paul Desjardins résumait-il l' opinion moyenne des gens de lettres autorisés dans une phrase qui me troublait par un mélange de justesse et d' injustice. " cet adolescent, disait le critique des *débats*, cet adolescent, si merveilleusement doué pour le style, a trouvé le moule de phrases le plus savoureux et le plus plaisant ; par malheur, il s' est égaré dans son propre dandysme et il lui est arrivé, ce qui n' est pas rare, qu' il n' a plus su lui-même si ce qu' il disait était sérieux ou non.

C' est un mélange extraordinaire de sincérité naïve et d' ironie très serrée... il a voulu prendre le monde pour jouet et il est lui-même le jouet de sa cadence verbale. Il n' est pas du tout sûr de lui sous son air imperturbable... "

je l' ai dit ailleurs déjà, je n' allai point droit sur la vérité comme une flèche sur la cible. L' oiseau plane d' abord et s' oriente ; les arbres

pVI

pour s' élever étagent leurs ramures ; toute pensée procède par étapes. Je vivais dans une crise perpétuelle ; ma pensée était, que dis-je ! Elle est encore une chose vivante, la forme de mon âme.

Qu' est-ce que mon oeuvre ? Ma personne toute vive  
emprisonnée. La cage en fer d' une des bêtes du  
jardin des plantes.

à la date où j' écris cette préface, je viens  
d' entreprendre *les bastions de l' est* : ils ne  
sont en moi qu' une vaste sensibilité. Qu' en tirera  
ma raison ? En 1890, au lendemain de  
l' *homme libre*, je sentais mon abondance, je ne  
me possédais pas comme un être intelligible et cerné.  
C' est la règle de toute production artistique. L' on  
ne délibère guère sur les ouvrages qu' on écrira ;  
on se surprend à les avoir déjà vécus, quand on se  
demande si on les approuve. C' est par plénitude,  
par nécessité et de la manière la plus irréfléchie  
que se produisent les germes qui, bien soignés,  
deviendront de grandes oeuvres droites. Magnifique  
geste d' une mère qui prend son fils aux mains de  
l' accoucheuse et le regarde. Elle l' a mis au monde  
et ne le connaît point.

Mais pourquoi chercher tant de raisons à ce refus  
de me comprendre que j' ai subi durant douze années ?  
C' est bien simple : nous ne conquérons

pVII

jamais ceux qui nous précèdent dans la vie. En  
vain nous prêtent-ils du talent, nous ne pouvons  
pas les émouvoir. à vingt ans, une fois pour toutes,  
ils se sont choisis leurs poètes et leurs  
philosophes. Un écrivain ne se crée un public  
sérieux que parmi les gens de son âge ou, mieux  
encore, parmi ceux qui le suivent.  
Les jeunes gens me dédommageaient. Ils se répétaient  
la dernière page des *barbares* : " ô mon maître...  
je te supplie que par une suprême tutelle, tu me  
choisisses le sentier où s' accomplira ma destinée...  
toi seul, ô maître, si tu existes quelque part,  
axiome, religion ou prince des hommes. " ils  
distinguaient dans l' *homme libre* des forces  
d' enthousiasme. Ils virent que je cherchais une  
raison de vivre et une discipline. Ils  
s' intéressèrent passionnément à une recherche  
qu' eux-mêmes eussent voulu entreprendre. Ce petit  
livre produisit dans certains jeunes esprits une  
agitation singulière. On m' a raconté qu' au conseil  
supérieur de l' instruction publique, vers 1890,  
M. Gréard exprima le regret que je fusse avec  
Verlaine l' auteur le plus lu par nos rhétoriciens  
et nos philosophes de Paris. à cette époque on

disputait s' il fallait être barrésiste ou barrésien. Charles Maurras tient pour barrésien. La

pVIII

*revue indépendante* avait publié de M. Camille Mauclair une sorte de manifeste sur le barrésisme. Un sage aurait, dès ce début, discerné chez les tenants du " culte du moi " des formations très diverses, mais nous avons en commun le plus bel élan de jeunesse. Nous nous groupâmes tous, mistraliens, proudhoniens, jeunes juifs, néo-catholiques et socialistes dans la fameuse *cocarde*. du 1er septembre 1894 à mars 1895, ce journal fut un magnifique excitateur de l' intelligence. Je n' ai jamais fini de rire quand je pense que cette équipe bariolée travailla aux fondations du nationalisme, et non point seulement du nationalisme politique mais d' un large classicisme français. Parfaitement, Fournière, Henri Bérenger, Camille Mauclair étaient avec nous. Il y avait un malentendu. On le vit quand parurent les *déracinés*, qui, peu avant une crise publique trop retentissante, obligèrent de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionalisme.

En 1897, le désarroi des amis que l' *homme libre* m' avait faits fut extrême. Beaucoup de jeunes groupements m' envoyèrent leur p. P. C. J' ai gardé une lettre privée, à la fois touchante et singulière, de la *revue blanche*. c' était l' époque héroïque. Le fameux M. Herr, bibliothécaire

pIX

de l' école normale, un alsacien et un apôtre (c' est vous dire deux fois qu' il ne manque pas de vivacité), se chargea de formuler une excommunication. Ce philosophe qui vaudrait davantage s' il était un peu plus d' Obernai me reprocha d' être de Charmes. Il se glorifie d' être le fils des livres et me méprise d' être le fils de mon petit pays. Je le félicite tout au moins de poser ainsi le problème. Oui, l' homme libre venait de distinguer et d' accepter son déterminisme.

Il y a, dans la préface du *disciple*, une page de grand effet. Bourget s' adresse " aux jeunes gens

de 1889 " pour les inviter " à se méfier du nihiliste  
struggleforlifer cynique et volontiers jovial " et  
du " nihiliste délicat " . " celui-ci, dit-il, a toutes  
les aristocraties des nerfs, toutes celles de  
l' esprit... c' est un épicurien intellectuel et  
raffiné... etc.

pX

Maurice Barrès, dans son beau roman de l' *homme libre*, -ce chef-d' oeuvre d' ironie auquel il manque seulement une conclusion, -consiste à " adorer son moi " , à le parer de sensations nouvelles. " oui, l' *homme libre* racontait une recherche sans donner de résultat, mais, cette conclusion suspendue, les *déracinés* la fournissent. Dans les *déracinés*, l' homme libre distingue et accepte son déterminisme. Un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et, d' analyse en analyse, il éprouve le néant du moi, jusqu' à prendre le sens social. La tradition retrouvée

pXI

par l' analyse du moi, c' est la moralité que renfermait l' *homme libre*, que Bourget réclamait et qu' allait prouver le roman de *l' énergie nationale*.

je ne permets qu' à des catholiques les diatribes contre l' égotisme. Si vous n' êtes pas un croyant, d' où prenez-vous votre point de vue pour flétrir l' individualisme ? Au reste, d' une manière générale, il serait détestable que nous pussions contraindre des êtres en formation. Souvent leurs maladies préparent leur santé. Ce fier et vif sentiment du moi que décrit *un homme libre*, c' est un instant nécessaire, dans la série des mouvements, par où un jeune homme s' oriente pour recueillir et puis transmettre les trésors de sa lignée.

Un moi qui ne subit pas, voilà le héros de notre petit livre. Ne point subir ! C' est le salut, quand nous sommes pressés par une société anarchique, où la multitude des doctrines ne laisse plus aucune discipline et quand, par-dessus nos frontières, les flots puissants de l' étranger viennent, sur les champs paternels, nous étourdir et nous entraîner. L' *homme libre* n' a point fourni aux jeunes gens une connaissance nette de leur véritable tradition,

mais il les pressait de se dégager et de retrouver leur filiation propre.

pXII

Si je ne subis pas, est-ce à dire que je n'acquière point ? J' eus mes victoires et mes conquêtes en Espagne et en Italie ; nos défaites sur le Rhin contribuèrent à ma formation ; c' est d' un Disraeli que j' ai reçu peut-être ma vue principale, à savoir que, le jour où les démocrates trahissent les intérêts et la véritable tradition du pays, il y a lieu de poursuivre la transformation du parti aristocratique, pour lui confier à la fois l' amélioration sociale et les grandes ambitions nationales. Si nous dressions la liste de nos bienfaiteurs, elle serait plus longue que celle de Marc-Aurèle. Nous ne sommes point fermés à l' univers. Il nous enrichit. Mais nous sommes une plante qui choisit et transforme ses aliments. J' ai marqué ailleurs, comment un premier travail de mes idées n' est, tout au fond, que d' avoir reconnu d' une manière sensible que le moi individuel était supporté et nourri par la société. Sur cette étape je ne reviendrai pas, mais on veut élargir ici le raisonnement, et, d' une évolution instinctive, faire une méthode française. à mon sens, on n' a pas dit grand' chose quand on a dit que l' individualisme est mauvais.

pXIII

Le français est individualiste, voilà un fait. Et de quelque manière qu' on le qualifie, ce fait subsiste. Toutes les fortes critiques que nous accumulons contre la déclaration des droits de l' homme n' empêchent point que ce catéchisme de l' individualisme a été formulé dans notre pays. Dans notre pays et non ailleurs ! Et ce phénomène (qu' aucun historien jusqu' à cette heure n' a rendu compréhensible) marque en traits de feu combien notre nation est prédisposée à l' individualisme. La juste horreur que nous inspire le Robert Greslou de Bourget n' empêche point que quelques-unes des précieuses qualités de nos jeunes gens viennent, comme leurs graves défauts, de ce qu' ils sont des êtres qui ne s' agrègent point naturellement en troupeau.

Si je ne m' abuse, l' *homme libre*, complété par *les déracinés*, est utile aux jeunes français, en ce qu' il accorde avec le bien général des dispositions certaines qui les eussent aisément jetés dans un nihilisme funèbre.

Je ne me suis jamais interrompu de plaider pour l' individu, alors même que je semblais le plus l' humilier. Une de mes thèses favorites est de réclamer que l' éducation ne soit pas départie aux enfants sans égard pour leur individualité

pXIV

propre. Je voudrais qu' on respectât leur préparation familiale et terrienne. J' ai dénoncé l' esprit de conquérant et de millénaire d' un bouteiller qui tombe sur les populations indigènes comme un administrateur despotique doublé d' un apôtre fanatique ; j' ai marqué pourquoi le kantisme, qui est la religion officielle de l' université,

déracine les esprits. Si l' on veut bien y réfléchir, ce ne sera pas une petite chose qu' un traditionaliste soit demeuré attentif aux nuances de l' individu.

Aussi bien je ne pouvais pas les négliger, puisque je voulais décrire une certaine sensibilité française et surtout agir sur des français. Mon mérite est d' avoir tiré de l' individualisme même ces grands principes de subordination que la plupart des étrangers possèdent instinctivement ou trouvent dans leur religion. Les jeunes français croient en eux-mêmes ; ils jugent de toutes choses par rapport à leur personne. Ailleurs, il y a le loyalisme ; chez nous, c' est l' honneur, l' honneur du nom qui fait notre principal ressort. Mes contemporains ne m' eussent pas écouté si j' avais pris mon point de départ ailleurs que du *moi*.

au milieu d' un océan et d' un sombre mystère de vagues qui me pressent, je me tiens à ma conception historique, comme un naufragé à

pXV

sa barque. Je ne touche pas à l' énigme du commencement des choses, ni à la douloureuse énigme de la fin de toutes choses. Je me cramponne à ma courte solidité. Je me place dans une collectivité un peu plus longue que mon individu ; je m' invente une destination un peu plus raisonnable que ma

chétive carrière. à force d' humiliations, ma pensée, d' abord si fière d' être libre, arrive à constater sa dépendance de cette terre et de ces morts qui, bien avant que je naquisse, l' ont commandée jusque dans ses nuances...

tandis que je crois causer ici avec quelques milliers de fidèles lecteurs, il est possible qu' un étranger s' approche de notre cercle et que, jetant les yeux sur cette préface, il s' étonne. En effet, pour tout le monde, à vingt ans, la grande affaire c' est de vivre, mais bien peu se préoccupent de trouver le fondement philosophique de leur activité. Nos soucis ennuient tout naturellement celui qui ne les partage pas. Là-dessus, je n' ai rien à répondre. D' autres personnes semblent craindre que le goût de la réflexion ne dénature et ne comprime la naïveté de nos impressions sensuelles ou proprement artistiques. Eh bien ! L' art pour nous, ce serait d' exciter,

pXVI

d' émouvoir l' être profond par la justesse des cadences, mais en même temps de le persuader par la force de la doctrine. Oui, l' art d' écrire doit contenter ce double besoin de musique et de géométrie que nous portons, à la française, dans une âme bien faite... ah ! Mon dieu ! Ce pauvre petit livre, qu' il est loin de satisfaire à cette magnifique ambition ! Il a du moins de la jeunesse, de la fierté sans aucun théâtral et ne rétrécit pas le coeur.

*juillet 1904.*

DEDICACE

pXVII

*à quelques collégiens  
de Paris et de la province*

*j' offre ce livre :*

j' écris pour les enfants et les tout jeunes gens. Si je contentais les grandes personnes, j' en aurais de la vanité, mais il n' est guère utile qu' elles me lisent. Elles ont fait d' elles-mêmes les expériences que je vais noter, elles ont systématisé leur vie, ou bien elles ne sont pas nées pour m' entendre. Dans l' un et l' autre cas, cette

lecture leur sera superflue.

Les collégiens sont à peu près les seuls êtres qu' on puisse plaindre. Encore la moitié d' entre eux sont-ils des petits goujats qui empoisonnent la vie de leurs camarades. Nous autres adultes, nous nous isolons, nous nous distrayons selon le système qui nous paraît convenable. Au collège, ils sont soumis à une discipline qu' ils

pXVIII

n' ont pas choisie : cela est abominable. J' ai relevé avec piété, depuis six à sept ans, les noms des enfants qui se sont suicidés. C' est une longue liste que je n' ose pas publier. J' aurais aimé dédier à leur mémoire ce petit livre, mais il m' a paru que j' irais contre leurs intentions, en répandant leurs noms dans la vie.

S' ils m' avaient lu, je crois qu' ils n' auraient pas pris une résolution aussi extrême. Ces âmes délicates et paresseuses étaient évidemment mal renseignées. Elles crurent qu' il y a du sérieux au monde. Elles attachaient de l' importance à cinq ou six choses : en ayant éprouvé du désagrément, elles reculèrent hors de la vie.

L' essentiel est de se convaincre qu' il n' y a que des manières de voir, que chacune d' elles contredit l' autre, et que nous pouvons, avec un peu d' habileté, les avoir toutes sur un même objet.

Ainsi nous amoindrissons nos mortifications à penser qu' elles sont causées par rien du tout, et nous arrivons à souffrir très peu.

Parce qu' il détaille ces principes et les illustre de petits exemples empruntés à l' ordinaire de l' existence, mon livre, je crois, est appelé à rendre service.

Quelques amis que j' ai dans la politique m' ont affirmé qu' aux siècles derniers les esprits

pXIX

de notre race, je veux dire les esprits religieux, se plaisaient déjà à faire des prosélytes. Ils enfermaient parfois les esprits épais dans une chambre de fer chauffée au rouge. Le matérialiste en était réduit à sauter précipitamment sur l' un et l' autre pied, jusqu' à ce qu' il eût modifié sa conception de l' univers. C' est ainsi que la

providence en agit encore aujourd' hui pour nous rendre idéalistes. Notre sentiment élevé du problème de la vie est fait de notre inquiétude perpétuelle. Nous ne savons sur quel pied danser. Dans cette disgrâce je goûte un plaisir réel. Chercher continuellement la paix et le bonheur, avec la conviction qu' on ne les trouvera jamais, c' est toute la solution que je propose. Il faut mettre sa félicité dans les expériences qu' on institue, et non dans les résultats qu' elles semblent promettre. Amusons-nous aux moyens, sans souci du but. Nous échapperons ainsi au malaise habituel des enfants honorables, qui est dans la disproportion entre l' objet qu' ils rêvaient et celui qu' ils atteignent. Jérôme Paturot désirait un peu vivement une position sociale. C' est d' une petite âme. Il eût été plus heureux s' il avait suivi ma méthode, s' égayant de ses recherches et n' attachant jamais

pXX

la moindre importance aux buts qu' il poursuivait ! Il eut de curieuses aventures : il n' y prit pas de plaisir. C' est faute d' avoir possédé ma philosophie. Je vais parmi les hommes, le coeur défiant et la bouche dégoûtée ; j' hésite perpétuellement entre les rêves de Paturot et ceux des mystiques : les uns et les autres comme moi s' agitent, parce que l' ordinaire de la vie ne peut les satisfaire. Mais j' ai souvent pensé qu' entre tous, Ignace De Loyola avait montré le plus de génie, et je le dis le prince des psychologues, parce qu' il déclare à la dernière ligne de ses *exercices spirituels*, ou suite de mécaniques pour donner la paix à l' âme : " et maintenant le fidèle n' a plus qu' à recommencer. " cela est admirable. Vous travaillez depuis des mois à trouver le bonheur, vous pensez l' avoir enfin conquis ; c' est quand vous le désiriez si fort que vous l' avez le plus approché ; recommencez maintenant ! Faisons des rêves chaque matin, et avec une extrême énergie, mais sachons qu' ils n' aboutiront pas. Soyons ardents et sceptiques. C' est très facile avec le joli tempérament que nous avons tous aujourd' hui. Cette méthode, je l' ai exposée et justifiée, je crois, dans la fiction qu' on va lire. Il m' aurait

pXXI

plu de la ramasser dans quelque symbole, de l' accentuer dans vingt-cinq feuillets très savants, très obscurs et un peu tristes ; mais soucieux uniquement de rendre service aux collégiens que j' aime, je m' en tiens à la forme la plus enfantine qu' on puisse imaginer : un journal.

LIVRE PREMIER - EN ETAT DE GRACE

p3

*chapitre premier. La journée de Jersey :*  
je suis allé à Jersey avec mon ami Simon.  
Je l' ai connu bébé, quand je l' étais moi-même, dans le sable de sa grand' mère, où déjà nous bâtissions des châteaux. Mais nous ne fûmes intimes qu' à notre majorité. Je me rappelle le soir où, place de l' opéra, vers neuf heures, tous deux en frac de soirée, nous nous trouvâmes : je m' aperçus, avec un frisson de joie contenue, que nous avions en commun des préjugés, un vocabulaire et des dédains.

p4

Nous nous sommes inscrits à l' école de M. Boutmy, rue saint-Guillaume. Mais voyais-je Simon trois mois par année ? Il était mondain à Londres et à Paris, puis se refaisait à la campagne. Il passe pour excentrique, parce qu' il a de l' imprévu dans ses déterminations et des gestes heurtés. C' est un garçon très nerveux et systématique, d' aspect glacial. " Mérimée, me disait-il, est estimable à cause des gens qui le détestent, mais bien haïssable à cause de ceux qu' il satisfait. "  
Simon, qui ne tient pas à plaire, aime toutefois à paraître, et cela blesse généralement. Très jeune, il était faiseur ; aujourd' hui encore, il se met dans des embarras d' argent. C' est un travers bien profond, puisque moi-même, pour l' en confesser, je prends des précautions ; pourtant notre délice, le secret de notre liaison, est de nous analyser avec

minutie, et si nous tenons très haut notre intelligence, nous flattons peu notre caractère. Sa dépense et son souci de la bonne tenue le réduisent à de longs séjours dans la propriété de sa famille sur la Loire. La cuisine y est intelligente, ses parents l'affectionnent ; mais, faute de femmes et de secousses intellectuelles,

p5

il s'y ennue par les chaudes après-midi. Je note pourtant qu'il me disait un jour : " j'adore la terre, les vastes champs d'un seul tenant et dont je serais propriétaire ; écraser du talon une motte en lançant un petit jet de salive, les deux mains à fond dans les poches, voilà une sensation saine et orgueilleuse. " l'observation me parut admirable, car je ne soupçonnais guère cette sorte de sensibilité. Voilà huit ans que, *pour être moi*, j'ai besoin d'une société exceptionnelle, d'exaltation continue et de mille petites amertumes. Tout ce qui est facile, les rires, la bonne honorabilité, les conversations oiseuses me font jaunir et bâiller. Je suis entré dans le monde du palais, de la littérature et de la politique sans certitudes, mais avec des émotions violentes, ayant lu Stendhal et très clairvoyant de naissance. Je puis dire qu'en six mois, je fis un long chemin. J'observais mal l'hygiène, je me dégoûtais, je partis ; puis je revins, ayant bu du quinquina et adorant Renan. Je dus encore m'absenter ; les larmoiements idéalistes cédèrent aux petits faits de Sainte-Beuve. En 86, je pris du bromure ; je ne pensais plus qu'à moi-même. Dyspepsique, un peu hypocondriaque, j'appris avec

p6

plaisir que Simon souffrait de coliques néphrétiques. De plus, il n'estime au monde que M. Cokson, qui a trois yachts, et, dans les lettres, il n'admet que Chateaubriand au congrès de Vérone : ce qui plaît à mon dégoût universel. Enfin à Paris, quand nous déjeunons ensemble, il a le courage de me dire vers

les deux heures : " je vous quitte " ; puis, s' il fume immodérément, du moins blâme-t-il les excès de tabac. Ces deux points m' agréent spécialement, car moi, je demeure sans défense contre des jeunes gens résolus qui m' accaparent et m' imposent leur grossière hygiène.

C' est dans quelques promenades de santé, coupées de fraîches pâtisseries au rond-point de l' étoile, que je touchai les pensées intimes de Simon, et que je découvris en lui cette sensibilité, peu poussée mais très complète, qui me ravit, bien qu' elle manque d' âpreté.

Nous décidâmes de passer ensemble les mois d' été à Jersey.

Cette villégiature est méprisable : mauvais cigares, fadeurs des pâturages suisses, médiocrités du bonheur.

Nous eûmes la faiblesse d' emmener avec

p7

nous nos maîtresses. Et leur vulgarité nous donnait un malaise dans les petits wagons jersiais bondés de gentilles misses.

à Paris, nos amies faisaient un appareillage très distingué : belles femmes, jolis teints ; ici, rapidement engraisées, elles se congestionnèrent. Elles riaient avec bruit et marchaient sottement, ayant les pieds meurtris. Dans notre monotone chalet, au bord de la grève, le soir, elles protestaient avec une sorte de pitié contre nos analyses et déductions, qu' elles déclaraient des niaiseries (à cause que nous avons l' habitude de remonter jusqu' à un principe évident) et inconvenantes (parce que nous rivalisons de sincérité froide).

Ah ! Ces homards de digestion si lente, dont nous souffrîmes, Simon et moi, durant les longues après-midi de soleil, en face de l' océan qui fait mal aux yeux ! Ah ! Ce thé dont nous abusâmes par engouement !

Un soir, au casino, nous rencontrâmes cinq camarades qui avaient bien dîné et qui riaient comme de grossiers enfants. Ils se réjouissaient à citer le nom familial de tel commerçant de la localité, et patoisait à la

p8

iersiaise. Ils invitèrent le capitaine du bâtiment de *Granville-Jersey* à boire de l' alcool, puis ils parlèrent de la territoriale.

Ils furent cordiaux ; nos femmes leur plurent ; Simon n' ouvrit pas la bouche. Moi, par urbanité, je tâchais de rire à chaque fois qu' ils riaient.

Avant de nous coucher, mon ami et moi, seuls sur le petit chemin, près de la plage où se reflétait l' immense fenêtre brutalement éclairée de notre salon, dans la vaste rumeur des flots noirs, nous goûtâmes une réelle satisfaction à épiloguer sur la vulgarité des gens, ou du moins sur notre impuissance à les supporter.

" ô *moi*, disions-nous l' un et l' autre, *moi*, cher enfant que je crée chaque jour, pardonne-nous ces fréquentations misérables dont nous ne savons t' épargner l' énervement. " à déjeuner, le lendemain, Simon, qui est très dépensier, mais que les gaspillages d' autrui désobligeant, fit remarquer à son amie qu' elle mangeait gloutonnement. Déjà le même défaut de tenue m' avait choqué chez ma maîtresse, et je pris texte de l' occasion

p9

pour faire une courte morale. Elles s' emportèrent, et tous deux, par des clignements d' yeux, nous nous signalions leur grossièreté. Vers deux heures, tandis qu' elles allaient dans les magasins, une voiture nous conduisit jusqu' à la baie de Saint-Ouen.

Nous eûmes d' abord la sensation joyeuse de voir, pour la première fois, cette plage étroite et furieuse, et nous nous assîmes auprès de l' écume des lames brisées. Puis une tasse de thé nous raffermi l' estomac. Nous étions bien servis, par un temps tiède, sur la façade nette d' un hôtel très neuf, parmi cinq ou six groupes élégants et modérés. Je surveillais le visage de Simon ; à la troisième gorgée, je vis sa gravité se détendre. Moi-même je me sentais dispos.

-n' est-ce pas, lui dis-je, la première minute agréable que nous trouvons à Jersey ? Il n' était pourtant pas difficile de nous organiser

ainsi. Quoi en effet ? Un joli temps (c' est la saison), de l' inconnu (le monde en est plein), une tasse de thé qui encourage notre cerveau (1 fr. 50).

-tu oublies, me dit-il, deux autres plaisirs : l' analyse que nous fîmes, hier soir, de

p10

notre ennui, et l' éclair de ce matin, à table, quand nous nous sommes surpris à souffrir, l' un et l' autre, de l' impudeur de leurs appétits. -arrête ! M' écriai-je, car j' entrevois une piste de pensée.

Et, riant de la joie d' avoir un thème à méditer, nous courûmes nous installer sur un rocher en face de l' océan salé. Au bout d' une heure, nous avons abouti aux principes suivants, que je copiai le soir même avant de m' endormir :

premier principe : *nous ne sommes jamais si heureux que dans l' exaltation.*

deuxième principe : *ce qui augmente beaucoup le plaisir de l' exaltation, c' est de l' analyser.*

la plus faible sensation atteint à nous fournir une joie considérable, si nous en exposons le détail à quelqu' un qui nous comprend à demi-mot. Et les émotions humiliantes elles-mêmes, ainsi transformées en matière de pensée, peuvent devenir voluptueuses. Conséquence : *il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.*

je remarque que, pour analyser avec conscience

p11

et avec joie mes sensations, il me faut à l' ordinaire un compagnon.

Je me rappelle les détails et toute la physionomie de cette longue séance que nous fîmes, couchés dans la brise purifiante et virile de l' océan. Nos intelligences étaient lucides, tonifiées par le bel air, soutenues par le thé. J' ajouterai même que Simon s' éloigna un instant sous les roches fraîches, ce dont je le félicitai, en l' enviant, car la nourriture et l' air des plages entravaient fort la régularité

de nos digestions, où nous nous montrâmes toujours capricieux.

Le même soir, vers onze heures, réunis auprès de nos femmes dans le petit salon de notre frêle villa, je disais à Simon, avec la franchise un peu choquante des heures de nuit :

-je t' avouerai que souvent je songeai à entrer en religion pour avoir une vie tracée et aucune responsabilité de moi sur moi.

Enfermé dans ma cellule, résigné à l' irréparable, je cultiverais et pousserais au paroxysme certains dons d' enthousiasme et d' amertume que je possède et qui sont mes délices. Je fus détourné de ce cher projet par

p12

la nécessité d' être extrêmement énergique pour l' exécuter. Même je me suis arrêté de souhaiter franchement cette vie, car j' ai soupçonné qu' elle deviendrait vite une habitude et remplie de mesquineries : rires de séminaristes, contacts de compagnons que je n' aurais pas choisis et parmi lesquels je serais la minorité.

Nos femmes, en m' entendant, se mirent à blasphémer, par esprit d' opposition, et à se frapper le front, pour signifier que je déraisonnais.

-c' est étrange, répondit Simon, que je ne t' aie pas connu ce goût pendant des années.

Je pensais : il est aimable, actif, changeant, toutes les vertus de Paris, mais il ne sent rien hors de cette ville. Moi, c' est la campagne, des chiens, une pipe et les notions abondantes et froides de Spencer à débrouiller pendant six mois.

-erreur ! Lui dis-je, tu t' y ennuyais. Nous avons l' un et l' autre vêtu un personnage.

J' affectai en tous lieux d' être pareil aux autres, et je ne m' interrompis jamais de les dédaigner secrètement. Ce me fut toujours une torture d' avoir la physionomie mobile et les yeux expressifs. Si tu me vis, sous l' oeil des barbares, me prêter à vingt groupes

p13

bruyants et divers, c' était pour qu' on me

laissât le répit de me construire une vision personnelle de l' univers, quelque rêve à ma taille, où me réfugier, moi, homme libre. Ainsi revenions-nous à nos principes de l' après-midi, et à convenir que nous avons été créés pour analyser nos sensations, et pour en ressentir le plus grand nombre possible qui soient exaltées et subtiles. J' entrai dans la vie avec ce double besoin. Notre vertu la moins contestable, c' est d' être clairvoyants, et nous sommes en même temps ardents avec délire. Chez nous, l' apaisement n' est que débilité ; il a toute la tristesse du malade qui tourne la tête contre le mur. Nous possédons là un don bien rare de noter les modifications de notre moi, avant que les frissons se soient effacés sur notre épiderme. Quand on a l' honneur d' être, à un pareil degré, passionné et réfléchi, il faut soigner en soi une particularité aussi piquante. Raffinons soigneusement de sensibilité et d' analyse. La besogne sera aisée, car nos besoins, à mesure que nous les satisfaisons, croissent en exigences et en délicatesses, et seule, cette méthode saura nous faire toucher le bonheur.

p14

C' est ainsi que Simon et moi, par emballement, par oisiveté, nous décidâmes de tenter l' expérience. Courons à la solitude ! Soyons des nouveau-nés ! Dépouillés de nos attitudes, oublieux de nos vanités et de tout ce qui n' est pas notre âme, véritables libérés, nous créerons une atmosphère neuve, où nous embellir par de sages expérimentations. Dès lors, nous vécûmes dans le lendemain ; et chacune de nos réflexions accroissait notre enivrement. " désormais nous aurons un coeur ardent et satisfait " , nous affirmions-nous l' un à l' autre sur la plage, car nous avions sagement décidé de procéder par affirmation. " cette sole est très fraîche... ; votre maîtresse, délicieuse... " , me disait jadis un compagnon d' ailleurs médiocre, et grâce à son ton péremptoire la sauce passait légère, je jouissais des biens de la vie.

Dans la liste qu' une agence nous fit tenir,  
nous choisîmes, pour la louer, une maison  
de maître, avec un vaste jardin planté en bois  
et en vignes, sise dans un canton délaissé, à  
cinq kilomètres de la voie ferrée, sur les confins

p15

des départements de Meurthe-Et-Moselle et des  
Vosges. Originaires nous-mêmes de  
ces pays, nous comptions n' y être distraits  
ni par le ciel, ni par les plaisirs, ni par les  
moeurs. Puis nous n' y connaissions personne,  
dont la gentillesse pût nous détourner de  
notre généreux égotisme.

C' est alors que, corrects une suprême fois  
envers nos tristes amies, qui furent tour à  
tour ironiques et émues, nous passâmes à  
Paris liquider nos appartements et notre  
situation sociale. Nous sortîmes de la grande  
ville avec la joie un peu nerveuse du portefaix  
qui vient de délivrer ses épaules d' une charge  
très lourde. Nous nous étions débarrassés  
du siècle.

Dans le train qui nous emporta vers notre  
retraite de Saint-Germain, par Bayon  
(Meurthe-Et-Moselle), nous méditons le chapitre  
XX du livre Ier de l' *imitation*, qui traite " de  
l' amour de la solitude et du silence " . Et pour  
nous délasser de la prodigieuse sensibilité  
de ce vieux moine, nous établissions notre  
budget (14000 francs de rente). Malgré que  
l' odeur de la houille et les visages des voyageurs,  
toujours, me bouleversent l' estomac,  
l' avenir me paraissait désirable.

p17

### *chapitre II. Méditation*

*sur la journée de Jersey :*

cette journée de Jersey fut puérile en plus  
d' un instant, et pas très nette pour moi-même.  
Comment accommoder cette haine  
mystique du monde et cet amour de l' agitation  
qui me possèdent également ! C' est à  
Jersey pourtant, nerveux qui chicanions au  
bord de l' océan, que j' approchai le plus d' un  
état héroïque. Je tendais à me dégager de

moi-même. L' amour de Dieu soulevait ma poitrine.

Je dis Dieu, car de l' éclosion confuse qui se fit alors en mon imagination, rien n' approche autant que l' ardeur d' une jeune femme, chercheuse et comblée, lasse du monde qu' elle ne saurait quitter et qui, dévote, s' agenouille en vous invoquant, Marie vierge et Christ Dieu ! Ces créatures-là, puisqu' elles nous troublent, ne sont pas parfaites,

p18

mais la civilisation ne produit rien de plus intéressant. Les vieux mots qui leur sont familiers embelliront notre malaise, dont ils donnent en même temps une figure assez exacte. Hélas ! Les contrariétés d' où sortit mon *état de grâce*, je vois trop nettement leur médiocrité pour que mon rêve de Jersey n' ait très vite perdu à mes yeux ce caractère religieux que lui conservent mes vocables. Jamais rien ne survint en mon âme qui ne fût embarrassé de mesquineries. Amertume contre ce qui est, curiosité dégoûtée de ce que j' ignore, voilà peut-être les tiges flétries de mes plus belles exaltations !

p19

Avant cette journée décisive, déjà la grâce m' avait visité. J' avais déjà entrevu mon Dieu intérieur, mais aussitôt son émouvante image s' emplissait d' ombre. Ces flirts avec le divin me ternissaient le siècle, sans qu' ils modifiassent sérieusement mon ignominie. C' est par le dédain qu' enfin j' atteignis à l' amour. Certes, je comprenais que seul le dégoût préventif à l' égard de la vie nous garantit de toute déception, et que se livrer aux choses qui meurent est toujours une diminution ; mais il fallut la révélation de Jersey, pour que je prisse le courage de me conformer à ces vérités soupçonnées, et de conquérir par la culture de mes inquiétudes l' embellissement de l' univers. C' est en m' aimant infiniment, c' est en m' embrassant, que j' embrasserai les choses et les redresserai selon mon

rêve.

Oui, déjà j' avais été traversé de ce délire  
d' animer toutes les minutes de ma vie. Sur

p20

les petits carnets où je note les pointes de  
mes sensations pour la curiosité de les éprouver  
à nouveau, quand le temps les aura  
émoussées, je retrouve une matinée de juillet  
que, malade, vraiment épuisé, tant mon corps  
était rompu et mon esprit lucide d' insomnie,  
je m' étais fait conduire à la bibliothèque de  
Nancy, pour lire les *exercices spirituels*  
d' Ignace De Loyola. Livre de sécheresse, mais  
infiniment fécond, dont la mécanique fut toujours  
pour moi la plus troublante des lectures ;  
livre de dilettante et de fanatique. Il  
dilata mon scepticisme et mon mépris ; il  
démonte tout ce qu' on respecte, en même temps  
qu' il reconforte mon désir d' enthousiasme ;  
il saurait me faire homme libre, tout-puissant  
sur moi-même.

Alors que j' étais ainsi mordu par ce cher  
engrenage, des militaires passèrent sur les  
dix heures, revenant de la promenade matinale,  
avec de la poussière, des trompettes retentissantes  
et des gamins admirateurs. Et nous, ceux de la  
bibliothèque, un prêtre, un  
petit vieux, trois étudiants, nous nous penchâmes  
des fenêtres de notre palais sur ces  
hommes actifs. Et l' orgueil chantait dans ma  
tête : " tu es un soldat, toi aussi ; tu es mille

p21

soldats, toute une armée. Que leurs trompettes  
levées vers le ciel sonnent un hallali !  
Tiens en main toutes les forces que tu as,  
afin que tu puisses, par des commandements  
rapides, prendre soudain toutes les figures en  
face des circonstances. " et, frémissant jusqu' à  
serrer les poings du désir de dominer la vie,  
je me replongeai dans l' étude des moyens  
pour posséder les ressorts de mon âme comme  
un capitaine possède sa compagnie. -  
quelque jour, un statisticien dressera la  
théorie des émotions, afin que l' homme à volonté

les crée toutes en lui et toutes en un même moment.

Et puis ce fut la vie, car il fallut agir ; et je me rappelle cette douloureuse matinée où je vis un de ma race, mais ayant toujours résisté à l'appétit de se détruire, qui me disait dans un accès d'orgueil : " ma tête est une merveilleuse machine à pensées et à phrases ; jamais elle ne s'arrête de produire avec aisance des mots savoureux, des images précises et des idées impérieuses ; c'est mon royaume, un empire que je gouverne. " et moi, tandis qu'il marchait dans l'appartement, j'étais assombri et congelé par le bromure, au point que je n'avais pas

p22

la force de lui répondre, et je me raidissais, avec un effort trop visible, pour sourire et pour paraître alerte. Et je revins à midi, seul, par la longue rue Richelieu (une de ces rues étroites qui me donnent un malaise), plus accablé et plus inconscient, mais convaincu, au fond de mon découragement, que le paradis c'est d'être clairvoyant et fiévreux.

p23

Je m'écarte parmi ces souvenirs. C'est que j'y apprends à connaître mon tempérament, ses hauts et ses bas. Voilà les soucis, les nuances où je reviens, sitôt que j'ai quelques loisirs. Je veux accueillir tous les frissons de l'univers ; je m'amuserai de tous mes nerfs. Ces anecdotes qui vous paraissent peu de chose, je les ai choisies scrupuleusement dans le petit bagage d'émotions qui est tout mon moi. à certains jours, elles m'intéressent beaucoup plus que la nomenclature des empires qui s'effondrent. Elles me sont Hélène, Cléopâtre, la Juliette sur son balcon et Mlle De Lespinasse, pour qui jamais ne se lasse la tendre curiosité des jeunes gens. Belle paix froide de Saint-Germain ! C'est là que mon cœur échauffé sans trêve retrouvera et s'assurera la possession de ces frissons obscurs qui, parfois, m'ont traversé pour

m' indiquer ce que je devais être ! Ma faiblesse jusqu' à cette heure n' a pu forcer à se réaliser

p24

cet esprit mystérieux qui se dissimule en moi. Mais je le saisirai, et je départirai sa beauté à l' univers, qui me fut jusqu' alors médiocre comme mon âme.

-mais, dira-t-on, Simon, qu' intéressent la vie (amour des forêts et du confort) et la précision scientifique (philosophie anglaise), comment s' associait-il à vos aspirations ? Je pense qu' étant fort nerveux et compréhensif, il vibrait avec mes énergies quelles qu' elles fussent. Puis il bâillait de sa vie sans argent ni ambition...

mais pourquoi m' inquiéterais-je d' expliquer cette âme qui n' est pas la mienne ? Il suffit que je vous la fasse voir, aux instants où, me comparant à lui, vous y gagnerez de me mieux connaître.

LIVRE 2 - L'EGLISE MILITANTE

p27

*chapitre III. Installation :*

le lendemain de notre arrivée, vers les neuf heures, quand le paysage, dans la franchise de son réveil, n' a pas encore revêtu la splendeur du midi ou ces molleses du couchant qui troublent l' observateur, nous étudiâmes la propriété, et sa saine banalité nous agréa.

Bâtie sur un vieux monastère dont les ruines l' enclosent et l' ennoblissent, elle occupe le sommet et les pentes pelées d' une côte volcanique. Et cette légende de volcan, dans nos promenades du soir, nous invitait à

p28

des rêveries géologiques, toujours teintées de mélancolie pour de jeunes esprits plus riches d' imagination que de science. Nos fenêtres

dominaient une vaste cuvette de terres labourées, sans eau, et dont la courbe solennelle menait jusqu' à l' horizon des fenêtres silencieuses.

Dans la transparence du soleil couchant, parfois, les Vosges minuscules et tristes apparaissaient tassées dans le lointain. Sur un autre ballon très proche, le village déployait sa rue morne ; et l' église au milieu des tombes dominait le pays.

Cette mise en scène, si complètement privée de jeunesse, devait mieux servir nos sévères analyses que n' eussent fait les somptuosités énergiques de la grande nature, la mollesse bellâtre du littoral méditerranéen, ou même ces plaines d' étangs et de roseaux dont j' ai tant aimé la résignation grelottante. Les vieilles choses qui n' ont ni gloire, ni douceur, par leur seul aspect, savent mettre toutes nos pensées à leur place.

p29

*installation matérielle :*

en une semaine nous fûmes organisés.

Un gars du village, ancien ordonnance d' un capitaine, suffit à notre service.

Quand il s' agit de choisir les chambres de sommeil et de méditation, Simon, que je crois un peu apoplectique, voulut avoir de grands espaces sous les yeux. Pour moi, uniquement curieux de surveiller mes sensations, et qui désire m' anémier, tant j' ai le goût des frissons délicats, je considérai qu' une branche d' arbre très maigre, frôlant ma fenêtre et que je connaîtrais, me suffirait.

La salle à manger nous parut parfaite, dès qu' un excellent poêle y fut installé. Dans la bibliothèque où nous agitâmes des problèmes par les nuits d' hiver, on mit un grand bureau double où nous nous faisons vis-à-vis, avec chacun notre lampe et notre fauteuil Voltaire, pour faire nos recherches ou rédiger,

p30

puis, au coin de la cheminée, deux ganaches pour la métaphysique des problèmes.

La pièce voisine était tapissée de livres,

mêlés et contradictoires comme toutes ces fièvres dont la bigarrure fait mon âme. Seul Balzac en fut exclu, car ce passionné met en valeur les luttes et l'amertume de la vie sociale ; et, malgré tout, romanesques et de fort appétit, nous trouverions dans son oeuvre, à certains jours, la nostalgie de ce que nous avons renoncé.

Je m'opposai avec la même énergie à ce qu'aucune chaise pénétrât dans la maison : ces petits meubles ne peuvent qu'incliner aux basses conceptions l'honnête homme qu'ils fatiguent. Je ne crois pas qu'un penseur ait jamais rien combiné d'estimable hors d'un fauteuil.

Tous nos murs furent blanchis à la chaux. J'aime le mutisme des grands panneaux nus ; et mon âme, racontée sur les murs par le détail des bibelots, me deviendrait insupportable. Une idée que j'ai exprimée, désormais, n'aura plus mes intimes tendresses. C'est par une incessante hypocrisie, par des manques fréquents de sincérité dans la conversation, que j'arrive à posséder encore en moi un petit

p31

groupe de sentiments qui m'intéressent. Peut-être qu'ayant tout avoué dans ces pages, il me faudra tenter une évolution de mon âme, pour que je prenne encore du goût à moi-même. Nous fîmes des visites aux notables et quelques aumônes aux indigents. Et pour acquérir la considération, chose si nécessaire, nous répandîmes le bruit que, frères de lits différents, nous étions nés d'un officier supérieur en retraite.

Enfin, sur l'initiative de Simon, nous causâmes des femmes. La femme, qui, à toutes les époques, eut la vertu fâcheuse de rendre bavards les imbéciles, renferme de bons éléments qu'un délicat parfois utilise pour se faire à soi-même une belle illusion. Toutefois, elle fait un divertissement qui peut nuire à notre concentration et compromettre les expériences que nous voulons tenter. Simon, ayant réfléchi, ajouta :

-le malheur ! C'est que nous avons perdu l'habitude de la chasteté !

-avec son tact de femme, Catherine De Sienne,  
lui dis-je, a très bien vu, comme nous,  
que tous nos sens, notre vue, notre ouïe et  
le reste s' unissent en quelque sorte avec les  
objets, de sorte que, si les objets ne sont pas

p32

purs, la virginité de nos sens se gâte. Mais les  
objets sont ce que nous les faisons. Or, puisqu' il  
n' est pas dans notre programme de nous  
édifier une grande passion, ne voyons dans la  
femme rien de troublant ni de mystérieux ;  
dépouillons-la de tout ce lyrisme que nous  
jetons comme de longs voiles sur nos troubles :  
qu' elle soit pour nous vraiment nature.

Cette combinaison nous laissera tout  
le calme de la chasteté.

Simon voulut bien m' approuver.

C' est pourquoi nous sommes allés à la  
messe. Et entre les jeunes personnes, nous  
avons distingué une fille pour sa fraîche santé  
et pour son impersonnalité. Ses gestes lents  
et son regard incolore, quoique malicieux,  
sont bien de ce pays et de cette race qui ne  
peut en rien nous distraire du développement  
de notre être. Nous fîmes donc un arrangement  
avec la famille de cette jeune fille, et  
nous en eûmes de la satisfaction.

Au soir de cette première semaine, dans  
notre cadre d' une simplicité de bon goût,  
assis et souriant en face du paysage sévère  
que désolent la brume et le silence, nous résolûmes  
de couper tout fil avec le monde et de  
brûler les lettres qui nous arriveraient.

p33

*installation spirituelle :*

je fus flatté de trouver un cloître dans les coins  
délabrés de notre propriété.

Pendant que le soir tombait sur l' Italie,  
promeneur attristé de souvenirs désagréables  
et de désirs, parfois j' ai désiré achever ma vie  
sous les cloîtres où ma curiosité s' était  
satisfaite un jour. Ce me serait un pis aller  
délicieux de veiller sous les lourds arceaux de  
saint-Trophime à Arles, d' où, certain jour,

je descendis dans l' église lugubre pour me mépriser, pour aimer la mort (qui triomphera d' une beauté dont je souffre), et pour glorifier le *moi* qu' avec plus d' énergie je saurais être. Notre cloître, qui date de la fin du treizième siècle, n' abritait plus que des volailles quand nous le fîmes approprier, pour l' amour du christianisme dont les allures sentimentales et la discipline satisfont notre veine

p34

d' ascétisme et d' énervement. Il est bas, triste et couvert de tuiles moussues. Une jolie suite d' arceaux trilobés l' entourent, sous chacun desquels avait été sculpté un petit bas-relief. Quoique le temps les eût dégradés, je voulus y distinguer la reine de Saba en face du roi Salomon. Une ceinture de cuir serre la taille de la reine ; sa robe entr' ouverte sur sa gorge laisse deviner une ligne de chair, et cela me parut troublant dans une si vieille chose. Elle appuie contre sa figure les plis de sa pèlerine, et je me désolai fréquemment avec elle, pensant avec complaisance qu' elle ne fût pas plus fausse ni coquette avec ce roi, que je ne le suis envers moi-même, quand je donne à ma vie une règle monacale.

C' est là qu' au matin nous descendions, tandis qu' on préparait nos chambres ; et ce m' était un plaisir parfait d' y saluer Simon, d' un geste poli, sans plus, car nous pratiquions la règle du silence jusqu' au repas du soir pris en commun.

L' après-midi, où je n' ai jamais pu m' appliquer, tant il est difficile de tromper la méchanceté des digestions, c' était après le déjeuner, une fumerie (en plein air, quand il n' y a pas de vent), -une promenade jusqu' à

p35

deux heures, -une partie de volant dans le cloître, comme faisaient, pour se délasser, Jansénius et M. De Saint-Cyran, -du repos dans un fauteuil balancé, puis un nouveau cigare, -une méditation à l' église, suivie d' une petite promenade, -à quatre heures,

la rentrée en cellule. (on notera que Simon, en dépit d' une légère tendance à l' apoplexie, faisait la sieste jusqu' à deux heures.)  
et cette grande variété de mouvement dans un si bref espace de temps nous portait, sans trop d' ennui, à travers les heures écrasantes du milieu du jour.  
à sept heures, dîner en commun ; et fort avant dans la nuit, nous analysions nos sensations de la journée.  
C' est dans l' une de ces conférences du soir que j' appelai l' attention de Simon sur la nécessité de nous enfermer, comme dans un corset, dans une règle plus étroite encore, dans un système qui maintiendrait et fortifierait notre volonté.  
-il ne suffit pas, lui disais-je, de fixer les heures où nous méditerons ; il faut fournir notre cerveau d' images convenables. J' ai un sentiment d' inutilité, aucun ressort. Je crains

p36

demain ; saurai-je le vivifier ? L' énergie fuit de moi comme trois gouttes d' essence sur la main.  
Pour qu' il comprît cette anémie de mon âme, je lui rappelai un café qui nous était familier. -que de fois je suis sorti de là vers les dix heures du soir, dégoûté de fumer et avec des gens qui disaient des niaiseries !  
Les feuilles des arbres étaient légèrement éclairées en dessous par le gaz ; la pluie luisait sur les trottoirs. Nous n' avions pas de but ; j' étais mécontent de moi, amoindri devant les autres, et je n' avais pas l' énergie de rompre là.  
Simon connaissait la sensation que je voulais dire, et il m' en donna des exemples personnels.  
-par contre, lui dis-je, des niaiseries me firent des soirs sublimes. Une nuit, près de m' endormir, je fus frappé par cette idée, qui vous paraîtra fort ordinaire, que le Don, fleuve de Russie, était l' antique Tanais des légendes classiques. Et cette notion prit en moi une telle intensité, une beauté si mystérieuse que je dus, ayant allumé, chercher dans la bibliothèque une carte où je suivis ce fleuve dès sa sortie du lac, tout au travers du

p37

pays des cosaques. Grandi par tant de siècles interposés, Orphée m' apparut *errant à travers les glaces hyperboréennes, sur les rives neigeuses du Tanaïs, dans les plaines du Riphé que couvrent d' éternels frimas, pleurant Eurydice et les faveurs inutiles de Pluton.* cet esprit délicat fut sacrifié par les femmes toujours ivres et cruelles. On s' étonnera que je m' émeuve d' un incident si fréquent. Il est vrai, pour l' ordinaire, ce mythe ne me trouble guère ; mais ce soir-là, mille sens admirables s' en levaient, si pressés que je ne pouvais les saisir. Et ces désolations lointaines, évoquées sans autres détails, m' emplissaient d' indicible ivresse. Ainsi s' achève dans l' enthousiasme une journée de sécheresse, de la plus fade banalité. Qu' ils sont beaux les nerfs de l' homme ! à genoux, prions les apparences qu' elles se reflètent dans nos âmes, pour y éveiller leurs types. Les plus petits détails, à certains jours, retentissent infiniment en moi. Ces sensibilités trop rares ne sont pas l' effet du hasard. Chercher pour les appliquer les lois de l' enthousiasme, c' est le rêve entrevu dans notre cottage de Jersey.

p38

*prière-programme :*

combien je serais une machine admirable si je savais mon secret ! Nous n' avons chaque jour qu' une certaine somme de force nerveuse à dépenser : nous profiterons des moments de lucidité de nos organes, et nous ne forcerons jamais notre machine, quand son état de rémission invite au repos.

Peut-être même surprendrons-nous ces règles fixes des mouvements de notre sang qui amènent ou écartent les périodes où notre sensibilité est à vif. Cabanis pense que par l' observation on arriverait à changer, à diriger ces mouvements quand l' ordre n' en serait pas conforme à nos besoins. Par des hardiesses d' hygiéniste ou de pharmacien, nous pourrions nous mettre en situation de fournir très rapidement les états les plus rares de l' âme humaine.

p39

Enfin, si nous savions varier avec minutie les circonstances où nous plaçons nos facultés, nous verrions aussitôt nos désirs (qui ne sont que les besoins de nos facultés) changer au point que notre âme en paraîtra transformée. Et pour nous créer ces milieux, il ne s'agit pas d' user de raisonnements, mais d' une méthode mécanique ; nous nous envelopperons d' images appropriées et d' un effet puissant, nous les interposerons entre notre âme et le monde extérieur si néfaste. Bientôt, sûrs de notre procédé, nous pousserons avec clairvoyance nos émotions d' excès en excès ; nous connaissons toutes les convictions, toutes les passions et jusqu' aux plus hautes exaltations qu' il soit donné d' aborder à l' esprit humain, dont nous sommes, dès aujourd' hui, une des plus élégantes réductions que je sache. Les ordres religieux ont créé une hygiène de l' âme qui se propose d' aimer parfaitement Dieu ; une hygiène analogue nous avancera dans l' adoration du *moi*. c' est ici, à Saint-Germain, un institut pour le développement et la possession de toutes nos facultés de sentir ; c' est ici un laboratoire de l' enthousiasme. Et non moins énergiquement que

p40

firent les grands saints du christianisme, proscrivons le péché, le péché qui est la tiédeur, le gris, le manque de fièvre, le péché, c' est-à-dire tout ce qui contrarie l' amour. L' homme idéal résumerait en soi l' univers ; c' est un programme d' amour que je veux réaliser. Je convoque tous les violents mouvements dont peuvent être éternés les hommes ; je paraîtrai devant moi-même comme la somme sans cesse croissante des sensations. Afin que je sois distrait de ma stérilité et flatté dans mon orgueil, nulle fièvre ne me demeurera inconnue, et nulle ne me fixera. C' est alors, Simon, que, nous tenant en main comme un partisan tient son cheval et son fusil, nous dirons avec orgueil : " je suis

un homme libre. "

p41

*chapitre iv. Examens de conscience :*

j' ai fermé la porte de ma cellule, et mon  
coeur, encore troublé des nausées que lui  
donnait le siècle, cherche avec agitation...  
connaître l' esprit de l' univers, entasser  
l' émotion de tant de sciences, être secoué par  
ce qu' il y a d' immortel dans les choses, cette  
passion m' enfièvre, tandis que sonnent les  
heures de nuit... je me couchai avec le désespoir  
de couper mon ardeur ; je me suis levé  
ce matin avec un bourdonnement de joie dans  
le cerveau, parce que je vois des jours de  
tranquillité étendus devant moi. Ma poitrine,  
mes sens sont largement ouverts à celui  
que j' aime : à l' enthousiasme.  
Il ne s' agit pas qu' ayant accumulé des notions,  
je devienne pareil à un dictionnaire ;  
mon bonheur sera de me contempler agité  
de tous les frissons, et d' en être insatiable.  
Seule félicité digne de moi, ces instants où

p42

j' adore un Dieu, que, grâce à ma clairvoyance  
croissante, je perfectionne chaque jour !  
Pour ne pas succomber sous l' âme universelle  
que nous allons essayer de dégager en nous,  
commençons par connaître les forces  
et les faiblesses de notre esprit et de notre  
corps. Il importe au plus haut point que  
nous tenions en main ce double instrument,  
pour avoir une conscience nette de l' émotion  
perçue, et pour pouvoir la faire apparaître  
à volonté.  
Tel fut l' objet de nos conférences d' octobre.

p43

*examen physique :*

nous inspectâmes d' abord nos organes : de  
leur disposition résulte notre force et notre  
clairvoyance.  
Un médecin compétent que nous fîmes

venir de la ville nous mit tout nus et nous examina. Ce praticien, soigneusement, de l'oreille et des doigts réunis, nous auscultait, tandis que nous comptions d'une voix forte jusqu'à trente ; ainsi l'avait-il ordonné.

-vous êtes délicats, mais sains.

Telle fut son opinion, qui nous plut. Nous serions impressionnés par une difformité aussi péniblement que par un manque de tenue.

C'est encore du lyrisme que d'être boiteux ou manchot ; il y a du panache dans une bosse. Toute affectation nous choque. "avoir la pituite ou une gibbosité ! Disait Simon, mais j'aimerais autant qu'on me trouvât le

p44

tour d'esprit de Victor Hugo. " Simon a bien du goût de répugner aux êtres excessifs ; ces monstres ne peuvent juger sainement la vie ni les passions. Un esprit agile dans un corps simplifié, tel est notre rêve pour assister à la vie.

Tandis qu'il se rhabillait, Simon se rappela avoir bu diverses pharmacies et qu'il manqua d'esprit de suite. Pour moi, ayant débuté dans l'existence par l'huile de foie de morue, j'alternai vigoureusement les fers et les quinquinas ; mais toujours me répugna le grand air qui seul m'eût tonifié sans m'échauffer.

Maigres l'un et l'autre, mais lui plus musculeux, nous naquîmes dans des familles nerveuses, la sienne apoplectique du côté des hommes et bizarre par les femmes. Ses sensations se poussent avec une violente vivacité dans des sens divers. Ses mouvements sont brusques, et prêteraient parfois au ridicule sans sa parfaite éducation. Il est bilieux.

-à la campagne, me dit-il, fumant ma pipe en plein air, fouaillant mes chiens et criant après eux, dès les six heures du matin, je jouis, je respire à l'aise.

p45

Cabanis observe, en effet, que l'abondance de bile met une chaleur âcre dans tout le corps, en sorte que le bilieux trouve le

bien-être seulement dans de grands mouvements qui emploient toutes ses forces. Ce médecin philosophe ajoute que, chez les hommes de ce tempérament, l' *activité du coeur* est excessive et exigeante.

-j' entends bien, me répond en souriant Simon ; mes journées ne sont heureuses qu' en province, mes nuits ne sont agréables qu' à Paris... cette ville toutefois diminue ma force musculaire. Des occupations sédentaires, l' exercice exclusif des organes internes entraînent des désordres hypocondriaques et nerveux. Oh ! La fâcheuse contraction de mon système épigastrique ! Ma circulation s' alanguit jusqu' à faire hésiter ma vie. Je perds cette conscience de ma force que donnent toujours une chaleur active et un mouvement régulier du cerveau, et qui est si nécessaire pour venir à bout des obstacles de la vie active. C' est ainsi que tu me vis indifférent aux ambitions, que tu poursuivais tout au moins par saccade.

-eh ! Lui dis-je, crois-tu que je ne les ai pas connues, au milieu de mes plus belles

p46

énergies, ces hésitations et ces réserves ! Toi, Simon, bilio-nerveux, tu mêles une incertitude âpre à cette multiple énergie cérébrale qui naît de ton état nerveux. Cette complexité est le point extrême où tu atteins sous l' action de Paris, mais elle fut ma première étape. Je suis né tel que cette ville te fait. Chez moi, d' une activité musculaire toujours nulle, le système cérébral et nerveux a tout accaparé. Dans ce défaut d' équilibre, les organes inégalement vivifiés se sont altérés, la sensibilité alla se dénaturant. C' est l' estomac qui partit le premier. J' offre un phénomène bien connu des philosophes de la médecine et des directeurs de conscience : je passe par des alternatives incessantes de langueur et d' exaltation. C' est ainsi que je fus poussé à cette série d' expériences, où je veux me créer une exaltation continue et proscrire à jamais les abattements. Dans ma défaillance que rend extrême l' impuissance de mes muscles, parfois une excitation passagère me traverse ;

en ces instants, je sens d' une manière heureuse et vive ; la multiplicité et la promptitude de mes idées sont incomparables : elles m' enchantent et me tourmentent. Ah ! Que ne puis-je les fixer à jamais ! Si, à l' aube, elles

p47

se retirent, me laissant dans l' accablement, c' est que je n' ai pas su les canaliser ; si, au soir, je les attends en vain, c' est que je n' ai pas surpris le secret de les évoquer... je te marque là quelle sera notre tâche de Saint-Germain.

Nous sommes l' un et l' autre des mélancoliques. Mais faut-il nous en plaindre ? Admirable complication qu' a notée le savant ! Les appétits du mélancolique prennent plutôt le caractère de la passion que celui du besoin. Nous anoblissons si bien chacun de nos besoins que le but devient secondaire ; c' est dans notre appétit même que nous nous complaisons, et il devient une ardeur sans objet, car rien ne saurait le satisfaire. Ainsi sommes-nous essentiellement des idéalistes.

De cet état, disent les médecins, sortent des passions tristes, minutieuses, personnelles, des idées petites, étroites et portant sur les objets des plus légères sensations. Et la vie s' écoule, pour ces sujets, dans une succession de petites joies et de petits chagrins qui donnent à toute leur manière d' être un caractère de puérité, d' autant plus frappant qu' on l' observe souvent chez des hommes d' un esprit d' ailleurs fort distingué.

p48

N' en doutons pas, voilà comment nous juge le docteur qui, tout à l' heure, nous auscultait. *passions tristes*, dit-il ; -mais garder de l' univers une vision ardente et mélancolique, se peut-il rien imaginer de mieux ? *minutieuses et personnelles* ; -c' est que nous savons faire tenir l' infini dans une seconde de nous-mêmes. Nos raisonnements tortueux demeurent incomplets, c' est que l' émotion nous a saisis au détour d' une déduction, et

dès lors a rendu toute logique superflue. Il ne faut pas demander ici des raisonnements équilibrés. Je n' ai souci que d' être ému. Et félicitons-nous, Simon : toi, d' être devenu mélancolique ; et moi, d' avoir été anémié par les veilles et les dyspepsies. Félicitons-nous d' être débilités, car toi, bilieux, tu aurais été satisfait par l' activité du gentil-homme campagnard, et moi, nerveux délicat, je serais simplement distingué. Mais parce que l' activité de notre circulation était affaiblie, notre système veineux engorgé, tous nos actes accompagnés de gêne et de travail, nous avons mis l' âge mûr dans la jeunesse. Nous n' avons jamais connu l' irréflexion des adolescents, leurs gambades ni leurs déportements. La vie toujours chez nous rencontra des

p49

obstacles. Nous n' avons pas eu le sentiment de la force, cette énergie vitale qui pousse le jeune homme hors de lui-même. Je ne me crus jamais invincible. Et en même temps, j' ai eu peu de confiance dans les autres. Notre existence, qui peut paraître triste et inquiète, fut du moins clairvoyante et circonspecte. Ce sentiment de nos forces émoussées nous engage vivement à ne négliger aucune de celles qui nous restent, à en augmenter l' effet par un meilleur usage, à les fortifier de toutes les ressources de l' expérience. Tel est notre corps, nous disions-nous l' un à l' autre, et c' est un des plus satisfaisants qu' on puisse trouver pour le jeu des grandes expériences.

p50

*examen moral :*

nous continuâmes notre examen ; et laissant notre corps, nous cherchions à éclairer notre conscience.

Silencieux et retirés, d' après un plan méthodique, nous avons passé en revue nos péchés, nos manques d' amour. à ce très long labeur je trouvai infiniment d' intérêt. Et Simon, au dîner du dernier jour, une heure

avant la confession solennelle, me disait :  
-aujourd' hui, comme le malade arrive  
à connaître la plaie dont il souffre et qu' il  
inspecte à toute minute, je suis obsédé de la  
laideur qu' a prise mon âme au contact des  
hommes.

Nous avons décidé de passer nos fracs,  
cravates noires, souliers vernis, de boire du  
thé en goûtant des sucreries, et de nous  
coucher seulement à l' aube, afin de marquer

p51

cette grande journée de quelques traits singuliers  
parmi l' ordinaire monotonie de notre  
retraite (car il faut considérer qu' un décor  
trop familier rapetisse les plus vives sensations).  
Quand nous fûmes assis dans les deux ganaches  
de la cheminée, toutes lampes allumées  
et le feu très clair, Simon, qui sans doute  
attachait une grande importance à ces premières  
démarches de notre régénération, était  
ému, au point que, d' énervement presque  
douloureux mêlé d' hilarité, il fit, avec ses  
doigts crispés en l' air, le geste d' un  
épileptique.

Je notai cela comme un excellent signe, et  
je sentis bien les avantages d' être deux, car  
par contagion je goûtai, avant même les premiers  
mots, une chaleur, un entrain un peu  
grossier, mais très curieux.

Et d' abord parcourons, lui dis-je, les lieux  
où nous avons demeuré.

1. Dans le groupe de la famille (c' est-à-dire  
au milieu de ces relations que je ne me  
suis pas faites moi-même), j' ai péché :  
*par pensée* (les péchés par pensées sont les  
plus graves, car la pensée est l' homme même) ;

p52

c' est ainsi que je m' abaissai jusqu' à avoir des  
préjugés sur les situations sociales et que je  
respectai malgré tout celui qui avait réussi.  
Oui, parfois j' eus cette honte de m' enfermer  
dans les catégories.

*par parole* (les péchés par parole sont  
dangereux, car par ses paroles on arrive à

s' influencer soi-même) ; c' est ainsi que j' ai dit, pour ne point paraître différent, mille phrases médiocres qui m' ont fait l' âme plus médiocre.

*par oeuvre* (les péchés par oeuvre, c' est-à-dire les actions, n' ont pas grande importance, si la pensée proteste) ; toutefois il y a des cas : ainsi, le tort que je me fis en me refusant un fauteuil à oreillettes où j' aurais médité plus noblement.

2. Dans la vie active (c' est-à-dire au milieu de ceux que j' ai connus par ma propre initiative), j' ai péché :

*par pensée* : m' être préoccupé de l' opinion. Je fus tenté de trouver les gens moins ignobles quand ils me ressemblaient.

*par parole* : avoir renié mon âme, jolie volupté de rire intérieur, mais qui demande un tact infini, car l' âme ne demeure intense qu' à s' affirmer et s' exagérer toujours.

p53

*par oeuvre* : n' avoir pas su garder mon isolement. Trop souvent je me plus à inventer des hommes supérieurs, pour le plaisir de les louer et de m' humilier. C' est une fausse démarche ; on ne profite qu' avec soi-même, méditant et s' exaspérant.

Quand j' achevai cette confession, Simon me dit :  
-il est un point où vous glissez qui importe, car nous saurions en tirer d' utiles renseignements pour telle manoeuvre importante : vous avez eu un métier.

-c' est juste, lui dis-je. Un métier, quel qu' il soit, fait à notre personnalité un fondement solide ; c' est toute une réserve de connaissances et d' émotions. J' avais pour métier d' être ambitieux et de voir clair. Je connais parfaitement quelques côtés de l' intrigue parisienne.

-voulez-vous me donner des détails sur les hommes supérieurs que vous remarquiez ? Vous en parlez, ce semble, avec chaleur. Ces liaisons intellectuelles expliquent quelquefois nos attitudes de la vingtième année.

-à dix-huit ans, mon âme était méprisante, timide et révoltée. Je vis un sceptique

p54

caressant et d' une douceur infinie ; en réalité  
il ne se laissait pas aborder.

ô mon ami, de qui je tais le nom, auprès  
de votre délicatesse j' étais maladroit et confus ;  
aussi n' avez-vous pas compris combien  
je vous comprenais ; peut-être vous n' avez  
pas joui des séductions qu' exerçait sur mon  
esprit avide l' abondance de vos richesses.  
Vous me faisiez souffrir quand vous preniez  
si peu souci d' embellir mes jeunes années qui  
vous écoutaient, et paré d' un flottant désir  
de plaire, vous n' étiez préoccupé que de vous  
paraître ingénieux à vous-même. Or, cédant  
à l' attrait de reproduire la séduisante image  
que vous m' apparaissiez, je négligeai la puissance  
de détester et de souffrir qui sourd en moi.  
Vous captiviez mon âme, sans daigner  
même savoir qu' elle est charmante, et vous  
l' entraîniez à votre suite en lui lançant  
par-dessus votre épaule des paroles flatteuses  
dénuées d' à-propos.

Celui que je rencontrai ensuite était amer  
et dédaigneux, mais son esprit, ardent et  
désintéressé. Je le vis orgueilleux de son  
vrai moi jusqu' à s' humilier devant tous, pour  
que du moins il ne fût jamais traité en égal.  
Je l' adorais, mais, malades l' un et l' autre,

p55

nous ne pûmes nous supporter, car chacun  
de nous souffrait avec acuité d' avoir dans  
l' autre un témoin. Aussi avons-nous préféré  
-du moins tel fut mon sentiment, car je ne  
veux même plus imaginer ce qu' il pensait-  
oublier que nous nous connaissions et si,  
rusant avec la vie, je fis parfois des  
concessions, je n' avais plus à m' en impatienter  
que devant moi-même.

ô solitude, toi seule tu ne m' as pas avili ;  
tu me feras des loisirs pour que j' avance dans  
la voie des parfaits, et tu m' enseigneras le  
secret de vêtir à volonté des convictions  
diverses, pour que je sois l' image la plus  
complète possible de l' univers. Solitude, ton sein  
vigoureux et morne, déjà j' ai pu l' adorer ;  
mais j' ai manqué de discipline, et ton étreinte

m' avait grisé. Ne veux-tu pas m' enseigner à prier méthodiquement ?

Simon m' a dit dans la suite que j' avais excellemment parlé. Mon émotion l' enleva. Nous connûmes, ce soir-là, une ardente bonté envers mille indices de beauté qui soupirent en nous et que la grossièreté de la vie ne laisse pas aboutir. J' aspirais à souffrir et à frapper mon corps, parce que son épaisse

p56

indolence opprime mes jolies délicatesses. Comme je me connais impressionnable, je m' en abstins, et pourtant je n' eusse senti aucune douleur, mais seulement l' âpre plaisir de la vengeance... tout cela j' hésite à le transcrire ; ce ne sont pas des raisonnements qu' il faudrait vous donner, mais l' émotion montante de cette scène à laquelle je ne sais pas laisser son vague mystérieux. Qu' ils s' essayent à repasser par les phases que j' ai dites, ceux qui soupçonnent la sincérité de ma description ! Si mes habitudes d' homme réfléchi n' avaient retenu mon bras, j' eusse été aisément sublime, et frappant mon corps, j' aurais dit : " souffre, misérable ! Gémis, car tu es infâme de ne connaître que des instants d' émotion, rapides comme des pointes de feu. Souffre, et profondément, pour que ton *moi*, à cet éveil brutal, enfin te soit connu. Tu n' es qu' un infirme, somnolent sous la pluie de la vie. Depuis huit années que tes sens sont baignés de sensations, quelle ardeur peux-tu me montrer dont tu brûles, quand il faudrait que tu fusses consumé de toutes à la fois et sans trêve ! Mais comment supporterais-tu cette belle ivresse, toi qui n' as pas même un réel désir d' être ivre, encore que tu enfles ta

p57

voix pour injurier ta médiocrité ! Souffre donc, homme insuffisant, car tous sont meilleurs que toi. Et si tu te vantes que leur supériorité t' est indifférente, je ne t' autorise pas à tirer mérite de ce renoncement : il n' est beau d' être misérable et d' aimer sa misère

qu' après s' être dépouillé volontairement. "  
ah ! Simon, quel ennui ! Que d' années  
excellentes perdues pour le développement  
de ma sensibilité ! J' entrevois la beauté de  
mon âme, et ne sais pas la dégager ! C' est un  
grand dépit d' être enfermé dans un corps et  
dans un siècle, quand on se sent les loisirs et  
le goût de vivre tant de vies !  
Simon restait assis auprès du feu, cherchant  
le calme dans une raideur de nerfs, évidemment  
fort douloureuse. J' interrompis ma  
promenade, et m' asseyant à ses côtés : -faisons  
la *composition de lieu*, lui dis-je.  
C' est aux exercices spirituels  
d' Ignace De Loyola, au plus surprenant des  
psychologues, que nous empruntons cette méthode,  
dont je me suis toujours bien trouvé.  
La vie est insupportable à qui n' a pas à  
toute heure sous la main un enthousiasme.  
Que si la grâce nous est donnée de ressentir

p58

une émotion profonde, assurons-nous de la  
retrouver au premier appel. Et pour ce,  
rattachons-la, fût-elle de l' ordre métaphysique  
le plus haut, à quelque objet matériel que  
nous puissions toucher jusque dans nos pires  
dénuelements. Réduisons l' abstrait en images  
sensibles. C' est ainsi que l' apprenti mécanicien  
trace sur le tableau noir des signes  
conventionnels pour fixer la figure idéale  
qu' il calcule et qui toujours est près de lui  
échapper.  
J' imaginai un guide-âne et toute une mnémotechnie,  
qui me permettront de retrouver à mon  
caprice les plus subtiles émotions que  
j' aurai l' honneur de me donner. Le monde  
sentimental, catalogué et condensé en rébus  
suggestifs, tiendra sur les murs de mon vaste  
palais intérieur, et m' enfermant dans chacune  
de ses chambres, en quelques minutes  
de contemplation, je retrouverai le beau  
frisson du premier jour. Surtout je parviendrai  
à fixer mon esprit. L' attention ramassée  
toute sur un même point y augmente infiniment  
la sensibilité. Une douleur légère, quand  
on la médite, s' accroît et envahit tout l' être.  
Si vous essayez de songer à cette phrase

abstraite : " j' ai manqué d' amour dans mes

p59

méditations, c' est pourquoi j' ai été humilié " ,  
votre esprit dissipé n' arrive pas à l' émotion.  
Mais allumez un cigare vers les dix heures du  
soir, seul dans votre chambre où rien ne vous  
distrait, et dites :

*composition de lieu :*

un homme est accroupi sur son lit, dans la  
nuit, levant sa face vers le ciel, par désespoir  
et par impuissance, car il souffre de  
lancinations sans trêve que la morphine ne  
maîtrise plus. Il sait sa mort assurée,  
douloureuse et lente. Il est loin de ses pairs,  
parmi des hommes grossiers qui ont l' habitude de  
rire avec bruit ; même il en est arrivé à  
rougir de soi-même, et pour plaire à ces gens  
il a voulu paraître leur semblable.

Dans cet abaissement, qu' il allume sa  
lampe, qu' il prenne les lettres des rois qui le  
traitent en ami, qu' il célèbre le culte dont  
l' entoura sa maîtresse, jeune et de qui les  
beaux yeux furent par lui remplis jusqu' au  
soir où elle mourut en le désirant, qu' il oublie  
son infirmité et les gestes dont on l' entoure !  
Voici que l' amour, celui qu' il aime,  
l' amour frère de l' orgueil, rentre en lui, et  
ses pensées ennoblies redeviennent dignes

p60

des grands qui l' honorent, tendues et  
dédaigneuses.

Ainsi s' achevait cette nuit. Silencieux et  
désabusés, nous appuyions nos fronts aux  
vitres fraîches. Sur la vaste cuvette des  
terres endormies, parmi les vapeurs qui s' étirent,  
l' aube commençait ; alors, nous entreprîmes,  
dans le malaise de ce matin glacé,  
*l' exercice de la mort.*

*exercice de la mort :*

nous serons un jour (mais qui de nous  
deux le premier ? ) meurtris par notre cercueil ;  
nos mains jointes seront opprimées par  
des planches clouées à grand bruit ; nos visages  
d' humoristes n' auront plus que les

marques pénibles de cette lutte dernière que chacun s'efforce de taire, mais qui, dans la plupart des cas, est atroce. Ce sera fini, sans que ce moment suprême prenne la moindre grandeur tragique, car l'accident ne paraît singulier qu'à l'agonisant lui-même. Ce sera terminé. Tout ce que j'aurai emmagasiné d'idées, d'émotions, et mes conceptions si variées de l'univers s'effaceront. Il convient donc qu'au milieu de ces enthousiasmes si

p61

désirés, nous n'oublions pas d'en faire tout au fond peu de cas, et il convient en même temps que nous en jouissions sans trêve. Jouissons de tout et hâtivement, et ne nous disons jamais : " ceci, des milliers d'hommes l'ont fait avant moi " ; car, à n'exécuter que la petite danse que la providence nous a réservée dans le cotillon général, nous ferions une trop longue tapisserie. Jouissons et dansons, mais voyons clair. Il faut traiter toutes choses au monde comme les gens d'esprit traitent les jeunes filles. Les jeunes filles, au moins en désir, se sont prêtées à tous les imbéciles, et lors même qu'elles sont vierges de désir, croyez-vous qu'il n'existe pas un imbécile qui puisse leur plaire ! Il faut faire un assez petit cas des jeunes filles, mais nous émouvoir à les regarder, et nous admirer de ressentir pour de si maigres choses un sentiment aussi agréable.

*colloque :*

cette haine du péché et cette ardeur vers les choses divines que je viens de traverser, ce sont des instants furtifs de mon âme, je les ai analysés ; j'ai démonté ces sentiments héroïques, je saurais à volonté les recomposer.

p62

Une centaine de petites anecdotes grossières inscrites sur mon carnet me donnent sûrement les rêves les plus exquis que l'humanité puisse concevoir. Elles sont les clochers qui guident le fidèle jusqu'à la chapelle où il s'agenouille. Mon âme mécanisée est toute

en ma main, prête à me fournir les plus rares émotions. Ainsi je deviens vraiment un homme libre.

Pourquoi, mon âme, t'humilier, si de toi, pauvre désorientée, je fais une admirable mécanique ? Simon m'a dit, qu'enfant, il savait se faire pleurer d'amour pour sa famille, en songeant à la douleur qu'il causerait, s'il se suicidait. Il voyait son corps abîmé, l'imprévu de cette nouvelle tombant au milieu du souper, apportée par un parent qui peut à peine se contenir, ces grands cris, ces sanglots qui coupent toutes les voix pendant trois jours. Et, précisant ce tableau matériel avec minutie, il s'élevait en pleurant sur soi-même jusqu'à la plus noble émotion d'amour filial : le désespoir de peiner les siens. Pourquoi les philosophes s'indigneraient-ils contre ce machinisme de Loyola ? Grâce à des associations d'idées devenues chez la plupart des hommes instinctives, ne fait-on

p63

pas jouer à volonté les ressorts de la mécanique humaine ? Prononcez tel nom devant les plus ignorants, vous verrez chacun d'eux éprouver des sensations identiques. à tout ce qui est épars dans le monde, l'opinion a attaché une façon de sentir déterminée, et ne permet guère qu'on la modifie. Nous éprouvons des sentiments de respectueuse émotion devant une centaine d'anecdotes ou devant de simples mots peut-être vides de réalité. Voilà la mécanique à laquelle toute culture soumet l'humanité, qui, la plupart du temps ne se connaît même point comme dupe. Et moi qui, par une méthode analogue, aussi artificielle, mais que je sais telle, m'ingénie à me procurer des émotions perfectionnées, vous viendriez me blâmer ! L'humanité s'émeut souvent à son dommage, tant elle y porte une déplorable conviction ; quant à moi, sachant que je fais un jeu, je m'arrêterai presque toujours avant de me nuire.

p65

*chapitre V. Les intercesseurs :*

ayant touché avec lucidité nos organes et nos agitations familières, sachons utiliser cette enquête. Que notre âme se redresse et que l'univers ne soit plus déformé ! Notre âme et l'univers ne sont en rien distincts l'un de l'autre ; ces deux termes ne signifient qu'une même chose, la somme des émotions possibles.

Hélas ! Devant un immense labeur, mon ardeur si intense défaille. Comment, sans m'égarer, amasser cette somme des émotions possibles ? Il faut qu'on me secoure, j'appelle des *intercesseurs*.

il est, Simon, des hommes qui ont réuni un plus grand nombre de sensations que le commun des êtres. échelonnés sur la voie des parfaits, ils approchent à des degrés divers du type le plus complet qu'on puisse concevoir ; ils sont voisins de Dieu. Vénérons-les

p66

comme des saints. Appliquons-nous à reproduire leurs vertus, afin que nous approchions de la perfection dont ils sont des fragments de grande valeur.

Aisément nous nous façonnerons à leur imitation, maintenant que nous connaissons notre mécanisme.

D'ailleurs, il ne s'agit que de trouver en nous les vertus qui caractérisent ces parfaits et de les dégager des scories dont la vie les a recouvertes. Comme une jolie figure, qu'un maître peignit et que le temps a remplie d'ombre, réapparaît, sous les soins d'un expert, ainsi, par ma méthode et ma persévérance, réapparaîtront ma véritable personne et mon univers enfouis sous l'injure des barbares.

Courons dès aujourd'hui rendre à ces princes un hommage réfléchi. Je veux quelques minutes m'asseoir sur leurs trônes, et de la dignité qu'on y trouve je demeurerai embelli. Figures que je chérissais dès mes premières sensibilités, je vous prie en croyant, et par l'ardeur de mes désirs vos vertus émergeront en moi ; je vous prie en philosophe, et par l'analyse je reconstituerai méthodiquement en mon esprit votre beauté.

p67

Dès lors, nous passâmes des heures paisibles à tourner les feuillets, comme un prêtre égrène son chapelet. Dans la petite bibliothèque, écrasée de livres et assombrie par un ciel d'hiver, durant de longs jours, nous méditâmes la biographie de nos saints, et ces bienveillants amis touchaient notre âme çà et là pour nous faire voir combien elle est intéressante.

Dans cette étude de l' *intelligence souffrante*, je fortifiais mon désir de l' *intelligence triomphante*. ainsi la passion de Jésus-Christ excite le chrétien à mériter les splendeurs et la félicité du paradis.

Aimable vie abstraite de Saint-Germain ! Dégagé des nécessités de l' action, fidèle à mon régime de méditation et de solitude, assuré au soir, quand je me couchais, que nulle distraction ne me détournerait le lendemain de mes vertus, protégé contre les défaillances au point que j' avais oublié le siècle,

p68

je passai les mois de novembre, décembre et janvier avec les morts qui m' ont toujours plu. Et je m' attachai spécialement à quelques-uns qui, au détour d' un feuillet, me bouleversent et me conduisent soudain, par un frisson, à des coins nouveaux de mon âme. Des figures livresques peu à peu vécurent pour moi avec une incroyable énergie. Quand une trop heureuse santé ne m' appesantit pas, Benjamin Constant, le Sainte-Beuve de 1835, et d' autres me sont présents, avec une réalité dans le détail que n' eurent jamais pour moi les vivants, si confus et si furtifs. C' est que ces illustres esprits, au moins tels que je les fréquente, sont des fragments de moi-même. De là cette ardente sympathie qu' ils m' inspirent. Sous leurs masques, c' est moi-même que je vois palpiter, c' est mon âme que j' approuve, redresse et adore. Leur beauté peu sûre me fait entendre des fragments de mon dialogue intérieur, elle me rend plus précise cette étrange sensation d' angoisse et d' orgueil dont nous sommes traversés, quand,

le tumulte extérieur apaisé quelques moments,  
nous assistons au choc de nos divers *moi*.

p69

l'ennui vous empêcherait de me suivre, si  
j'entraîs dans le détail de tous ceux que j' ai  
invoqués. Voici, à titre de spécimen,  
quelques-unes des méditations les plus poussées où  
nous nous satisfaisions.

(je pense qu' on se représente comment  
naquirent ces consultations spirituelles. Nous  
gardions mémoire de nos réflexions singulières,  
et nous nous les communiquions l' un  
à l' autre dans notre conférence du soir. Elles  
nous servaient encore à fixer le plan de nos  
études pour les jours suivants ; ce plan se  
modifiait d' ailleurs sur les variations de notre  
sensibilité.)

p70

*i. Méditation spirituelle  
sur Benjamin Constant :*

c' est par raisonnement que Simon goûte  
Benjamin Constant. Simon est séduit par ce  
rôle officiel et par cette allure dédaigneuse qui  
masquaient un bohémianisme forcené de  
l' imagination ; il félicite Benjamin Constant  
de ce que toujours il surveilla son attitude  
devant soi-même et devant la société, par  
orgueil de sensibilité, et encore de ce qu' il  
eut peu d' illusions sur soi et sur ses  
contemporains.

Moi, c' est d' instinct que j' adore Benjamin  
Constant. S' il était possible et utile de causer  
sans hypocrisie, je me serais entendu, sur  
divers points qui me passionnent, avec cet  
homme assez distingué pour être tout à la  
fois dilettante et fanatique.

p71

J' aime qu' il cherche avec fureur la solitude  
où il ne pourra pas se contenter.

J' aime, quand Mme Récamier se refuse,  
le désespoir, la folie lucide de cet homme de

désir qui n' aime jamais que soi, mais que " la contrariété rendait fou " .

J' aime les saccades de son existence qui fut menée par la générosité et le scepticisme, par l' exaltation et le calcul. J' aime ses convictions, qui eurent aux cent-jours des détours un peu brusques, à cause du sourire trop souhaité d' une femme. J' admire de telles faiblesses comme le plus beau trait de cet amour héroïque et réfléchi que seuls connaissent les plus grands esprits. Enfin, ses dettes payées par Louis-Philippe et cette humiliation d' une carrière finissante qui jetait encore tant d' éclat me remplissent d' une mélancolie romanesque, où je me perds longuement.

J' aime qu' il ait été brave. Quand on goûte peu les hommes les plus considérés, et qu' on se place volontiers en dehors des conventions sociales, il est joli à l' occasion de payer de sa personne. D' ailleurs beaucoup de petites imaginations (et les facultés imaginatives, c' est le secret de la peur) sont à étouffer

p72

quand l' âme va devant soi, toute prudence perdue !  
Mais j' aime surtout Benjamin Constant parce qu' il vivait dans la poussière desséchante de ses idées, sans jamais respirer la nature, et qu' il mettait sa volupté à surveiller ironiquement son âme si fine et si misérable. Royer-Collard le mésestimait ; mais nous-mêmes, Simon, nous eût-il considérés, cet honnête homme péremptoire qui, par sa rudesse voulue, fit un jour pleurer Jouffroy et n' en fut pas désolé ?

*application des sens :*

si cet appétit d' intrigue parisienne et de domination qui parfois nous inquiète au contact du fiévreux Balzac arrivait à nous dominer, notre sensibilité et notre vie reproduiraient peut-être les courbes et les compromis que nous voyons dans la biographie de Benjamin Constant.

à dix-huit ans, il souffrait d' être inutile... peut-être ne sommes-nous ici que pour n' avoir pas su placer notre personne. Il s' embarrassait dans un long travail,

non qu' il en éprouvât un besoin réel, " mais pour marquer sa place, et parce que, à quarante

p73

ans, il ne se pardonnerait pas de ne l' avoir pas fait " .

Il désirait de l' activité plus encore que du génie... ce qu' il nous faut, Simon, c' est sortir de l' angoisse où nous nous stérilisons ; avons-nous dans cette retraite le souci de créer rien de nouveau ? Il nous suffit que notre moi s' agite ; nous mécanisons notre âme pour qu' elle reproduise toutes les émotions connues.

Parmi ses trente-six fièvres, Constant gardait pourtant une idée sereine des choses : " patience, disait-il à son amour, à son ambition, à son désir du bonheur, patience, nous arriverons peut-être et nous mourrons sûrement : ce sera alors tout comme. " ce sentiment ne me quitte guère. Deux ou trois fois il me pressa avec une intensité dont je garde un souvenir qui ne périra pas.

Dans une petite ville d' Allemagne, vers les quatre heures d' une après-midi de soleil, mes fenêtres étant ouvertes, par où montaient la bousculade joyeuse des enfants et le roulement des tonneaux d' un lointain tonnelier, je travaillais avec énergie pour échapper à une sentimentalité aiguë que l' éloignement avait fortifiée. Mais forçant ma résistance,

p74

dans mon cerveau lassé, sans trêve défilait à nouveau la suite des combinaisons par lesquelles je cherchais encore à satisfaire mon sentiment contrarié. Soudain, vaincu par l' obstination de cette recherche aussi inutile que douloureuse, je m' abandonnai à mon découragement ; je le considérai en face. Ces rêves romanesques de bonheur, auxquels il me fallait renoncer, m' intéressaient infiniment plus que les idées de devoir (le devoir, n' était-ce pas, alors comme toujours, d' être orgueilleux ? ) où j' essayais de me consoler. Sans doute, me disais-je, j' ai déjà connu ces

exagérations ; je sais que dans soixante jours, ces chagrins démesurés me deviendront incompréhensibles, mais c' est du bonheur, tout un renouveau de moi-même, une jeunesse de chaque matin qui m' auront échappé. La vie continuera, apaisée (mais si décolorée ! ), jusqu' à un nouvel accident, jusqu' à ce que je souffre encore devant une félicité, que je ne saurai pas acquérir : 1. Parce que la félicité en réalité n' existe pas ; 2. Parce que si elle existait, cela m' humilierait de la devoir à un autre. Puis des jours ternes reprendront, coupés de secousses plus rares, pour arriver à l' âge des regrets sans objet... telle était la

p75

seule vision que je pusse me former du monde. Elle m' était fort désagréable. J' ai vu un boa mourir de faim enroulé autour d' une cloche de verre qui abritait un agneau. Moi aussi, j' ai enroulé ma vie autour d' un rêve intangible. N' attendant rien de bon du lendemain, j' accueillis un projet sinistre : désespéré de partir inassouvi, mais envisageant qu' alors je ne saurais plus mon inassouvissement. Je contemplais dans une glace mon visage défait ; j' étais curieux et effrayé de moi-même. Combien je me blâmais ! Je ne doutais pas un instant que je ne guérisse, mais j' étais affolé de dîner et de veiller dans cette ville où rien ne m' aimait, de m' endormir (avec quelle peine ! ) et puis de me réveiller, au matin d' une pâle journée, avec l' atroce souvenir debout sur mon cerveau. Quel sacrifice je fis à une chère affection, en me résignant à accepter ces quinze jours d' énervement très pénible ! Je me répétais la parole de Benjamin Constant : " patience ! Nous arriverons peut-être (à ne plus désirer, à être d' âme morne), et puis nous mourrons sûrement ; ce sera alors tout comme. "

p76

*méditation* :  
au courant de cette neuvaine que nous

faisons en l' honneur de Benjamin Constant,  
et à propos d' une controverse culinaire un  
peu trop prolongée que nous eûmes sur un  
gibier, une remarque m' est venue. J' aime  
beaucoup Simon pour tout ce que nous méprisons  
en commun, mais il me blesse par  
l' inégale importance que nous prêtons à  
diverses attitudes de la vie.

Certes, je me forme des idées claires de  
mes exaltations, et tout ce cabotinage supérieur,  
je le méprise comme je méprise toutes  
choses, mais je l' adore. Je me plais à avoir  
un caractère passionné, et à manquer de bon  
sens le plus souvent que je peux.

Mon ami, sans doute, n' a pas de goût pour  
le bon sens, sinon pourrais-je le fréquenter ?  
Mais les soins dont j' entoure la culture de ma  
bohème morale, c' est à sa tenue, à son confort,  
à son dandysme extérieur qu' il les prodigue.  
Vous ne sauriez croire quel orgueil il met à  
trancher dans les questions de vénerie ! -hé !  
Direz-vous, que fait-il alors dans cette  
retraite ? -en vérité, je soupçonne parfois  
qu' avec plus de fortune, il ne serait pas ici.

p77

Ces petites réflexions où, pour la première  
fois, je me différenciais de Simon, je ne les lui  
communiquai pas. Pourquoi le désobliger ?  
Benjamin Constant l' a vu avec amertume.  
Deux êtres ne peuvent pas se connaître. Le  
langage ayant été fait pour l' usage quotidien  
ne sait exprimer que des états grossiers ;  
tout le vague, tout ce qui est sincère n' a pas  
de mot pour s' exprimer. L' instant approche  
où je cesserai de lutter contre cette  
insuffisance ; je ne me plairai plus à présenter  
mon âme à mes amis, même à souper.  
J' entrevois la possibilité d' être las de moi-même  
autant que des autres.  
Mais quoi ! M' abandonner ! Je renierais  
mon service, je délaisserais le culte que je me  
dois ! Il faut que je veuille et que je me  
tienne en main pour pénétrer au jour prochain  
dans un univers que je vais délimiter,  
approprié et illuminer, et qui sera le cirque  
joyeux où je m' apparaîtrai, dressé en haute  
école.

*colloque :*

-Benjamin Constant, mon maître, mon ami,  
qui peux me fortifier, ai-je réglé ma vie  
selon qu' il convenait ?

p78

-les affaires publiques dans un grand  
centre, ou la solitude : voilà les vies  
convenables. Le frottement et les douleurs sans  
but de la société sont insupportables.

-tu le vois, je m' enferme dans la méditation ;  
mais on ne m' a pas offert les occupations  
que tu indiques, où peut-être j' eusse  
trouvé une excitation plus agréable.

-à dire vrai, dans la solitude je me désespérais.  
Dès que je le pus, je m' écriai : servons  
la bonne cause et servons-nous nous-même.

-mais comment se reconnaît la bonne cause ? Et  
jusqu' à quel point vous êtes-vous  
servi vous-même ?

-hé ! Me dit-il avec son fin sourire, j' ai  
servi toutes les causes pour lesquelles je me  
sentais un mouvement généreux. Quelquefois  
elles n' étaient pas parfaites, et souvent elles  
me nuisirent. Mais j' y dépensai la passion  
qu' avait mise en moi quelque femme.

-je te comprends, mon maître ; si tu  
parus accorder de l' importance à deux ou  
trois des accidents de la vie extérieure, c' était  
pour détourner des émotions intimes qui te  
dévastaient et qui, transformées, éparpillées,  
ne t' étaient plus qu' une joyeuse activité.

p79

*oraison :*

ainsi, Benjamin Constant, comme Simon  
et moi, tu ne demandais à l' existence que  
d' être perpétuellement nouvelle et agitée.  
Tu souffris de tout ce qui t' était refusé :  
choses pourtant qui ne t' importaient guère.  
Tu te dévorais d' amour et d' ambition ; mais  
ni la femme ni le pouvoir n' avaient de place  
dans ton âme. C' est le désir même que tu  
recherchais ; quand il avait atteint son but, tu  
te retrouvais stérile et désolé. Tu connus ce  
vif sentiment du précaire qui fait dire par

l' amant, le soir, à sa maîtresse : " va-t' en, je ne veux pas jouir de ton bonheur cette nuit, puisque tu ne peux pas me prouver que demain et toujours, jusqu' à ce que tu meures la première, tu seras également heureuse de te donner à moi. "

tu n' aimas rien de ce que tu avais en main, mais tu t' exaspéras volontairement à désirer tous les biens de ce monde. Tu trouvais une volupté douloureuse dans l' amertume. Quelques débauchés connaissent une ardeur analogue. Ils se plaisent à abuser de leurs forces, non pour augmenter l' intensité ou la quantité de leurs sensations, mais parce

p80

que, nés avec des instincts romanesques, ils trouvent un plaisir vraiment intellectuel, plaisir d' orgueil, à sentir leur vie qui s' épuise dans des occupations qu' ils méprisent. Toi-même, vieillard célèbre et mécontent, tu finis par ne plus résister au plaisir de te déconsidérer, tu passas tes nuits aux jeux du palais-royal, et tu tins des propos sceptiques devant des doctrinaires.

Je te salue avec un amour sans égal, grand saint, l' un des plus illustres de ceux qui, par orgueil de leur vrai moi qu' ils ne parviennent pas à dégager, meurtrissent, souillent et renient sans trêve ce qu' ils ont de commun avec la masse des hommes. Quand ils humilient ce qui est en eux de commun avec Royer-Collard, ce que Royer-Collard porte comme un sacrement, je les comprends et je les félicite. La dignité des hommes de notre sorte est attachée exclusivement à certains frissons, que le monde ne connaît ni ne peut voir, et qu' il nous faut multiplier en nous.

p81

*ii. Méditation spirituelle  
sur Sainte-Beuve :*

les froids et la brume qui salissaient la Lorraine rétrécirent encore l' horizon de notre curiosité. Enfermés plus dévotement que jamais dans les minuties de notre règle, nous

jouissions des vêtements amples et des livres entassés dans nos cellules chaudes.  
Je lus *Joseph Delorme, les consolations, volupté et le livre d' amour*, avec les pensées jointes aux *portraits du lundi*.  
écartant les oeuvres du critique, je m' en tins au Sainte-Beuve de la vingtième année, aux misères de celui qui s' étonnait devant soi-même et qui, par la vertu de son orgueil studieux, trouvait des émotions profondes dans un infime détail de sa sensibilité.  
à cette époque déjà, il voulait le succès, car né dans une bonne bourgeoisie, il tenait

p82

compte de l' opinion des hommes de poids, et puis il avait des vices qui veulent quelque argent. Toutefois, son âme inclinait vers la religion. Ce mysticisme fait des inquiétudes d' une jeunesse sans amour et de son impatience ambitieuse, n' était en somme que ce vague mécontentement qu' il assoupit plus tard entre les bras vulgaires des petites filles et dans un travail obstiné de bouquiniste. Son mysticisme alla s' atrophiant. Mais à vingt-cinq ans son rêve était précisément de la cellule que nous construisons dans l' atmosphère froide du monotone Saint-Germain.

*application des sens :*

au louvre, dans la salle Chaudet, musée des sculptures modernes, parmi les médaillons de David, en se dressant sur la pointe des pieds, on peut étudier le Sainte-Beuve de 1828. Sa vieille figure des dernières années, trop grasse et d' une intelligence sensuelle, ne fait voir que le plus matois des lettrés, tandis qu' il est vraiment notre ami, ce jeune homme grave, timide et perspicace qui a senti deux ou trois nuances profondément.

Il s' était composé de la vie une vision sentimentale

p83

et dominée par un dégoût très fin.  
Cette intelligence frissonnante fut la plus minutieuse, la plus exaltée, la plus érudite, la

plus sincère, jusqu' au jour où, envahie de  
paresse, elle se négligea soi-même pour travailler  
simplement, et dès lors eut du talent,  
de l' avis de tout le monde, mais comme tout  
le monde.

Jeune homme, si dégoûté que tu cédas  
devant les bruyants, ne souillons pas notre  
pensée à contester avec les gens de bon sens  
qui sacrifient ton adolescence à ta maturité.  
Il n' est que moi qui puisse te comprendre, car  
tu me présentes, poussés en relief, quelques-uns  
de mes caractères.

à vingt-cinq ans, sous le même toit que  
ta mère, dans ta chambre, tu travailles. Je  
vois sur tes tables des poètes, tes contemporains,  
des mystiques, tels que l' *imitation* et  
Saint-Martin, des médecins philosophes,  
Destutt De Tracy, Cabanis, puis des journaux,  
des revues, car ton esprit toujours inquiet  
accepte les idées du hasard, en même temps  
qu' il poursuit un travail systématique. J' entends  
ta voix, un peu forte sur certains mots,  
et qui n' achève pas ; à peine tes phrases indiquées,  
tu sembles n' y plus tenir.

p84

Dans cette belle crise d' une sensibilité trop  
vite desséchée, Sainte-Beuve attachait peu  
d' importance au fruit de sa méditation. De la  
pensée, il ne goûtait que la chaleur qu' elle  
nous met au cerveau. Il aimait mieux suivre  
les voltes de sa propre émotion que convaincre ;  
il dédaignait les sentiments qu' on  
raconte et qui dès lors ne sont plus qu' une  
sèche notion. De là cette mollesse à soutenir  
son avis, ce brisé dans le développement de  
ses idées. Il savait que Dieu seul, pénétrant  
les coeurs, peut juger la sincérité d' une  
prière... ceux de ma race, eux-mêmes,  
imagineront-ils l' ardeur du sentiment d' où sort  
ici cette tiède méditation ?

*méditation :*

à considérer longuement Sainte-Beuve, je  
vois que son extrême politesse et sa compréhension  
ne sont accompagnées d' aucune sympathie  
pour ceux mêmes qu' il pénètre le plus  
intimement. Il est là, très timide et très jeune,  
avec une indication de sourire dans une raie

au-dessus des yeux et quelque chose de si complexe dans l' intelligence qu' on ne le sent qu' à demi sincère. Que sa bouche et ses yeux indiquent de réflexion ! Est-ce une nuance

p85

d' envie, ce mécontentement qui pâlit son visage ? C' est la fatigue, l' inquiétude d' un voluptueux las, d' un voluptueux qui ne fournit pas à ses sensualités des satisfactions larges, parce qu' il faudrait de la persistance, et que, les crises passées, son intelligence ne s' attarde pas.

Tu n' as pas d' yeux pour vivre sur un décor, tu ne te satisfais qu' avec des idées, et tu te dévorerais à t' interroger si l' on ne te jetait précipitamment des systèmes et des hommes à éprouver. C' est ainsi qu' il me faut sans trêve des émotions et de l' inconnu, tant j' ai vite épuisé, si variés qu' on les imagine, tous les aspects du plus beau jour du monde.

Dans la suite, la sécheresse t' envahit parce que tu étais trop intelligent. Tu dédaignas de servir plus longtemps de mannequin à des émotions que tu jugeais.

Heureux les pauvres d' esprit ! Comme ils ne se forment pas des idées claires sur leurs émotions, ils se plaisent et ils s' honorent ; mais toi, tu t' irritais contre toi-même, et tu n' étais pas plus satisfait de ta vie intime que des événements. Tu savais que tu vivais médiocrement, sans imaginer comment il fallait vivre.

p86

*colloque :*

je t' aime, jeune homme de 1828. Le soir, après une journée d' action, j' ai senti, moi aussi, et jusqu' à souhaiter que soudain dix années m' éloignassent de ce jour, un triste mécontentement ; je me suis désolé d' être si différent de ce que je pourrais être, d' avoir par légèreté peiné quelqu' un, et encore d' avoir donné à ma physionomie morale une attitude irréparable.

Parfois, je suis touché de regrets en considérant

les hommes forts et simples. Et j' approuve ton Amaury auquel en imposait le caractère poussant droit de M. De Couaen. Parfois, et bien qu' ils nous gênent, il nous arrive de fréquenter des sectaires, pour surprendre le secret qui les mit toute leur vie à l' aise envers eux-mêmes et envers les autres. Mais, aussi fermes qu' eux dans les nécessités, nous leur en voulons de ce manque d' imagination qui les empêche de supposer un cas où ils pourraient ne plus se suffire, et qui les rend durs envers certaines natures chancelantes, plus proches de notre coeur parce qu' elles connaissent la joie douloureuse de se rabaisser.

p87

Je crois que, dans l' intimité de ton coeur, tu haïssais, au noble sens et sans mauvais souhait, Cousin et Hugo. Mais tu as voulu penser et agir selon qu' il était *convenable* ; et autant que te le permirent tes mouvements instinctifs, tu côtoyas ces natures brutales dont tu souffris. Ainsi, peu à peu, tu quittais le service de ton âme pour te conformer à la vision commune de l' univers. C' était la nécessité, as-tu dit, qui te forçait à abdiquer ta personnalité excessive ; c' était aussi lassitude de tes casuistiques où toujours tu voyais tes fautes. Tu t' es moins aimé ; tu t' es borné à ce Sainte-Beuve compréhensif où tu te réfugiais d' abord aux seules heures de lassitude cérébrale. Oublieux de toi-même, tu ne raisonnas plus que sur les autres âmes. Et ce n' était pas, comme je fais, pour comparer à leurs sensibilités la tienne et l' embellir, c' était pour qu' elle existât moins. Je te comprends, admirable esprit ; mais comme il serait triste qu' un jour, faute d' une source intarissable d' émotions, j' en vinsse à imiter ton renoncement ! Ce n' est pas à la vie publique que tu demandais l' émotion. à l' âge où Benjamin Constant était ambitieux et amant, tu fus

p88

amoureux et mystique. Si tu n' as pas eu ce

don de spiritualité chrétienne qui retrouve Dieu et son intention vivante jusque dans les plus petits détails et les moindres mouvements, du moins tu te l' assimilas. Tu pleurais de dépit de n' être pas aimé et de ne pas aimer Dieu. Tu as jusqu' à l' épithète un peu grasse et sensuelle du prêtre qui désire. Ta rêverie religieuse était pleine de jeunes femmes ; tu n' étais pas précisément hypocrite, mais leur présence t' encourageait à blâmer la chair. Dès que le sentiment te parut vain, tu ne t' obstinas pas à te faire aimer et vers le même temps, tu cessas de vouloir croire. C' était fini de tes merveilleux frissons qui te valent mon attendrissement ; tu ne fus désormais que le plus intelligent des hommes.

*oraison :*

toi qui as abandonné le bohémianisme d' esprit, la libre fantaisie des nerfs, pour devenir raisonnable, tu étais né cependant, comme je suis né, pour n' aimer que le désarroi des puissances de l' âme. Ta jeune hystérie se plaisait dans la souffrance ; l' humiliation fit ton génie. Ton erreur fut de

p89

chercher l' amour sous forme de bonheur. Il fallait persévérer à le goûter sous forme de souffrance, puisque celle-ci est le réservoir de toutes les vertus.

... et nous-mêmes, malheureux Simon, qui ne trouvons notre émotion que dans les froissements de la vie, n' installons-nous pas notre inquiète pensée dans un cadre de bureaucratie ! Ah ! Que j' aie fini d' être froissé, et je n' aurai plus que de l' intelligence, c' est-à-dire rien d' intéressant. Mon âme, maîtresse frissonnante, ne sera plus qu' une caissière, esclave du doit et avoir et qui se courbe sur des registres.

p90

Nous fîmes d' autres méditations, en grand nombre. Nous nous attachions surtout aux personnes fameuses qui eurent de la spiritualité.

Benjamin Constant, pour s'émouvoir, avait besoin de désirer le pouvoir et l'amour ; Sainte-Beuve ne fut lui que par ses disgrâces auprès des jeunes femmes ; mais d'autres atteignent à toucher Dieu par le seul effort de leur sensibilité, pour des motifs abstraits et sans intervention du monde intérieur.

Ceux-là sont tout mon cœur.

Chers esprits excessifs, les plus merveilleux intercesseurs que nous puissions trouver entre nous et notre confus idéal, pourquoi confesserais-je le culte que je vous ai ! Vous n'existez qu'en moi. Quel rapport entre vos âmes telles que je les possède et telles que les dépeignent vos meilleurs amis ! Il n'est de succès au monde que pour celui qui offre un point de contact à toute une série d'esprits.

p91

Mais cette conformité que vos vulgaires admirateurs proclament me répugne profondément. Vous n'atteignez à me satisfaire qu'aux instants où vous dédaignez de donner aucune image de vous-même aux autres, et quand vous touchez enfin ce but suprême du haut dilettantisme, entrevu par l'un des plus énervés d'entre vous : " avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même... " pour soi-même ! ... dernier mot de la vraie sincérité, formule ennoblie de la haute culture du moi qu'à Jersey nous nous proposons.

p92

Simon et moi, nous eûmes le grand sens de ne pas discuter sur les mérites comparés des saints. Encore qu'ils se contredisent souvent, je les soigne et je les entretiens tous dans mon âme, car je sais que pour Dieu il y a identité de toutes les émotions. Mais j'entrevois que ces couches superposées de ma conscience, à qui je donne les noms d'hommes fameux, ne sont pas du tout mon moi. Je suis agité parfois de sentiments mal définis qui n'ont rien de commun avec les Benjamin Constant et les Sainte-Beuve. Peut-être ces intercesseurs ne valent-ils qu'à m'éclairer les parties les plus récentes de moi-même...

il est certain que nos dernières méditations avaient été d' une grande sécheresse. Nous pressions une partie de nous-mêmes déjà épuisée. Ce n' étaient plus que redites dans la bibliothèque de Saint-Germain. Et, à mesure que les livres cessaient de m' émouvoir,

p93

de cette église où j' entrais chaque jour, de ces tombes qui l' entourent et de cette lente population peinant sur des labeurs héréditaires, des impressions se levaient, très confuses mais pénétrantes. Je me découvrais une sensibilité nouvelle et profonde qui me parut savoureuse.

C' est qu' aussi bien mon être sort de ces campagnes. L' action de ce ciel lorrain ne peut si vite mourir. J' ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard, qu' elles avaient hérité d' une longue suite d' ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans les villes. Ainsi, quoique jamais je n' aie servi la terre lorraine, j' entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs. Dans mon patrimoine de mélancolie, il reste quelque parcelle des inquiétudes que mes ancêtres ont ressenties dans cet horizon.

à suivre comment ils ont bâti leur pays, je retrouverai l' ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. C' est une bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience.

p95

#### *chapitre VI. En Lorraine :*

notre ermitage de Saint-Germain était situé à peu près sur la limite, entre la plaine et la montagne. Le lorrain de la plaine, qui a derrière lui de belles annales et tout un essai de civilisation, ne ressemble guère au montagnard, au vosgien vigoureux qui s' éveille d' une longue misère incolore. Simon et moi qui sommes depuis des siècles du plateau

lorrain, nous n' hésitâmes pas à tourner  
le dos aux Vosges. Puisque nous cherchons  
uniquement à être éclairés sur nos émotions,  
le pittoresque des ballons et des sapins n' a  
rien pour satisfaire notre manie. Même nous  
nous bornerons à la région que limitent  
Lunéville, Toul, Nancy et notre Saint-Germain :  
c' est là que notre race acquit le meilleur  
d' elle-même. Là, chaque pierre façonnée, les  
noms même des lieux et la physionomie  
laissée aux paysans par des efforts séculaires

p96

nous aideront à suivre le développement de  
la nation qui nous a transmis son esprit. En  
faisant sonner les dalles de ces églises où les  
vieux gisants sont mes pères, je réveille des  
morts dans ma conscience. Le langage populaire  
a baptisé ce coin " le coeur de la Lorraine " .  
Chaque individu possède la puissance  
de vibrer à tous les battements dont le coeur  
de ses parents fut agité au long des siècles.  
Dans cet étroit espace, si nous sommes  
respectueux et clairvoyants, nous pouvons  
connaître des émotions plus significatives  
qu' auprès des maîtres analystes qui, hier,  
m' éclairaient sur moi-même.

p97

*première journée. Naissance de la Lorraine :*  
à la station qui précède immédiatement  
Nancy, au bourg de Saint-Nicolas, nous  
sommes descendus du train, car il convient  
d' entrer dans l' histoire de Lorraine par une  
visite à son patron. Dans son église flamboyante,  
nous saluons Nicolas, debout près de  
sa cuve et des petits enfants. Cette malheureuse  
localité, qu' illustrent encore cette  
cathédrale et des légendes, fut ruinée par  
des guerres confuses ; elle était riche et, pour  
la piller, tous les partis se mirent  
quarante-huit heures d' accord. Le noble évêque de  
Myre perdit sa domination. Il ne touche plus  
aujourd' hui que les petits enfants ; même il  
prête un peu à rire comme un bonhomme  
grossier. Le Lorrain, comme j' ai moi-même

coutume, honore mal le souvenir de ses émotions  
passées ; c' est bon au breton de s' émouvoir

p98

encore où tremblaient ses pères. Nous  
rapetissons ce que nous touchons, et nous  
nous plaisons à gouailler.

Cet hommage rendu au protecteur, nous  
prîmes une voiture pour assister au premier  
jour de la Lorraine, et visiter les lieux où  
cette nation naquit, en se constituant patrie  
par un effort contre l' étranger. C' est entre  
Saint-Nicolas et Nancy que René li, appuyé  
des suisses, tua le Téméraire. Victoire de  
grande conséquence, qui nous délivra des  
étrangers et d' une civilisation que nous  
n' avons pas choisie ! Secousse de terreur,  
puis de joie, dans lequel ce pays s' accouche !  
Dès lors il y a un caractère lorrain.

Charles De Bourgogne, Le Téméraire ! Quelle  
magnifique aisance dans ses allures bruyantes  
et romantiques ! Auprès des grands crus de  
Bourgogne qui mettent la confiance au coeur  
le plus hésitant, comment se tiendra le petit  
vin de Moselle, ce vin un peu plat, froid et  
dont la saveur n' étonne pas tout d' abord, mais  
séduit un délicat réfléchi ! Comment René li,  
faible prince qui parcourt en suppliant les rudes  
cantons suisses, a-t-il pu triompher ?  
Dans la vie, fréquemment, Simon et moi

p99

nous avons rencontré ces êtres tout brillantés,  
menant grand tapage, apoplectiques de  
confiance en soi ; nous ne les aimions guère  
et toujours les dépassions. à l' usage, il  
apparaît qu' un René li, avec sa douceur un peu  
grise, n' est pas un dépourvu ; il est réfléchi,  
persévérant, et sa modestie le sert mieux que  
forfanterie. Dans l' histoire, l' extrême  
simplicité de sa tenue passe infiniment en  
élégance, du moins pour l' homme de goût,  
l' ostentation de votre Téméraire. Après la  
victoire, quelle gravité ingénieuse dans les  
paroles modérées qu' il adresse au cadavre vaincu  
et dans l' inscription que notre cocher nous fit

lire à la commanderie saint-Jean, où le bourguignon subit la ruine et de grands coups d' épée ! La magnanimité de René n' a rien de théâtral, et s' il honore Charles d' un splendide service funèbre, c' est qu' il voulait publier devant son peuple épouvanté la définitive innocuité du brutal adversaire.

Nous avons suivi le corps du Téméraire dans Nancy, et jusque dans cette partie dite ville-vieille, où il fut publiquement exposé. Quand nous rêvions près la pierre tombale de René, dans la froide église des cordeliers, le soir vint, qui, dans les lieux sacrés, nous dispose

p100

toujours à la mélancolie. Une race qui prend conscience d' elle-même s' affirme aussitôt en honorant ses morts. Ce sanctuaire national, reliquaire des gloires de Lorraine, mais incomplet comme le sentiment qu' eut jamais de soi ce peuple, date de René li. Les dentelures dorées qui festonnent autour de sa statue moderne, toute cette végétation délicate de figurines et l' élégance de l' ensemble nous reportaient à ces premières époques de la Lorraine, d' une grâce bonhomme, si dépourvue d' emphase. Dans cette maison des souvenirs, nous ne vîmes aucun désir d' étonner. Ces images de morts sans morgue ne se préoccupent ni de la noblesse classique, ni de la pompe. René li aimait le peuple, c' est ainsi qu' il séduisit les cantons suisses, et il fêta l' anniversaire de la victoire de Nancy, chaque année, en buvant avec les bourgeois ; Jeanne était à l' aise avec les grands, et la soeur en toute franchise des petits ; Drouot, quittant la gloire de la grande armée, où il fut le plus simple des héros, acheva sa vie en brave homme parmi ses concitoyens. C' est mal dire qu' ils aiment le peuple, ils ne s' en distinguent pas. Leur race se confond avec eux-mêmes.

p101

Simon et moi nous comprîmes alors notre

haine des étrangers, des *barbares*, et notre égotisme où nous enfermons avec nous-mêmes toute notre petite famille morale. Le premier soin de celui qui veut vivre, c' est de s' entourer de hautes murailles ; mais dans son jardin fermé il introduit ceux que guident des façons de sentir et des intérêts analogues aux siens.

p102

*deuxième journée. La Lorraine en enfance :* cette partie ancienne de Nancy, la " ville-vieille " , est bien fragmentaire ; elle fut perpétuellement refaite. Cette race nullement endormie, mais de trop bon sens, hésitait à affirmer sa personnalité. Sa finesse, son sentiment exagéré du ridicule l' entravèrent toujours. Chaque génération reniait la précédente, sacrifiait les oeuvres de la veille à la mode de l' étranger. Leur " chapelle ronde " , monument national s' il en fût, copie la chapelle des Médicis de Florence, mais avec maigreur, économie. Le lorrain n' a pas d' abondance dans l' invention, et ne fut jamais prodigue. Les successeurs de René, ayant visité les palais de la renaissance, rebâtirent le palais ducal. Cette race à son éveil craint de se confesser ; peu de pierres ici qui puissent nous conter les origines de nos âmes.

p103

Pourtant une vierge de Mansuy Gauvain, dans l' église de bon-secours, est tout à fait significative. Voilà nos primitifs ! Nous nous agenouillons devant une mère, et dans son manteau entr' ouvert tout un peuple se précipite. Ces enfants me touchent, si intrépides contre le bourguignon et qui expriment leur rêve par cette image sincère, je vois qu' ils ont beaucoup souffert. Ils conçoivent la divinité non sous la forme de beauté, mais dans l' idée de protection. Florence, leur soeur, et qui donne parfois l' image la plus rapprochée de cet idéal de clarté froide, d' élégance sèche, que les meilleurs lorrains entrevoyaient, Florence prend les loisirs d' embellir l' univers.

Ceux-ci, dans la nécessité de sauver d'abord leur indépendance, mettent leur orgueil, leur art naissant, toutes leurs ressources dans des remparts.

Cernés d'étrangers qui les inquiètent, sous l'oeil des barbares, ils n'ont pas le loisir de se développer logiquement. La grâce, qui pour un rien eût apparu, presque mélancolique, dans le petit prince René li, n'aboutit pas en Lorraine. Ils n'ont pas créé un type de femme : Jeanne D'Arc, que d'autres peuples eussent voulu honorer en lui prêtant les

p104

charmes des grandes amoureuses, demeure, dans la légende lorraine, celle qui protège, et cela uniquement. Elle est la soeur de génie de René li ; persévérante, simple, très bonne et un peu matoise. Celle de qui l'Espagne et l'Italie fussent devenues amoureuses, est ici une vierge nullement troublante : nos pères affirment que Jeanne ignore toujours les misères physiques de la femme. Cette légende de Lorraine n'est-elle pas plus belle, selon le penseur, que les tendres soupirs du Tasse ! Voilà bien le même sentiment qui fit agenouiller ce peuple devant la mère gigogne de Mansuy Gauvin, devant la vierge de bon-secours. Et moi, Simon, sous l'oeil des barbares, comme eux je ne savais que dire : " qui donc me secourra ? " dans le palais ducal de la " ville-vieille ", nous avons visité le musée historique lorrain. Les premières salles sont consacrées aux époques gallo-romaines et mérovingiennes ; nous y interrogeons vainement les plus anciens souvenirs de notre être. C'est la même ignorance que nous trouvions, le lendemain, aux champs où fut Scarponne, chez ces pauvres enfants qui nous vendirent des médailles

p105

romaines arrachées à ces terrains déserts. Et pourtant, les ondulations de ces plaines où Attila et les siècles ne laissèrent pas même une ruine, émeuvent des voyageurs

avertis. Quelque chose de nous autres lorrains vivait déjà à ces époques lointaines. Mais qu' il est obscur, indéchiffrable, le frisson qui nous attire vers cette vieille poussière de nos ancêtres ! Nous visitâmes, sans plus de profit, les fermes mérovingiennes de Savonne et de Vendières, et près de là des grottes qui furent habitées. La neige désolait les campagnes. La tristesse de l' hiver, un décor lamentable de pluie et de silence nous aident d' habitude à imaginer le passé, mais comment retrouverons-nous dans notre conscience aucune parcelle de ces hommes lointains, qui ne contribuèrent en rien à former notre sensibilité. à Laître-Sous-Amance, enfin, nous contemplons une des plus anciennes images où la Lorraine se soit exprimée. Bien pauvre encore, mal différenciée de tout ce qui se faisait autour d' elle, et si chétive ! C' est un portail avec quelques sculptures du onzième siècle. à Toul, grâce à des souvenirs de l' organisation municipale romaine, la commune populaire se forma plus vite, sous la protection

p106

des évêques, et le treizième siècle s' affirma dans l' église saint-Gengoult et des fragments de saint-étienne.

En vérité le service que René li a rendu à la Lorraine est immense ; il lui a créé une conscience. L' enfant, qui n' avait qu' une vie végétative, s' individualisa ; il existait confusément, il voulut vivre. Il l' avait montré au bourguignon, il le rappela aux luthériens en 1522.

p107

*troisième journée. La Lorraine se développe :*

*cette ville-vieille, ce musée lorrain,* tout incomplets, éveillent à chaque pas des traits délicats de ma sensibilité ; ils me ravissent par la clarté qu' ils apportent dans mes émotions familières, ils m' attristent parce qu' ils me font toucher l' irrémédiable insuffisance de l' âme que me fit cette race.

Deux grandes causes d' échec pour la Lorraine :  
le pays fut si tourmenté que les artistes,  
c' est-à-dire une des parties les plus  
conscientes de la race, désertaient continuellement,  
s' établissaient en Italie, s' y déformaient ;  
bons ou mauvais, ils devenaient italiens  
en Lorraine. Puis il n' y eut pas de riche  
bourgeoisie pour s' enorgueillir d' un art local,  
mais une aristocratie, sans cesse en rapport  
avec des pays plus puissants, honteuse de

p108

sentir son provincial et prenant le bel air de  
France ou d' Italie.  
Pourtant, le palais ducal, modifié dans le  
goût renaissance et dont les quatre cinquièmes  
ont disparu, nous fait voir un côté de  
l' âme lorraine, l' esprit gouailleur ; une  
gouaillerie nullement rabelaisienne, jamais  
lyrique, mais faite d' observation, plutôt matoise  
que verveuse. C' est de la caricature, sans grande  
joie. Le sec Callot, sec en dépit de  
l' abondance studieuse de ses compositions,  
appartient à la jeunesse de la race ; le  
grouillement et l' émotion des guerres qu' il a vues  
le soutiennent. Mais Grandville, si mesquin et  
pénible, devait être le dernier mot de cette  
veine qui n' aboutit pas. On la sent pourtant  
bien personnelle, la malice de ce petit peuple ;  
si cette race eût été heureuse, elle possédait  
l' élément d' un art particulier. Les légendes,  
chansons, anecdotes, la finesse si particulière  
de ses grands hommes, et même aujourd' hui  
le tour d' esprit des campagnards établissent  
bien qu' un certain comique se préparait.  
Cette verve, toujours un peu maigre, épuisée  
par les guerres et l' éloignement des artistes,  
alla se desséchant. Il ne resta plus de cette  
promesse qu' une tendance déplorable au précis,

p109

au voulu, un acharnement à l' élégance méticuleuse.  
Au quinzième siècle, à côté de cette grêle  
malice, l' âme lorraine fait voir un sens humain  
de la vie très profond, une grande pitié.  
Ce petit peuple, qui s' agenouillait devant la

dame de bon-secours et qui haïssait la servitude,  
ne laissait pas de ressentir des frissons  
tragiques. Comme Michel-Ange, qui  
presque seul au milieu d' un peuple d' imagination  
riante, reçut une empreinte des horreurs  
de l' Italie guerrière, Ligier-Richier  
dramatisa parmi les lorrains, qui, sans trêve  
foulés, gouaillaient. Quelle simplicité, quelle  
franchise ! Il est bien le frère des héros naïfs  
de cette race ! Ah ! L' admirable voie que c' était  
là ! Ne discutons pas la force sublime de  
l' italien, mais à Saint-Mihiel, près de *la*  
*mise au tombeau*, à l' église des cordeliers,  
près du *monument de Philippe De Gueldres*,  
nous rêvons un art débarrassé de cette rhétorique  
qu' à certains jours on croit toucher dans  
Michel-Ange : un art ayant toute la saveur  
tragique du langage populaire, où n' atteint  
jamais la plus noble éloquence des poètes.  
Mais cette race mal consciente d' elle-même,  
qui venait d' enfanter obscurément le génie

p110

de Ligier-Richier, se mit toujours à l' école  
chez ses voisins. Elle ignora quel fils elle  
portait. Cette beauté impérieuse dont Ligier a  
vêtu la mort, aujourd' hui encore est mal connue.  
Une vague légende, d' ailleurs insoutenable,  
voilà tout ce que savent les lorrains :  
Michel-Ange rencontrant l' artiste lui aurait  
fait l' honneur de l' emmener avec lui. Eh !  
Grand Dieu ! Le sot éloge !  
Ces deux lorraines échouèrent, la Lorraine  
de l' ironie comme celle de la grandeur sans  
morgue, pour avoir ignoré leur génie et douté  
d' elles-mêmes timidement. Le sentiment qui  
donnait à cette race une notion si fine du  
ridicule lui fit peut-être craindre de  
s' épancher. à chaque génération, elle se rétrécit.  
Son art n' a jamais d' abandon ni d' audace,  
tout est voulu : suppression des détails  
significatifs, imitation des écoles étrangères.  
La meilleure partie de la Lorraine, sa noblesse  
et ses artistes, toujours avaient soupiré avec  
une admiration naïve vers l' Italie ; à  
Claude Gellée il fut donné d' y vivre. Il porta  
dans l' école romaine nos instincts et notre  
discipline. Il peignit ce ciel, cette terre et

cette mer dans une lumière si vaporeuse, avec une harmonie si impossible, qu' on peut dire vraiment

p111

qu' en copiant, c' était son rêve, notre rêve, qu' il exprimait. C' était une désertion. Il profitait de l' idéal de ses ancêtres, pour en fortifier l' Italie ; il n' a pas accru la conscience de sa race.

Après lui, la Lorraine, qui l' ignore, comme elle avait méconnu Ligier-Richier, dessèche de plus en plus sa veine. Et l' effort du dernier artiste sorti vraiment de l' âme populaire, le dernier travail ne devant rien à l' étranger, sera cette admirable grille du serrurier Jean Lamour : une dentelle en fer. Qu' importe si la délicieuse statue de Bagard (1639-1709), garçonnière maligne et touchante qui porte un médaillon, nous ravit et nous retient longuement dans le rez-de-chaussée du *musée lorrain* ! c' est une grande dame raffinée ; sa spirituelle afféterie mondaine ferait paraître un peu grossière la simplicité, la gouaillerie de nos meilleurs aïeux. Elle est bien du passé, l' âme lorraine : Bagard n' y songe guère... et nous-mêmes, Simon, il nous faut un effort pour la retrouver sous nos âmes acquises. Cette jeune femme, cette française, c' est toute notre sensibilité à fleur de peau, une

p112

floraison toute neuve, pour laquelle, comme Bagard, comme la Lorraine entière d' aujourd' hui, nous avons dédaigné de cultiver le simple jardin sentimental hérité de nos vieux parents.

p113

*quatrième journée. Agonie de la Lorraine* : ne quittons pas si vite un peuple qui voulait se développer. Nous savons quels tâtonnements, quelles misères c' est de chercher sa loi. Des échecs si nobles valent qu' on s' y intéresse. Allons voir ces plaines de Vézelize, tous ces champs de bataille sans gloire où la

Lorraine s' épuisa. Quelques traits de ce peuple s' y conservent mieux que dans les villes ; car, à Nancy, vingt courants étrangers ont renversé, submergé l' esprit autochtone. La campagne est plate, assez abondante, pas affinée, peut-être maussade, sans joie de vivre. Les physionomies n' ont pas de beauté ; les petites filles font voir une grimace vieillot, malicieuse sans malveillance ; en rien cette race, d' ailleurs de grande ressource et saine, n' a poussé au type. Par les après-midi

p114

d' été, on se réunit au " Quaroi " et les femmes, travaillant dans l' ombre que découpent les maisons, se donnent le plaisir de ridiculiser. Quels souvenirs ont-ils gardés de jadis ? Par les écoles, les inscriptions locales, ils savent une vague bataille de Nancy, où René li leur donna la vie ; puis Stanislas, qui fut leur agonie. Mais dans le peuple, c' est la tradition des suédois qui domine ; chaque ville en raconte quelque horreur. Ils tuèrent vraiment la Lorraine. Ils saccagèrent tout, Richelieu s' applaudissant. Même les amis du duc Charles Iv estimèrent sage de s' approprier les dernières ressources de ceux qu' ils ne pouvaient défendre. Cent cinquante mille bandits, aidés d' autant de femmes, piétinaient le pays dont la ruine se prolongea jusqu' à la fin du siècle. Cependant la race lorraine affamée s' entre-dévorait. Il y avait dans les campagnes des pièges pour hommes, comme on en met aux loups ; des familles mangèrent leurs enfants, et même des jeunes gens, leurs grands-parents. Toutefois ce pauvre peuple se réjouissait à quelques petits déboires de ses ennemis, tels que des évasions de prisonniers, et surtout prenait son plaisir aux bons tours de l' extraordinaire Charles Iv.

p115

étrange fou, que produisit ce pays raisonnable dans les violentes convulsions de son agonie ! Il semble que Charles Iv ait gâché en une vie toute l' énergie qui, dépensée

sagement dans une suite d' hommes, eût été féconde en grandes choses. C' est le va-tout d' une situation désespérée, d' une race qui sent l' avenir lui manquer. En Charles Iv, il y a pléthore, qualités lorraines à trop haute pression, mais il ne contredit pas les caractères de sa race.

Ce merveilleux aventurier, avec les tresses blondes de ses cheveux pendants et ses souples voltiges d' écuyer devant les femmes de Louis Xiii, était sagace, pratique, d' éloquence simple, et pas chevaleresque le moins du monde. Il avait le don de plaire à tous, mais se gardait de tous. Ce fantasque, ce railleur qui ne sut même pas s' épargner dans ses bons contes, ce perpétuel irrésolu désirait violemment, et souvent il demeura ferme dans son sentiment. C' est, au résumé, un lorrain des premiers temps, mais avec toute la fièvre inquiète d' un peuple qui va mourir. Charles Iv ne nous montre qu' un trait nouveau, le désir de paraître ; c' est qu' il avait été élevé à la cour de France, et que les circonstances

p116

le forcèrent toute sa vie à vivre parmi les étrangers ; or nous avons vu le caractère, l' art lorrains, toujours craintifs de paraître ridicules, prendre l' air à la mode. Par-dessous sa brillante chevalerie, c' était essentiellement un capitaine brave et gouailleur, sachant plaire sans effort aux hommes simples, l' un d' eux vraiment, comme on le vit bien, après cette fleur de jeunesse à la française, dans sa tenue de vie et dans ses projets de mariage qui scandalisèrent si fort Paris et Versailles, sans qu' il s' émût le moins du monde. Le malheur l' avait remis dans la logique de sa race.

C' est du haut de Sion, pèlerinage jadis fameux, aujourd' hui attristé de médiocrité, que, moins distraits par le détail, nous prenons une possession complète de la grandeur et de la décadence lorraine. Devant nous, cette province s' étend sérieuse et sans grâce, qui fut le pays le plus peuplé de l' Europe, qui fit pressentir une haute civilisation, qui

produisit une poignée de héros et qui ne se souvient même plus de ses forteresses ni de son génie. Dès le siècle dernier, cette brave population dut accepter de toute part les étrangers qu' elle avait repoussés tant qu' elle

p117

était une race libre, une race se développant selon sa loi.

Du moins, la conscience lorraine, englobée dans la française, l' enrichit en y disparaissant.

La beauté du caractère de la France est faite pour quelques parcelles importantes de la sensibilité créée lentement par mes vieux parents de Lorraine. Cette petite race disparut, ni dégradée, ni assoupie, mais brutalement saignée aux quatre veines.

Depuis longtemps les artistes étaient obligés de s' éloigner, en Italie de préférence, pour trouver, avec la paix de l' étude, des amateurs suffisamment riches. Les ducs enfin quittèrent le pays, où ils se maintenaient difficilement contre l' étranger, emmenant une partie de leur noblesse. Dans la masse de la population cruellement diminuée, les vides étaient comblés par les allemands, domestiques et autres hommes de bas métier, dont fut épaissie la verve naturelle de ma race, de cette noble race qui repoussait le protestantisme (admirable résistance d' Antoine aux bandes luthériennes, en 1523).

Si je défaille, ce sera de même par manque de vigueur et non faute de dons naturels.

Nous avons, mon ami et moi, les plus jolis

p118

instincts pour nous créer une personnalité.

Saurons-nous les agréer ? Les barbares s' imposeront peu à peu à nos âmes à cause des basses nécessités de la vie ; j' entrevois les meilleures parties de nos êtres, qui s' accommodent, tant bien que mal, de rêves conçus par des races étrangères.

p119

*cinquième journée. La Lorraine morte :*  
notre enquête touche à sa fin ; de Sion  
nous descendrons à notre ermitage de  
Saint-Germain. Visiter Lunéville ! Retourner  
à Nancy où nous négligeâmes la ville neuve !  
Pourquoi prolonger ainsi la tristesse dont  
m' emplit l' avortement de l' âme lorraine ?  
Dans ce château de Lunéville, les nôtres  
furent humiliés. Ce palais ne me parlerait  
que de Stanislas, un prince bon et fin, je  
l' accorde, mais entouré de petites femmes et  
de petits abbés qui, par bel air, raillaient les  
choses locales et copiaient Versailles. La  
Lorraine, dit-on, l' aime ; c' est qu' elle avait  
perdu toute conscience de soi-même ; elle était  
morte ; seul son nom subsistait. à certains  
jours, mon ami et moi, nous sommes aussi  
capables de prendre plaisir à des plaisanteries  
faciles sur ce qu' il y a de plus profond et

p120

d' essentiel en nos âmes. C' est que nous vivons  
à peine ; nous vivons par un effort d' analyse.  
Comme le nouveau Nancy, je m' accommode  
de la sensibilité que Paris nous donne toute  
faite. En échange d' un bonheur calme, assuré,  
la Lorraine a laissé à Paris l' initiative.  
N' est-ce pas ainsi que, lassés de heurter les  
étrangers, nous abandonnions notre libre  
développement pour adopter le ton de la majorité ?  
Je refuse d' admirer, sur l' emplacement du  
vieux Nancy de mes ducs, la place Stanislas,  
qui partout ailleurs m' enchanterait. Et s' il  
m' arrivait, devant l' élégance un peu froide  
de cette belle décoration, s' il m' arrivait de  
retrouver quelques traits de la méthode et  
du rêve constant de l' âme lorraine, je n' en  
aurais que de la tristesse, me disant : la  
méthode et le rêve que j' honore en moi avec  
tant d' ardeur n' apparaissent guère plus dans  
l' ordinaire de mes actions que, dans ce Nancy  
moderne, les vieux caractères lorrains. Ah !  
Nos aïeux, leurs vertus et tout ce possible  
qu' ils portaient en eux sont bien morts.  
Choses de musée maintenant et obscures  
perceptions d' analyste.  
Stanislas a créé une académie et une

bibliothèque. Dans la suite, une société archéologique

p121

fut jointe à ces institutions. Seules, elles abritent ce qui peut encore vivre de la conscience lorraine. Elles sont le souvenir de ce qui n' existe plus. Où la mort est entrée, il ne reste qu' à dresser l' inventaire.

Vierge de Sion, je ne puis vous prier pour ce pays de Lorraine ni pour moi. La sécheresse dont je sais que cette race est morte m' envahit. Vous-même m' apparaissez si triste et délaissée que je vous aime avec une nuance de pitié, sans l' élan amoureux de celui qui voit sa vierge éclatante et désirée de tous. Parce que je connais l' être que j' ai hérité de mes pères, je doute de mon perfectionnement indéfini. Je crains d' avoir bientôt touché la limite des sensations dont je suis susceptible. Petit-fils de ces aïeux qui ne surent pas se développer, ne vais-je point demeurer infiniment éloigné de Dieu, qui est la somme des émotions ayant conscience d' elles-mêmes ? Mais non ! Il ne faut pas que je m' abandonne. Je calomnie ma race. Si elle n' a pas utilisé tous les dons qui lui étaient dispensés, il en est un qu' elle a développé jusqu' au type. Elle a augmenté l' humanité d' un idéal assez neuf. De René li à Drouot, en passant par

p122

Jeanne, une des formes du désintéressement, le devoir militaire a paru ici sous son plus bel aspect. Il y a dans ma race, non pas l' esprit d' attaque, la témérité trop souvent mêlée de vanité, mais la fermeté réfléchie, persévérante et opportune. Faire en temps voulu ce qui est convenable. On vit en Lorraine les plus sages soldats du monde, ceux que le penseur accueille. Par les armes, le lorrain avait fondé sa race ; par les armes, il essaye héroïquement de la protéger. Pressé par les étrangers, il n' eut pas le loisir de chercher d' autres procédés pour être un homme libre. Comment eût-il développé ces dons d' ironie, ce réalisme

humain si noble qu' il nous fit entrevoir ? Il bataillait sans trêve à côté de son duc. Le loyalisme ducal, en Lorraine, s' est fondu plus étroitement que partout ailleurs avec l' idée de patrie. Dans sa misère, cette race se consolait d' être mutilée de ses qualités naissantes en aimant ses ducs, qui furent souvent des princes exemplaires et jamais de mauvais hommes. Que je dépense la même énergie, la même persévérance à me protéger contre les étrangers, contre les barbares, alors je serai un homme libre.

p123

*sixième journée. Conclusion. -la soirée d' Haroué :*

Simon, un peu gâté, selon moi, par l' éducation de la rue saint-Guillaume, ne goûtait qu' à demi mes intuitions. C' est un historien d' une réserve extrême. Il collectionne et cote les petits faits, sans consentir à recevoir d' eux cette abondante émotion qui, pour moi, est toute l' histoire. Or, les vieilles choses de Lorraine, en huit jours, avaient réveillé des belles-aux-bois qui sommeillent en mon âme ; Simon me laissa tout à les caresser. Il me précéda à Saint-Germain ; d' ailleurs des repas médiocres, toujours, l' indisposèrent.

p124

Je n' ai pas oublié cette soirée silencieuse, vers les cinq heures, dans la petite ville d' Haroué, où la vieille place est abritée de noyers malades. Le soleil de février, en s' inclinant, avait laissé dans l' air quelque douceur. J' allai, désœuvré, jusqu' à l' étang que forment les fossés écroulés d' un château pompeux, bâti sous Léopold, et dont la froide impériorité contrarie le paysage. Je m' ennuyais d' un ennui mol, et toujours les plaines d' eau me disposèrent à la mélancolie. Il me sembla que l' eau elle-même, sous ce climat, désormais vivait avec médiocrité. Je sentais bien que des parcelles de l' ancienne âme de Lorraine, éparées encore dans ce paysage malingre d' hiver, faisaient effort pour me distraire ;

mais la ruine de ma nation m' avait trop lassé  
pour que sa douceur posthume me consolât  
de sa vigueur abolie ; et une triste migraine  
me venait du plein air.  
Le pâle soleil couchant offensait mes yeux,

p125

striés de fibrilles par la lampe tard allumée  
sur les actes et les pensées de Lorraine. Nancy,  
oublieuse du passé, m' avait choqué, mais  
dans ces campagnes, où tout est souvenir de  
nos aïeux et qui, repliées sur elles-mêmes, n' ont  
pas remplacé la grande morte qui les animait,  
je me sentis avec une netteté singulière l' héritier  
d' une race injustement vaincue. De rares  
paysans-mes frères, car nos aïeux  
communs combattaient auprès de nos ducs-  
passaient, me saluant, comme un ami, d' un  
geste grave dans ce crépuscule. Tristement je les  
aimais.

à cause de l' humidité je revins jusqu' à  
l' auberge. Avec le soir, la voiture du chemin  
de fer arriva, et j' eus le coeur serré que personne  
n' en descendît pour me presser dans ses bras.  
Je dînai mal, impatient d' en finir, à la  
lueur du pétrole. Ensuite, quand je voulus,  
malgré l' obscurité profonde, faire quelques  
pas à l' air, car j' étais congestionné, des chiens  
hurlant m' intimidèrent. Je rentrai dans l' auberge,  
disant : " je suis là, perdu, isolé, et  
pourtant des forces sommeillent en moi, et pas  
plus que ma race, je ne saurai les épanouir. "  
dans cette vieille salle, le silence me pénétrait

p126

d' angoisse. Je sentais bien que ce n' était  
que de l' inaccoutumé, que tout ce décor était,  
en somme, de bonté. Dans la nuit répandue,  
la Lorraine m' apparaissait comme un grand  
animal inoffensif qui, toute énergie épuisée,  
ne vit plus que d' une vie végétative ; mais je  
compris que nous nous gênions également,  
étant l' un à l' autre le miroir de notre propre  
affaissement.

Pour rendre un peu sien un endroit qu' on  
ignore, où l' on n' a pas sa chaise familière, son

coin de table, et où la lampe découpe des ombres inaccoutumées, le meilleur expédient est de se mettre au lit. Ce sans-gêne réchauffe la situation. Mais je n' osais appuyer ma joue sur ces draps bis ; tout mon corps se sauvait en frissonnant de ces rudes toiles, où, solide et confiant en moi, je me serais brutalement enfoui au chaud.

Alors je rentrai dans mon univers. Par un effort vigoureux que facilitaient ma détresse morale et la solitude nue de cette chambre, je projetai hors de moi-même ma conscience, son atmosphère et les principales idées qui s' y meuvent. Je matérialisai les formes habituelles de ma sensibilité. J' avais là, campés devant moi comme une carte de géographie,

p127

tous les points que, grâce à mon analyse, j' ai relevés et décrits en mon âme : d' abord un vaste territoire, mon tempérament, produisant avec abondance une belle variété de phénomènes, rebelle à certaines cultures, stérile sur plusieurs points, où des parties sont encore à découvrir, pâles, indécises et flottantes.

Par-dessus ce premier moi, je vis dessinées des figures frémissantes qui semblaient parler.

Ce sont les maîtres que nous interrogeons à Saint-Germain, devenus aujourd' hui une partie importante de mon âme.

Je vis aussi de grands travaux accomplis par des générations d' inconnus, et je reconnus que c' était le labeur de mes ancêtres lorrains.

Or, tous ces morts qui m' ont bâti ma sensibilité bientôt rompirent le silence. Vous comprenez comment cela se fit : c' est une conversation intérieure que j' avais avec moi-même ; les vertus diverses dont je suis le son total me donnaient le conseil de chacun de ceux qui m' ont créé à travers les âges.

Je leur disais : " vous êtes l' *église souffrante*, l' esprit en train de mériter le triomphe ; ne pourrai-je pas m' élever plus haut, jusqu' à l' *église triomphante* ? comme le veut l' *imitation*,

p128

qui guide mon effort spirituel, je me suis reposé dans vos plaies ; j' ai vécu la passion de l' esprit que vous avez soufferte. Quand mériterai-je le bonheur ? L' espoir de m' élever enfin auprès de Dieu me serait-il interdit ? Pourquoi, mes amis, ne fûtes-vous pas heureux ? " alors tous ceux que j' ai été un instant me répondirent.

D' abord *les jeunes gens* (épars dans les grandes villes, au coucher du soleil) : " il n' est d' autre remède que la mort, et nous nous délivrons résolument ou par des excès désespérés. "

*moi* (avec dégoût pour une pareille infirmité de philosophe) : " mes frères, votre solution ne m' intéresse pas, puisqu' elle m' est toujours offerte, puisque j' ai la certitude qu' elle me sera imposée un jour, et qu' enfin, si à l' usage elle m' apparaît insuffisante, elle ne me laisse pas la ressource de recourir à un autre procédé. D' ailleurs vous me proposez tout le contraire de mon désir, car j' aspire non pas à mourir, mais à vivre dans ce corps-ci et à vivre le plus possible. "

alors *Benjamin Constant* : " j' aurais dû ne pas demander mon bonheur aux autres. "

p129

*Sainte-Beuve* : " j' eus tort de chercher à leur plaire. "

... ainsi parlèrent-ils, et moi je leur disais : " vous souffriez donc pour avoir accepté les barbares ! Vous, que je pris pour intercesseurs, vous n' avez même pas compris la nécessité de l' isolement, le bienfait de l' univers qu' on se crée. Vous ignoriez qu' il faut être *un homme libre* ! " étendu sur ce lit, à la lueur tragique d' une chandelle d' auberge, je méprisai douloureusement ces gens-là ; je vis qu' ils étaient grossiers. Et ces parties de moi-même, qui m' avaient enchanté jadis, m' écoeurèrent. L' imitation des hommes les meilleurs échouait à me hausser jusqu' à toi, esprit, total des émotions ! Lassé de ne recueillir de mes *intercesseurs* que des notions sur ma sensibilité, sans arriver jamais à l' améliorer, j' ai recherché en Lorraine la loi de mon

développement. à suivre le travail de l' inconscient,  
à refaire ainsi l' ascension par où mon être  
s' est élevé au degré que je suis, j' ai trouvé la  
direction de Dieu. Pressentir Dieu, c' est la  
meilleure façon de l' approcher. Quand les  
barbares nous ont déformés, pour nous retrouver

p130

rien de plus excellent que de réfléchir  
sur notre passé. J' eus raison de rechercher  
où se poussait l' instinct de mes ancêtres ;  
l' individu est mené par la même loi que sa race.  
à ce titre, Lorraine, tu me fus un miroir plus  
puissant qu' aucun des analystes où je me  
contemplai. Mais, Lorraine, j' ai touché ta  
limite, tu n' as pas abouti, tu t' es desséchée.  
Je t' ai une infinie reconnaissance, et pourtant  
tu justifies mon découragement. Jusqu' à toi,  
j' avais sur moi-même des idées confuses ; tu  
m' as montré que j' appartenais à une race  
incapable de se réaliser. Je ne saurai qu' entrevoir.  
Il faut que je me dissolve comme ma  
race. Mes meilleures parcelles ne vaudront  
qu' à enrichir des hommes plus heureux.  
Alors la Lorraine me répondit :  
" il est un instinct en moi qui a abouti ;  
tandis que tu me parcourais, tu l' as reconnu :  
c' est le sentiment du devoir, que les  
circonstances m' ont fait témoigner sous la forme de  
bravoure militaire. Et, si découragée que  
puisse être ta race, cette vertu doit subsister  
en toi pour te donner l' assurance de bien faire,  
et pour que tu persévères.  
" quand tu t' abaisses, je veux te vanter

p131

comme le favori de tes vieux parents, car tu  
es la conscience de notre race. C' est peut-être  
en ton âme que moi, Lorraine, je me serai  
connue le plus complètement. Jusqu' à toi,  
je traversais des formes que je créais, pour  
ainsi dire, les yeux fermés ; j' ignorais la  
raison selon laquelle je me mouvais ; je ne  
voyais pas mon mécanisme. La loi que j' étais  
en train de créer, je la déroulais sans rien  
connaître de cet univers dont je complétais

l'harmonie. Mais à ce point de mon développement que tu représentes, je possède une conscience assez complète ; j'entrevois quels possibles luttent en moi pour parvenir à l'existence. Soit ! Tu ne saurais aller plus vite que ta race ; tu ne peux être aujourd'hui l'instant qu'elle eût été dans quelques générations ; mais ce futur, qui est en elle à l'état de désir et qu'elle n'a plus l'énergie de réaliser, cultive-le, prends-en une idée claire. Pourquoi toujours te complaire dans tes humiliations ? Pose devant toi ton pressentiment du meilleur, et que ce rêve te soit un univers, un refuge. Ces beautés qui sont encore imaginatives, tu peux les habiter. Tu seras ton *moi* embelli : l'esprit triomphant, après avoir été si longtemps l'esprit militant. "

### LIVRE 3 - L'EGLISE TRIOMPHANTE

p135

#### *chapitre VII. Acédia.*

##### *séparation dans le monastère :*

la brutalité du grand air, l'insomnie des nuits d'auberge sur des oreillers inaccoutumés et cette lourde nourriture me donnèrent une fièvre de fatigue. Au détour d'un chemin, la femme d'un cabaretier demandait à mon voiturier : " est-ce qu'il ne va pas mourir ? " c'est pour avoir eu le même doute sur ma race que je paraissais épuisé. La nuit, surtout, je m'agitais infiniment. Dès l'aube, sous le cloître, je me promenais bien avant Simon, et la journée s'allongeait dans l'ennui. Toutes

p136

pensées m'étaient chétives et poussiéreuses. L'horizon gardait la désolante médiocrité des choses déjà vues. à chaque minute, je calculais quand viendrait le prochain repas, où je m'asseyais sans appétit, et la viande, entre toutes choses, me faisait horreur. Puis s'allongeait une nouvelle bande de temps. Je suis convaincu que, pour des êtres sensibles et raisonnants, les maladies sont contagieuses.

Simon, jusqu' alors enclin à la voracité,  
fut pris d' un dégoût de nourriture ; il  
était humilié d' une constipation malsaine que  
coupaient des coliques précipitées. écrasés  
dans nos bas fauteuils, et pareils au *pauvre*  
*pêcheur* de Puvis De Chavannes, nous nous  
lamentions avec minutie. Nos lèvres et nos  
doigts, tout notre être s' agitaient dans un  
désir maniaque de fumer, alors que notre  
estomac en avait horreur. Lentes après-midi  
de janvier ! La campagne éclatante de neige !  
Notre bouche pâteuse, nos dents serrées de  
malades, et la peau tirée de notre visage qui  
nous donnait un rictus dégoûté !  
Or, nous étant regardés en face, nous  
eûmes le courage de mépriser à haute voix  
l' édifice que nous avons entrepris. Cependant  
que je me reniais, il me parut que je commettais

p137

une mauvaise action, et une incroyable  
humiliation se répandit en moi comme un flot  
sale. J' étais réduit à un tel enfantillage que  
j' aurais aimé pleurer. J' étais blessé que Simon  
abondât si brutalement dans mes blasphèmes,  
car j' avais une nouvelle démarche à lui  
proposer. Mais je sentis bien qu' il accueillerait  
avec défiance mes réflexions d' Haroué.  
En vain essayâmes-nous, avec une excellente  
fine champagne, de nous relever. J' y  
gagnai le soir un sommeil épais, mais dès  
l' aube c' était une acuité, une surexcitation  
d' esprit insupportable, avec, par tout le corps,  
des fourmillements.  
Je fus obsédé, à cette époque, d' un sentiment  
intense, qui, sans raison apparente, se  
lève en moi à de longs intervalles : l' idée qu' un  
jour, ne fût-ce qu' à ma dernière nuit, sur mon  
oreiller froissé et brûlant, je regretterai de  
n' avoir pas joui de moi-même, comme toute la  
nature semble jouir de sa force, en laissant mon  
instinct s' imposer à mon âme en irréfléchi.  
Persécuté par cette idée fixe, je serrais mon  
front dans mes mains, et me rejetais en arrière  
avec une détresse incroyable. Je crois bien  
que je ne désire pas grand' chose, et les choses

p138

que je désire, il me serait possible de les obtenir avec quelque effort ; aussi n' est-ce pas leur absence qui m' attriste, mais l' idée qu' il viendra un jour où, si je les désirais, ce serait trop tard. Et, seule, la probabilité que, dans la mort on ne regrette rien, peut atténuer ma tristesse. C' est un grand malheur que notre instinctive croyance à notre liberté, et puisque nous ne changeons rien à la marche des choses, il vaudrait mieux que la nature nous laissât aveugles au débat qu' elle mène en nous sur les diverses manières d' agir également possibles. Malheureux spectateur, qui n' avons pas le droit de rien décider, mais seulement de tout regretter !

Parfois, dans ce désarroi de mon être, d' étranges images montaient du fond de ma sensibilité que je ne systématisais plus. Il était six heures ; depuis trente minutes peut-être nous n' avons pas ouvert la bouche. Je me pris à rêver tout haut dans cette chambre éclairée seulement par le foyer : peut-être serait-ce le bonheur d' avoir une maîtresse jeune et impure, vivant au dehors, tandis que moi je ne bougerais jamais, jamais. Elle viendrait me voir avec ardeur ; mais chaque fois, à la dernière minute, me pressant

p139

dans ses bras, elle me montrerait un visage si triste, et son silence serait tel que je croirais venu le jour de sa dernière visite. Elle reviendrait, mais perpétuellement j' aurais vingt-quatre heures d' angoisse entre chacun de nos rendez-vous, avec le coup de massue de l' abandon suspendu sur ma tête. Même il faudrait qu' elle arrivât un jour après un long retard, et qu' elle prolongeât ainsi cette heure d' agonie où je guette son pas dans le petit escalier. Peut-être serait-ce le bonheur, car, dans une vie jamais distraite, une telle tension des sentiments ferait l' unité. Ce serait une vie systématisée.

Ma maîtresse, loin de moi, ne serait pas heureuse ; elle subirait une passion vigoureuse à laquelle parfois elle répondrait, tant est faible la chair, mais en tournant son âme

désespérée vers moi. Et j' aurais un plaisir ineffable à lui expliquer avec des mots d' amertume et de tendresse les pures doctrines du quiétisme : " qu' importe ce que fait notre corps, si notre âme n' y consent pas ! " ah ! Simon, combien j' aimerais être ce malheureux consolateur-là.  
Elle serait pieuse. Elle et moi, malgré nos péchés, nous baisserions la robe de la vierge.

p140

Et comme l' amour rend infiniment compréhensif, ou, mieux encore, comme elle ne connaîtrait rien de l' homme que je puis paraître au vulgaire, elle ne soupçonnerait pas un instant ma bonne foi ; en sorte que mon âme indécise pourrait être, aux plis de sa robe, franchement religieuse.  
Et comme Simon ne répondait pas, je repris, à cause de ce besoin naturel de plaire qui me fait chercher toujours un acquiescement : elle serait jeune, belle fille, avec des genoux fins, un corps ayant une ligne franche et un sourire imprévu infiniment touchant de sensualité triste. Elle serait vêtue d' étoffes souples, et un jour, à peine entrée, je la vois qui me désole de sanglots sans cause, en cachant contre moi son fin visage.

p141

Mon *moi* est jaloux comme une idole ; il ne veut pas que je le délaisse. Déjà une lassitude et un dégoût nerveux m' avaient averti quand je me négligeais pour adorer des étrangers. J' avais compris que les Sainte-Beuve et les Benjamin Constant ne valent que comme miroirs grossissants pour certains détails de mon âme. Une fois encore mes nerfs me firent rentrer dans la bonne voie. Je poussai à l' extrême mon écoeurement, je le passionnai, en sorte qu' ennobli par l' exaltation, il devint digne de moi-même et me féconda. Voici comment la chose se fit. J' examinai avec Simon notre désarroi et je lui disais que la difficulté n' était pas de trouver un bon système de vie, mais de l' appliquer :

-il faudrait des nécessités intelligentes  
me contraignant à faire le convenable pour  
que je sois heureux.

-Quoi ! Me répondait-il, un médecin dans

p142

un hôpital ? Un père supérieur dans un monastère ?

Où prendrais-tu l' énergie de leur obéir ?

Et si tu la possèdes, leurs conseils sont  
superflus, car tu peux te les donner à toi-même.

-je ne voudrais pas être mené avec douceur,  
car je me méfie de mes défaillances. C' est  
peut-être que mon âme s' effémine ; mais  
elle voudrait être rudoyée. Sous un cloître,  
dans ma cellule, je serais heureux si je savais  
qu' un maître terrible ne me laisse pas d' autre  
ressource que de subir une discipline. Le  
rêve de ma race est mal employé et je désespère  
qu' à moi seul je puisse l' amener à la vie.

Simon protesta :

-les hommes, dit-il, sont abjects, ou du  
moins ils me paraissent tels. (on se fait des  
imaginaires qui valent des vérités : ainsi, toi,  
pour qui chacun fut aimable, car tu es séduisant  
et détaché, tu te figures avoir été martyrisé.)  
jamais, fût-ce pour mon bonheur, je  
ne reconnaîtrai la domination d' un homme.  
Tous, hors moi, sont des barbares, des étrangers,  
et la Lorraine précisément n' a pas abouti  
parce qu' elle dut se soumettre à l' étranger.  
Et moi aussi, j' avais résolu de ne plus me  
conformer à des hommes. Le soir d' Haroué,  
j' avais renié mes " intercesseurs " . Simon

p143

partageait donc, pour le fond et sans le savoir,  
mon opinion secrète, et pourtant je fus  
mécontent : c' est que, si nous arrivions à peu  
près au même point, c' était par des raisonnements  
très différents.

Je lui répliquai avec mauvaise humeur :

-encore cet odieux sentiment de la dignité !  
Cette morgue anglaise ! Cette respectability  
que n' abandonne pas ton Spencer lui-même !  
En voilà une fiction, la dignité des  
gens d' esprit ! En toi, n' êtes-vous pas vingt

à vous humilier, à vous dédaigner, à vous commander ?

Ici j' eus le tort de me lever. Le ton découragé de notre entretien me mettait mal à l' aise pour lui soumettre la nouvelle méthode que j' entrevoyais, mais j' allais être victime moi-même de la dignité humaine, s' il ne me priait pas de me rasseoir. Il me laissa monter dans ma chambre.

-tout, au monde, lui dis-je avec désespoir, est mal fait, et ce grand désordre de l' univers me blesse.

La nuit, exaltant mon indignation, me fut déplorable. Petite chose accroupie sur mon lit, dans l' obscurité et le silence, j' attendais que la douleur me lâchât. Impuissant et désespéré,

p144

j' eus le souvenir de saint Thomas D' Aquin disant à l' autel de Jésus : " seigneur, ai-je bien parlé devant vous ? " et devant moi-même, qui ai méthodiquement adoré mon corps et mon esprit, je m' interrogeai : " me suis-je cultivé selon qu' il convenait ? "

p145

je me levai perdu de froid, très tard, dans une matinée de dégel. Rose, qui est trop honnête fille pour que j' en fasse des anecdotes, entra dans ma chambre avec bonhomie, car c' était son jour. Si elle avait profité des enseignements du catéchisme, elle se fût plu (elle un peu gouailleuse) à me comparer au vieux roi David qui réchauffait sa vigueur près de jeunes juives. Ensuite, je la priai qu' elle baissât les stores à fleurs éclatantes pour me cacher l' ignominie du monde, qu' elle activât le feu comme un four de verrier, et qu' elle se retirât. Je me recouchai tout le jour, soucieux uniquement d' interroger ma conscience.

Et dans notre conférence du soir, sans plus tarder, je dis à Simon :

-singulière physionomie de mon âme : la disgrâce universelle me mécontente, au point que vous-même me blessez, mon cher

ami, mon frère, quand vous partagez mes

p146

façons de voir. Il ne me suffit plus qu' on m' approuve. Je m' irrite de tout ce qu' on nie, quand on exalte ce que j' aime. Je vous dirai toute la vérité : je ne puis plus supporter qu' on énonce une opinion sur les choses qui sont. Je m' intéresse uniquement à ce qui devrait exister. J' ai fini de me contempler. Comme les arbres qui poussent et comme la nature entière, je me soucie seulement de mon moi futur.

Alors Simon, avec cette façon glaciale que j' ai souvent goûtée, mais qui me déplut à cette occasion, arrêta le débat :

-je crois comme vous que notre collaboration n' aboutira pas, car nous ne pouvons discuter que sur des points du passé. Comment nous faire en commun des idées claires sur ces obscures inquiétudes et sur ces pressentiments qui sont toutes nos notions de l' avenir !

En conséquence, je retournerai volontiers à Paris, d' autant que j' ai fait des économies, et que nous approchons de mai, saison qui égaye mon tempérament.

Voilà bien la séparation que je désirais, mais ce me fut un désespoir que lui-même me l' imposât.

p147

Je repris mon rêve d' Haroué, en feuilletant des guides Baedeker sur mon oreiller. Chacun de ces titres : *Belgique, Allemagne en trois parties, Italie*, soudain émouvait un coin de mon être. Désireux de m' assimiler ces sommes d' enthousiasmes, quel mépris ne ressentais-je pas pour tous ces maigres saints devant qui je m' étais agenouillé et qui ne sont qu' un point imperceptible dans le long développement poursuivi par l' âme du monde à travers toutes les formes !

Le lendemain je dis à Simon :

-je n' abandonne pas le service de Dieu ; je continuerai à vivre dans la contemplation de ses perfections pour les dégager en moi et

pour que j'approche le plus possible de mon absolu. Mais je donne congé aux petits scribes passionnés et analystes, qui furent jusqu' alors nos intercesseurs. Ainsi que nous essayâmes en Lorraine, je veux me modeler sur des groupes humains, qui me feront toucher en un fort relief tous les caractères dont mon

p148

être a le pressentiment. Les individus, si parfaits qu' on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet qu' est la race, fragment elle-même de Dieu. échappant désormais à la stérile analyse de mon organisation, je travaillerai à réaliser la tendance de mon être. Tendance obscure ! Mais pour la satisfaire je me modèlerai sur ceux que mon instinct élit comme analogues et supérieurs à mon être. Et c' est Venise que je choisis, d' autant qu' il y fait en moyenne 13 degrés, 38 en mars et 18 degrés, 23 en mai. Puis la vie matérielle y est extrêmement facile, ce qui convient à un contemplateur. Nous nous quittâmes en nous serrant la main. La crainte de m' éloigner sur une émotion un peu banale d' un local où nous avons eu des frissons très curieux m' empêcha seule de presser Simon dans mes bras. Mais je constatai que nous nous aimions beaucoup.

p149

*chapitre viii. à Lucerne, Marie B... :*  
dans une gare, sur le trajet de Bayon à Lucerne, Milan et Venise, j' achetai un livre alors nouveau, le *journal de Marie Bashkirtsef*. rien qu' à la couverture, je compris que cet ouvrage était pour me plaire. Jamais mon intuition ne me trompe ; je vais m' enfermer dans Venise, confiant que cette race me sera d' un bon conseil. Cette jeune fille fut curieuse de sentir. Avec mille travers, elle se garda toujours ardente et fière. Quoiqu' elle n' ait pas nettement distingué qu' elle était mue simplement par l' amour de l' argent, qui fait l' indépendance, et par l' horreur du vulgaire, on peut la dire

clairvoyante. Je l' estime. Sur le tard, elle fut effleurée par des sentiments grossiers : elle désira la gloire et elle mourut de la poitrine. Voilà deux fautes graves ; au moins par la seconde fut-elle corrigée de la première. Et

p150

le fait qu' elle a disparu m' autorise à lui donner toute ma sympathie, qui prend parfois des nuances de tendresse.

Je m' arrêtai tout un dimanche à Lucerne. Les cloches sonnait sans trêve, la neige épandue sur le paysage, le froid m' accablaient de tristesse. Je me promenai le long d' un lac invisible sous le brouillard, je bus des grogs dans de vastes hôtels solitaires, et, songeant à Simon absent, à l' Italie douteuse, je craignis que sur le tard de la soirée, une crise de découragement me prît et me laissât sans sommeil dans mon lit de passage.

Un concert annonçait *le paradis et la péri* de Schumann. Il me parut que sous ce titre je pourrais rêver avec profit. Et tandis qu' officiaient les voix et les instruments, parmi tant de suissesses, je me demandais : " à quoi pensait Marie ? Quel monde créa-t-elle pour s' y réfugier contre la grossièreté de la vie ? "

les chanteurs, la musique disaient :

*l' éclat des larmes que l' esprit répand...*

les pleurs versés par de tels yeux ont un pouvoir mystérieux, Marie cherchait la volupté

p151

dans l' imprévu ; elle fut trompée par les grands mots du vulgaire, elle eut cette honte que l' approbation des hommes la tenta. " la gloire ! " disait-elle, ne comprenant pas que ce mot signifie le contact avec les étrangers, avec les barbares. Cependant je ne puis la mépriser. Chez elle, cette indigne préoccupation ne fut pas bassesse naturelle, mais touchante folie. Sa jeunesse ardente, qu' elle refusait à la caresse grossière des jeunes gens, cherchait ailleurs des satisfactions. Elle embellissait, sans doute, par toute la noblesse de sa sensibilité, cette gloire qu' elle

entrevoyait, et qui n' est pour moi que le résultat  
de mille calculs dont je connais l' intrigue.  
Un désir d' une telle ardeur purifie son objet.  
C' est Titania tendant ses petites mains à  
Bottom. *l' éclat des larmes que l' esprit*  
*répand* transfigure l' univers qu' il contemple.  
Les chanteurs, la musique disaient :  
*... ah ! Laisse-moi puiser la fièvre...*  
Marie s' égara dans sa tentative pour systématiser  
sa vie. Un prix au salon annuel n' est pas,  
comme elle le croyait, un but suffisant à  
tous ces désirs vers tous les possibles qui

p152

sommeillent au fond de nous. Du moins, elle  
désira l' enthousiasme. Et même cette fièvre  
put grandir en elle avec plus de violence que  
chez personne, car elle était un objet délicat,  
nullement embarrassée de ces grossiers instincts  
qui ralentissent la plupart des hommes.  
à son contact, j' affinerai mes frissons, et mon  
sang brûlera d' une ardeur plus vive auprès  
d' un tel corps qui me semble une flamme.  
*ah ! Laisse-moi puiser la fièvre* à m' imaginer  
cette jeune poitrine qui ne fut gonflée que  
pour des choses abstraites.  
Les chanteurs, la musique disaient :  
*dors, noble enfant, repose à jamais...*  
quoi qu' on me dise un jour, quelque dégoût  
qui me vienne à te relire, je te promets de  
continuer à te voir, selon la légende  
qu' aujourd' hui je me fais de toi. Comment  
pouvais-tu causer des heures entières avec cet  
artisan ? à moins peut-être qu' ému par ta  
divine complaisance, ce petit peintre grossier  
n' ait été très bon et très naturel, ce qui  
est un grand charme ! Jamais tu n' avouas  
aucun sentiment tendre ; je veux aller jusqu' à  
croire que jamais tu ne ressentis le

p153

moindre trouble, même quand la date de ton  
dernier soupir se précisant, tu vis qu' il  
fallait quitter la vie sans avoir réalisé aucun de  
tes pressentiments de bonheur. Tu n' aurais  
connu que déception à chercher ta part de

femme, mais ç' eût été une faiblesse bien naturelle. Je te loue hautement d' avoir vu que cette image du bonheur est vaine. *dors, noble enfant, repose à jamais* dans ma mémoire, seule comme il faut qu' un être libre vive.

Les chanteurs, la musique disaient :

*au bord du lac, tranquille abri...*

et moi, rentré au silencieux désert de mon hôtel, regrettant presque la retraite étroite, la demi-sécurité de Saint-Germain, mal soutenu par l' espoir si vague de construire mon bonheur dans Venise, tremblant que, d' un instant à l' autre, ma fatigue ne se changeât en aveu d' impuissance, je me plus à m' imaginer qu' à Simon j' avais substitué Marie, et que cette voyageuse m' allait être un compagnon idéal, dans un *tranquille abri, au bord d' un lac*, qui est l' univers entier où je veux me contempler.

p155

*chapitre IX. Veillée d' Italie*

*(enseignement du Vinci.) :*

nous avons passé le théâtral Saint-Gothard et ses précipices. Un doux plaisir me toucha devant la fuite du lac de Lugano, quand sa rive trempée de grâce fut effleurée par le train de Milan. Au soir, nous accentuâmes la grande descente sur l' Italie. Un poitrinaire, portant à sa bouche sans cesse une liqueur d' apaisement, menait un bruit lugubre derrière moi. Mais qu' est-ce qu' un homme ? J' ouvris au froid les fenêtres du wagon. Des mots historiques se pressaient dans ma tête : " soldats, vous êtes pauvres, vous allez trouver l' abondance ! " et je me disais avec hâte : " est-ce que je sens quelque chose ? "

cette quinzaine est une des périodes les plus honorables de mon existence ; j' ai su conquérir l' émotion que je me proposais.

p156

Oui, j' allais trouver l' abondance. Et déjà, j' étais rempli de bonté. Je m' occupai du

poitrinaire, je lui promis la santé, les femmes, le vin, tout ce que j' imaginais lui plaire. Même, pour qu' il sourît, je lui dis que j' étais parisien, et je l' aidai à descendre du train dans la gare de Milan.

Décidé aux plus grands sacrifices pour être enthousiasmé, dès le soir je sortis de l' hôtel et me rendis autour de la cathédrale, m' interpellant et m' exclamant (bien qu' elle me plût médiocrement) en formules admiratives, car je sais que le geste et le cri ne manquent guère de produire le sentiment qui leur correspond.

p157

Seul avec le concierge qui simule un rhume, à l' ambrosienne, ce matin d' hiver, j' admirai les estampes, et sur elles j' interrogeai mon âme.

C' était encore ma sensibilité du cloître, le sentiment qui me fit demander à ma bibliothèque qu' elle me révélât à moi-même. Invincible égotisme qui me prive de jouir des belles formes ! Derrière elles je saisis leurs âmes pour les mesurer à la mienne et m' attrister de ce qui me manque. L' univers est un blason, que je déchiffre pour connaître le rang de mes frères, et je m' attriste des choses qu' ils firent sans moi.

à l' ambrosienne je vis, avec quelle ardente curiosité ! Un portrait d' Ignace De Loyola. Son génie logique créa une méthode, dont il obtint, sur les âmes les plus superbes, de prodigieux résultats, et que j' essaye de m' appliquer. Sa tête est une grosse boule avec

p158

une calvitie, une forte barbe courte, et une pointe au menton. Je sens comme une barre de migraine sur ses yeux et sur son front. Cet homme fut poli et froid, sans le moindre souci de plaire. Il avait des amis, mais ne se livra jamais, et nul ne put compter sur lui. S' il s' attachait, c' était par une sorte d' instinct profond ; le manieur d' hommes le plus souple désespère de séduire celui-là. Quand je contemple cette physionomie

impérieuse, mes lenteurs me donnent à rougir.  
Je n' ai pas su encore m' emparer de moi-même !  
Du moins j' ai visité soigneusement mes  
ressources, je connais les fondements de mon  
être ; dès lors, me perfectionnant chaque jour  
dans le mécanisme de Loyola, je dirigerai mes  
émotions, je les ferai réapparaître à volonté ; je  
serai sans trêve agité des enthousiasmes les  
plus intéressants et tels que je les aurai choisis.  
Sur le même mur, une gravure d' après un  
jeune homme de Rembrandt : la bouche entr' ouverte,  
la lèvre supérieure un peu relevée, les yeux  
superbes, mais éteints, toute la figure  
dégoûtée, anéantie. Je lui disais : " ô mon  
pauvre enfant, ne me tentez pas avec votre  
juste accablement, car je veux loyalement faire  
cette tentative. "

p159

devant un portrait de jeune fille qui fut  
longtemps, mais à tort, attribué au Vinci,  
jeune fille gracieuse sans plus, avec une âme  
un peu ironique et de petite race, je trouvai  
un jeune homme qui pleurait.

-l' histoire de cette jeune fille est-elle  
touchante ? Lui dis-je : ni Gautier, ni Taine,  
ni Ruskin n' en parlent. (je citais ces noms  
pour gagner sa confiance, car je pensais :  
voilà quelque poète.)

-je l' ignore, me répondit-il.

-il y a parfois des ressemblances émouvantes.  
(sa vive émotion, ses pleurs me permettaient  
ces familiarités.)

-je ne pense pas qu' on puisse comparer  
aucune fille à celle-ci.

-eh bien ! Repris-je.

-ah ! Me dit-il simplement, le grand  
homme a mis sa main là.

Je le tiens admirable pour sa foi, ce  
croyant. Notez que le concierge lui-même sait  
que le tableau n' est pas de Léonard. Puis la  
jeune fille, délicate, n' a aucune impériosité.

Mais celui-ci, peu connaisseur, mal renseigné,  
est pourtant très proche de Dieu ; son âme,  
chargée d' ardeur, pour vibrer n' a nul besoin  
l' enthousiasme

p160

du charbonnier. Il saisit la première occasion de grouper les émotions dont il est rempli et d' en jouir. L' important n' est pas d' avoir du bon sens, mais le plus d' élan possible. Je tiens même le bon sens pour un odieux défaut. L' *imitation de notre-seigneur Jésus-Christ*, cher petit manuel de la plus jolie vie qu' aient imaginée les délicats, l' a très bien vu : les pauvres d' esprit, s' ils ont cru et aimé, sont ceux qui approchent le plus de leur idéal, c' est-à-dire de Dieu. Ce n' est pas en chicanant chacun de mes désirs, en me vérifiant jusqu' à m' attrister, mais en poussant hardiment que je trouverai le bonheur.

p161

Par un jour de pluie, j' entrai dans le cabinet du Brera ; et la *tête du Christ*, par le Vinci (l' étude au crayon rouge pour le Christ de *la cène* ), ne me laissait rien voir d' autre... cette journée fameuse, dont la vertu chaque jour grandit en moi, me confirme dans la méthode que j' entrevoyais depuis Haroué.

Plus jeune, par une matinée sèche d' hiver florentin, ralentissant ma promenade sur le Lung' Arno, en face des collines délicates et presque nerveuses, j' ai suivi le même ordre de réflexions. Je sortais de voir au Pitti la Simonetta, maîtresse fameuse du magnifique, peinte par Botticelli. Combien d' efforts il me fallut d' abord pour goûter sa beauté malingre de jeune fille moricaude ! Dans la suite, je vins à l' aimer ; au premier regard, elle ne me donnait que de la curiosité. Il en advint ainsi de moi-même devant moi-même.

p162

Jusqu' à cette heure, je fus simplement curieux de mon âme. Je considérais mes divers sentiments, qui ont la physionomie rechignée et malingre des enfants difficilement élevés, mais que je n' aimais pas. Or, le Vinci, pour représenter le plus compréhensif des hommes, celui qui lit dans les coeurs, ne lui

donne pas le sourire railleur dont il est le prodigue inventeur, ni cet air dégoûté qui m' est familier ; mais le Christ qu' il peint *accepte*, sans vouloir rien modifier. Il accepte sa destinée et même la bassesse de ses amis : c' est qu' il donne à toutes choses leur pleine signification. Au lieu d' étriquer la vie, il épanouit devant son intelligence la part de beauté qui sommeille dans le médiocre. Aujourd' hui, dans cette veillée d' Italie, je vois qu' il n' y a pas compréhension complète sans bonté. Je cesse de haïr. Je pardonnerai à tout ce qui est vil en moi, non par un mot, mais en le justifiant. Je repasserai par toutes les phases de chacun de mes sentiments ; je verrai qu' ils sont simplement incomplets, et qu' en se développant encore, ils aboutiront à satisfaire l' ordre. Et sur l' heure, je jouirai de cet ordre. Ainsi m' enseigna le Vinci, tandis que je le

p163

priais au Brera, étant accoudé sur la rampe de fer qui entoure la salle. La figure que son crayon traça a le sourire qui pardonne à tous les Judas de la vie, elle a les yeux qui reconnaissent dans les actions les plus obscures la direction raisonnable de Dieu, elle a le pli des lèvres qu' aucune amertume n' étonne plus.

étant descendu avec ces pensées, je rejoignis ma voiture, et tandis qu' une triste humidité tombait sur la ville, enveloppé dans un grand manteau de voyage, je me pris à songer. Je vis nettement qu' un second problème se greffait sur le premier :

1. Dans ma cellule, j' avais fait une enquête sur moi-même, j' étais arrivé à embrasser le développement de mon être ; mais j' avais été préoccupé de mon imperfection avant tout.

2. Il s' agit maintenant de prêter à l' homme, que je suis, la beauté que je voudrais lui voir ; il faut illuminer l' univers que je possède de toute cette lumière que je pressens ; le programme, c' est d' escompter en quelque sorte, pour en jouir tout de suite, la perfection à laquelle mon être arrivera le long des

p164

siècles, si, comme ma raison le suppose, il y a progrès à l' infini.  
En un mot, il faut que je campe devant moi, pour m' y conformer, mon rêve fait de tous les soupçons de beauté qui me troublent parfois jusqu' à me faire aimer la mort, parce qu' elle hâte le futur. Je suis un point dans le développement de mon être ; or, jusqu' à cette heure, j' ai regardé derrière moi, désormais je tournerai mes yeux vers l' avenir. Et comme la mère dote son fils de tous les mérites qu' elle imagine confusément, je crée mon idéal de tous les soupirs dont m' emplit la banalité de la vie.

p165

J' étais fort énervé ; il me fallut passer à la poste, où l' on me demanda un passeport. Je discutai, m' emportai et, tremblant de colère, molestai de paroles les commis. Puis aussitôt je me pris à rire, comme un malade, en songeant à mes beaux plans d' indulgence universelle... qu' importe ! Il faut que je m' accepte comme j' accepte les autres. Mon indulgence, faite de compréhension, doit s' étendre jusqu' à ma propre faiblesse. Se détacher de soi-même, chose belle et nécessaire ! D' ailleurs, mon *moi du dehors*, que me fait ! Les actes ne comptent pas ; ce qui importe uniquement, c' est mon *moi du dedans* ! le Dieu que je construis. Mon royaume n' est pas de ce monde ; mon royaume est un domaine que j' embellis méthodiquement à l' aide de tous mes pressentiments de la beauté ; c' est un rêve plus certain que la réalité, et je m' y réfugie à mes meilleurs moments, insoucieux de mes hontes familières.

p167

*chapitre X. Mon triomphe de Venise :*  
sur la ligne de Milan à Venise, je ne cessai de méditer les enseignements de ma veillée d' Italie, la sagesse du Vinci. J' étais prêt à m' aimer, à me comprendre jusque dans mes

ténèbres. Pour me guider, je comptais sur  
Venise et sur la race que m' a désignée une  
intuition de mon coeur.

Et pourtant j' hésitais encore devant ce  
nouvel effort, quand je descendis à Padoue,  
désireux de visiter, dans un jardin silencieux,  
l' église santa Maria dell' Arena, où Giotto  
raconte en fresques nombreuses l' histoire de  
la vierge et du Christ.

Aux cloîtres florentins, jadis, combien n' ai-je  
pas célébré les primitifs ! J' avais pour la  
société des hommes une haine timide, j' enviais  
la vie retenue des cellules. Même à  
Saint-Germain, la gaucherie de ces âmes

p168

peintes, leurs gestes simplifiés, leurs  
physionomies trop précises et trop incertaines  
satisfaisaient mon ardeur si sèche, si compliquée.

Mais la soirée d' Haroué et le Vinci m' ont  
transformé : le plus vénérable des primitifs  
à Padoue ne m' inspire qu' une sorte de pitié  
complaisante, qui est tout le contraire de  
l' amour.

Voilà bien, sur ces figures, la méfiance  
délicate que je ressens moi-même devant  
l' univers, mais je n' y devine aucune culture  
de soi par soi. S' ils gardent, à l' égard de la  
vie, une réserve analogue à la mienne, c' est  
pour des raisons si différentes ! Je les médite,  
et je songe à la religion des petites soeurs, qui,  
malgré mon goût très vif pour toutes les  
formes de la dévotion, ne peut guère me satisfaire.

Sur ces physionomies, le sentiment,  
maladif, stérile, met une lueur ; mais aucune  
clairvoyance, aucun souci de se comprendre  
et de se développer. Pauvres saints du Giotto  
et petites soeurs ! Ils s' en tiennent à  
s' émouvoir devant des légendes imposées ; or, moi,  
je m' enorgueillis à cause de fictions que  
j' anime en souriant et que je renouvelle  
chaque soir...

ces âmes naïves de Santa Maria Dell' Arena,

p169

je sens que je les trompe en paraissant communier

avec elles. J' eus parfois le même scrupule  
sous mon cloître de Saint-Germain,  
quand j' invoquais les moines qui m' y précédèrent.  
C' est par coquetterie, et grâce à  
des jeux de mots, que je grossis nos légers  
points de contact. Dans un siècle hostile et  
vulgaire, sous l' oeil des barbares, des familles  
éparpillées et presque détruites se plaisent à  
resserrer leurs liens. Mais il faut avouer que  
voilà une parenté bien lointaine. Pour un  
côté de moi qui peut-être satisferait le Giotto,  
combien qui l' étonneraient extrêmement !  
Dans sa chapelle, en même temps que je  
bâille un peu, ma loyauté est à la gêne.  
Trois heures après, à Venise, j' étudiais les  
Véronèse ; leur force me rafraîchissait. Ils  
m' attiraient, m' élevaient vers eux, mais  
m' intimidaient. Là encore je me sens un étranger ;  
mes hésitations, toute ma subtilité  
mesquine doivent les remplir de pitié. Pas  
plus qu' avec les Giotto, je n' ai mérité de  
vivre avec les Véronèse. Dans le siècle et  
dans mes combats de Saint-Germain, je n' ai  
fait voir que cet état exprimé par les  
Botticelli : tristesse tortueuse, mécontentement,

p170

toute la bouderie des faibles et des plus  
distingués en face de la vie. Mais d' être tel, je  
ne me satisfais pas. Je suis venu à Venise  
pour m' accroître et pour me créer heureux.  
Voici cet instant arrivé.  
Ce soir-là, quand, tonifié de grand air et  
restauré par un parfait chocolat, j' atteignis  
l' heure où le soleil couchant met au loin, sur  
la mer, une limpidité merveilleuse, ma puissance  
de sentir s' élargit. Des instincts très  
vagues qui, depuis quelques mois, montaient  
du fond de mon être, se systématisèrent.  
Chaque parcelle de mon âme fut fortifiée,  
transformée.  
Une tache immense et pâle couvrait l' univers  
devant moi, brillantée sur la mer, rosée  
sur les maisons ; le ciel presque incolore  
s' accentuait au couchant jusqu' à la rougeur  
énorme du soleil décliné. Et toute cette teinte  
lavée semblait s' être adoucie, pour que je  
pusse aisément aborder la beauté instructive

de Venise et que rien ne m' en blessât : mousse sucrée du champagne qu' on fait boire aux anémiques.

La seule image d' effort que j' y vis, c' était sur l' eau un gondolier se détachant en noir avec une netteté extrême, presque risible.

p171

D' un rythme lent, très précis, il faisait son travail, qui est simplement de déplacer un peu d' eau pour promener un homme qui dort. Et devant ce bonheur orné, je sentis bien que j' étais vaincu par Venise. Au contact de la loi que sa beauté révèle, la loi que je servais faillit. J' eus le courage de me renoncer. Mon contentement systématique fit place à une sympathie aisée, facile, pour tout ce qui est moi-même. Hier je compliquais ma misère, je réprouvais des parties de mon être : j' entretenais sur mes lèvres le sourire dédaigneux des Boticelli, et chaque jour, par mes subtilités, je me desséchais. Désormais convaincu que Venise a tiré de soi une vision de l' univers analogue et supérieure à celle que j' édifiais si péniblement, je prétends me guider sur le développement de Venise. Au lieu de replier ma sensibilité et de lamenter ce qui me déplaît en moi, j' ordonnerai avec les meilleures beautés de Venise un rêve de vie heureuse pour le contempler et m' y conformer.

p172

*i. Venise.*

*sa beauté du dehors :*

dès lors je passai mes jours, dans des palais déserts, à lire les annales magnifiques et confuses de la république, -dans les musées et les églises écrasées d' or, à contrôler les catalogues, -sur la rive des Schiavoni, à louer la mer, le soleil et l' air pur qui égayaient mes vingt-cinq ans, -et sur les petits ponts imprévus, je m' attristais longuement des canaux immobiles entre des murs écussonnés. Après trois semaines, quand mes nerfs furent moins sensibles à cette délicate cité,

je brusquai mon régime jusqu' alors réglé par Baedeker, et quittant la Piazza, où parmi des étrangers choquants on lit les journaux français, je me confinai dans une Venise plus vénitienne.

p173

J' habitai les fondamenta Bragadin ; cela me plut, car Bragadin est un doge qui, par grandeur d' âme, consentit à être écorché vif, et parfois je songe que je me suis fait un sort analogue.

Je voudrais transcrire quelques tableaux très brefs des sensations les plus joyeuses que je connus au hasard de ces premières curiosités ; mais il eût fallu les esquisser sur l' instant.

Je ne puis m' alléger de mes imaginations habituelles et retrouver ces moments de bonheur ailé. C' est en vain que pendant des semaines, auprès de ma table de travail, j' ai attendu la veine heureuse qui me ferait souvenir.

Je vois une matinée à Saint-Marc, où j' étais assis sur des marbres antiques et frais, tandis qu' un bon chien (muselé) allongeait sur mes genoux sa vieille tête de serpent honnête. Et l' un et l' autre nous regardions, avec une parfaite volupté, le faste et la séduction réalisés tout autour de nous. -ah ! Simon, comme ta raideur anglaise serait misérable dans cette végétation divine !

Je vois un jour de soleil que je m' étendis sur un banc de marbre, au ras de la mer : alors je compris qu' un misérable mendiant

p174

n' est pas nécessairement un malheureux, et que pour eux aussi l' univers a sa beauté. Je vois au quai des Schiavoni le vapeur du Lido, chargé de misses froides et de touristes aux gestes agaçants. Une barque sous le plein soleil s' approche. Une fille de dix-sept ans, debout, avec aisance y chantait une chanson, éclatante comme ces vagues qui nous brûlaient les yeux. Venise, l' atmosphère bleue et or, l' adriatique qui fuit en s' attristant et cette voix nerveuse vers le ciel faisaient si

cruellement ressortir la morne hébétude de ces marchands sans âme que je bénis l'ordre des choses de m'avoir distingué de ces hommes dont je portais le costume.

Cependant j'attendais avec impatience le jour où j'aurais tout regardé, non pour ne plus rien voir, mais pour fermer les yeux et pour faire des pensées enfin avec ces choses que j'avais tant frôlées. La beauté du dehors jamais ne m'émouvait vraiment. Les plus beaux spectacles ne me sont que des tableaux psychologiques.

Je dirai que, parmi ces délices sensuelles, jamais je n'oubliai l'heure qu'il était. Aux meilleurs détours de cette ville abondante et

p175

toujours imprévue, jamais je ne perdis l'impression qui fait mon angoisse : le sens du provisoire. Mais qu'on me laisse décrire l'ordre de mes associations d'idées, tandis qu'en ce jardin de chefs-d'oeuvre j'errais, mal sensible à la prodigalité des essais du génie vénitien et soucieux uniquement d'absolu.

Je prends un exemple au hasard : vers le crépuscule, débouchant de mon canal Bragadin sur les fondamenta Zattere, soudain je voyais le soleil comme une bête énorme flamboyer au versant d'un ciel délicat, par-dessus une mer indifférente à cette brutalité, toute élégante et de tendresse vaporeuse.

Alors, avec un haut-le-corps, je m'exclamais et je gesticulais. Puis aussitôt : " quoi donc ! Es-tu certain que cela t'intéresse ? " mais en même temps : " saisissons l'occasion, me disais-je, pour pousser jusqu'à l'extrémité des Zattere (un kilomètre le long d'un bras de mer canalisé, sur un quai largement dallé). Je suis certainement en face d'un des plus beaux paysages du monde... et puis, mon dîner retardé de vingt minutes, la soirée me sera moins longue... ah ! Ces soirées, toutes ces journées de la vie extérieure ! ... et s'il

p176

pleuvait, j'aurais un frisson d'humidité, la

table du restaurant me serait lugubre et,  
l' ayant quittée, il me faudrait rentrer immédiatement  
dans un chez moi meublé de malaise, ou m' enfermer  
dans un café qui me congestionne ! "  
ce choeur des pensées qui m' emplissaient  
fait voir que les plus voluptueux décors ne  
peuvent imposer silence à mes sensibilités  
mesquines. La grâce de Venise qui me pénétrait  
ne pouvait étouffer les protestations  
dont mon être naquit gonflé. Il fallait que  
l' âme de cette ville se fondît avec mon âme  
dans quelqu' une de ces méditations confuses  
dont parfois mon isolement s' embellit.

p177

*ii. Venise.*

*sa beauté intérieure,*

*sa loi qui me pénètre :*

*heureux les yeux qui, fermés aux choses  
extérieures, ne contemplent plus que les  
intérieures.*

enfin, je connus Venise. Je possédais tous  
mes documents pour dégager la loi de cette  
cité et m' y conformer. Le long des canaux,  
sous le soleil du milieu du jour, je promenais  
avec maussaderie une dyspepsie que stimulait  
encore l' air de la mer. (on est trop disposé  
à oublier que Venise, avec sa langueur et ses  
perpétuelles tasses de café, est légèrement  
malsaine.) les photographies inévitables des  
vitrines avaient fait banales les plus belles  
images des cloîtres et des musées. Seule, la

p178

tristesse de mon restaurant solitaire m' émouvait  
encore pour la beauté de la Venise du dehors,  
tandis que la nuit, descendant d' un ciel au  
coloris pâli, ennoblissait d' une agonie romanesque  
l' Adriatique. Et si ce déclin du jour me toucha  
plus longtemps qu' aucun instant de cette ville,  
c' est qu' il est le point de jonction entre ma  
sensibilité anémique et la vigueur vénitienne.  
Dès lors, je ne quittai plus mon appartement, où,  
sans phrases, un enfant m' apportait des repas  
sommaires.  
Vêtu d' étoffes faciles, dédaigneux de tous soins

de toilette, mais seulement poudré de poudre  
insecticide, je demeurais le jour et la nuit parmi  
mes cigares, étendu sur mon vaste lit.  
J' avais enfin divorcé avec ma guenille, avec  
celle qui doit mourir. Ma chambre était  
fraîche et d' aspect amical. Ignorant du  
bruyant appel des horloges obstinées, je m' occupai  
seulement à regarder en moi-même, que  
venaient de remuer tant de beaux spectacles.  
Je profitais de l' ennui que je m' étais donné à  
vivre en proie aux ciceroni, tête nue, parmi  
les édifices remarquables.  
Mes souvenirs, rapidement déformés par

p179

mon instinct, me présentèrent une Venise  
qui n' existe nulle part. Aux attraits que cette  
noble cité offre à tous les passants, je substituai  
machinalement une beauté plus sûre de me plaire,  
une beauté selon moi-même. Ses  
splendeurs tangibles, je les poussai jusqu' à  
l' impalpable beauté des idées, car les formes  
les plus parfaites ne sont que des symboles  
pour ma curiosité d' idéologue.  
Et cette cité abstraite, bâtie pour mon  
usage personnel, se déroulait devant mes yeux  
clos, hors du temps et de l' espace. Je la  
voyais nécessaire comme une loi ; chaîne  
d' idées dont le premier anneau est l' idée de  
Dieu. Cette synthèse, dont j' étais l' artisan,  
me fit paraître bien mesquine la Venise  
bornée où se réjouissent les artistes et les  
touristes.

p180

*qu' on ne saurait goûter que Dieu seul, et  
qu' on le goûte en toutes choses, quand on  
l' aime véritablement.*

je le dis, un instant des choses, si beau  
qu' on l' imagine, ne saurait guère m' intéresser.  
Mon orgueil, ma plénitude, c' est de les concevoir  
sous la forme d' éternité. Mon être  
m' enchante, quand je l' entrevois échelonné  
sur les siècles, se développant à travers une  
longue suite de corps. Mais dans mes jours  
de sécheresse, si je crois qu' il naquit il y a

vingt-cinq ans, avec ce corps que je suis et qui mourra dans trente ans, je n' en ai que du dégoût.

Oui, une partie de mon âme, toute celle qui n' est pas attachée au monde extérieur, a vécu de longs siècles avant de s' établir en moi. Autrement, serait-il possible qu' elle fût ornée comme je la vois ! Elle a si peu progressé, depuis vingt-cinq ans, que je peine à l' embellir ! J' en conclus que, pour l' amener au degré où je la trouvai dès ma naissance, il a fallu une infinité de vies. L' âme qui habite aujourd' hui en moi est faite de parcelles qui

p181

survécurent à des milliers de morts ; et cette somme, grossie du meilleur de moi-même, me survivra en perdant mon souvenir.

Je ne suis qu' un instant d' un long développement de mon être ; de même la Venise de cette époque n' est qu' un instant de l' âme vénitienne. Mon être et l' être vénitien sont illimités.

Grâce à ma clairvoyance, je puis reconstituer une partie de leurs développements ; mais mon horizon est borné par ma faiblesse : jamais je n' atteindrai jusqu' au bonheur parfait de contempler Dieu, de connaître le principe qui contient et qui nécessite tout. Que j' entrevoie une partie de ce qui est ou du moins de ce qui paraît être, cela déjà est bien beau.

Cette satisfaction me fut donnée, quand je contemplai, dans l' âme de Venise, mon être agrandi et plus proche de Dieu.

*l' être de Venise :*

cette qualité d' émotion, qui est constante dans Venise et dont chacun des détails de cette nation porte l' empreinte, seules la perçoivent pleinement les âmes douées d' une sensibilité

p182

parente. Ce caractère mystérieux, que je nomme l' âme de tout groupe d' humanité et qui varie avec chacun d' eux, on l' obtient en éliminant mille traits mesquins, où s' embarrasse le vulgaire. Et cette élimination,

cette abstraction se font sans réflexion, mécaniquement, par la répétition des mêmes impressions dans un esprit soucieux de communier directement avec tous les aspects et toutes les époques d' une civilisation.

*mon être :*

de même, quand ma pensée se promène en moi, parmi mille banalités qui semblaient tout d' abord importantes, elle distingue jusqu' à en être frappée des traits à demi effacés ; et bientôt une image demeure fixée dans mon imagination. Et cette image, c' est moi-même, mais moi plus noble que dans l' ordinaire ; c' est l' essentiel de mon être, non pas de ce que je parais en 89, mais de tout ce développement à travers les générations dont je vis aujourd' hui un instant.

p183

*description de ce type qui réunit, en les résumant, les caractères du développement de mon être et de l' être de Venise.*

je l' avais pressenti quand je feuilletais des guides Baedeker, le soir de notre séparation à Saint-Germain : cette image de mon être et cette image de l' être de Venise, obtenues par une inconsciente abstraction, concordent en de nombreux points.

En les superposant, par une sorte d' addition légèrement confuse, j' obtins une image infiniment noble où je me mirai avec délice dans ma chambre solitaire et fraîche. Fragment bien petit encore de l' être infini de Dieu !

Mais le plus beau résultat que j' eusse atteint depuis mon voeu de Jersey. Voici donc que je contemplais mes émotions ! Et non plus des émotions toujours inquiètes et sans lien, mais systématisées, poussées jusqu' à la fleur qu' elles pressentaient. Hier, je les analysais avec tristesse ; aujourd' hui, par un effort de compréhension, de bonté, je les assemble et je les divinise. Je m' accouche de tous les possibles

p184

qui se tourmentaient en moi. Je dresse devant moi mon type.

Durant quelques semaines, couché sur mon vaste lit des fondamenta Bragadin, ou, plus réellement, vivant dans l'éternel, je fus ravi à tout ce qu'il y a de bas en moi et autour de moi : je fus soustrait aux barbares. Même je ne les connaissais plus. Ayant été au milieu d'eux l'esprit souffrant, puis à l'écart l'esprit militant, par ma méthode je devenais l'esprit triomphant.

Ici se réfugièrent des rois dans l'abandon, et des princes de l'esprit dans le marasme. Venise est douce à toutes les impériosités abattues. Par ce sentiment spécial qui fait que nous portons plus haut la tête sous un ciel pur et devant des chefs-d'oeuvre élancés, elle console nos chagrins et relève notre jugement sur nous-mêmes. J'ai apporté à Venise tous les dieux trouvés un à un dans les couches diverses de ma conscience. Ils étaient épars en moi, tels qu'au soir de mon abatement d'Haroué ; je l'ai priée de les concilier et de leur donner du style. Et tandis que je contemplais sa beauté, j'ai senti ma force qui, sans s'accroître d'éléments

p185

nouveaux, prenait une merveilleuse intensité. Venise, me disais-je, fut bâtie sur les lagunes par un groupe d'hommes jaloux de leur indépendance ; cette fierté d'être libre, elle la conserva toujours ; sa politique, ses moeurs, ses arts jamais ne subirent les étrangers. -ainsi le premier trait de ma vie intellectuelle est de fuir les barbares, les étrangers ; et le perpétuel ressort de ma vertu, c'est que je me veux homme libre.

Venise, pour avoir été héroïque contre les étrangers, amassa dans l'âme de ses citoyens les plus beaux désintéressements. -ainsi, je fus toujours ému d'une sorte de générosité naturelle, je hais l'hypocrisie des austères, l'étroitesse des fanatiques et toutes les banalités de la majorité. Toutefois j'avoue ne pas conserver souvenir des luttes qu'en d'autres corps, jadis, mon être a dû soutenir pour acquérir ces vertus.

Venise, qui jusqu'alors luttait pour exister, ne se forme une vision personnelle de l'univers

que sous une légère atteinte de douceur  
mystique : Memling, venu d'Allemagne, fait  
naître Jean Bellin. -de même, c' est par ce

p186

besoin de protection que connurent toutes  
les enfances mortifiées, et par l' enseignement  
métaphysique d' outre-Rhin, que je fus éveillé  
à me faire des choses une idée personnelle.  
à douze ans, dans la chapelle de mon collègue,  
je lisais avec acharnement les psaumes de  
la pénitence, pour tromper mon écoeuement ;  
et plus tard, dans l' intrigue de Paris,  
le soir, je me suis libéré de moi-même parmi  
les ivresses confuses de Fichte et dans  
l' orgueil un peu sec de Spinoza.  
Si fiévreux et changeant que je paraisse, la  
vision saine que se faisait de l' univers le  
Titien ne contrarie pas l' analogie de mon  
être et de l' être de Venise. -il est clair que  
jamais je n' atteignis la paix qu' on lui voit,  
mais c' est pour y parvenir que toujours je  
m' agitai. Si je suis inquiet sans trêve, c' est  
parce que j' ai en moi la notion obscure ou  
le regret de cette sérénité. Ma fébrilité  
actuelle n' est sans doute qu' un secret instinct  
de mon être, qui se souvient d' avoir possédé,  
entrevu ces heures fortes et paisibles marquées  
à Venise par Titien.  
Rien au plus intime de moi ne répond au  
génie violent de Tintoret. Mon système n' en  
est pas déconcerté. Aussi bien, dans cette  
république

p187

magnifique et souriante, ce fanatique sombre  
garde une allure à part, que n' expliquent  
ni les arts ni les moeurs de son temps.  
Le Tintoret est à Venise un accident,  
un à côté. C' est avec Véronèse, si noble, si  
aisé, que la vraie Venise se développait alors.  
Mon être se souvient sans effort d' avoir  
connu l' instant de dignité, de bonté et de  
puissance que Véronèse signifie. Alors pour  
moi (mais dans quel corps habitai-je ? ) la  
vie était une fête ; et bien loin de m' absorber,

comme je le fais, dans l' amour de mes plaies,  
je poussai toute ma force vers le bonheur.  
Véronèse cependant m' intimide. Plus qu' un  
ami il m' est un maître ; je lui cache quelques-uns  
de mes sourires. -mon camarade, mon vrai  
moi, c' est Tiepolo.

*Tiepolo :*

celui-là, Tiepolo, est la conscience de Venise.  
En lui l' âme vénitienne qui s' était accrue  
instinctivement avec les Jean Bellin,  
les Titien, les Véronèse s' arrêta de créer ;  
elle se contempla et se connut. Déjà Véronèse  
avait la fierté de celui qui sent sa force ;  
Tiepolo ne se contente plus de cet orgueil

p188

instinctif, il sait le détail de ses mérites, il  
les étale, il en fait tapage. -comme moi  
aujourd' hui, Tiepolo est un analyste, un  
analyste qui joue du trésor des vertus héritées  
de ses ancêtres.

Je ne me suis doté d' aucune force nouvelle,  
mais à celles que mon être s' était acquises  
dans des existences antérieures j' ai donné  
une intensité différente. De sensibilités  
instinctives, j' ai fait des sensibilités  
réfléchies. Mes visions du monde m' ont été  
amassées par mon être dans chacune de ses  
transformations ; superposées dans ma conscience,  
elles s' obscurcissaient les unes les autres : si  
je n' y puis rien ajouter, du moins je sais que  
je les possède.

Cette clairvoyance et cette impuissance  
ne vont pas sans tristesse. Ainsi s' explique  
la mélancolie que nous faisons voir, Tiepolo  
et moi, ainsi que les siècles dilettanti qui,  
seuls, nous pourraient faire une atmosphère  
convenable. L' énergie de notre être, épuisée  
par les efforts de jadis, n' atteint qu' à donner  
à notre tristesse une sorte de fantaisie trop  
imprévue, parfois une ardeur choquante. Ces  
plafonds de Venise qui nous montrent l' âme  
de Gianbatista Tiepolo, quel tapage éclatant

p189

et mélancolique ! Il s' y souvient du Titien,

du Tintoret, du Véronèse ; il en fait ostentation : grandes draperies, raccourcis tapageurs, fêtes, soies et sourires ! Quel feu, quelle abondance, quelle verve mobile ! Tout le peuple des créateurs de jadis, il le répète à satiété, l' embrouille, lui donne la fièvre, le met en lambeaux, à force de frissons ! Mais il l' inonde de lumière. C' est là son oeuvre, débordante de souvenirs fragmentaires, pêle-mêle de toutes les écoles, heurtée, sans frein ni convenance, dites-vous, mais où l' harmonie naît d' une incomparable vibration lumineuse. -ainsi mon unité est faite de toute la clarté que je porte parmi tant de visions accumulées en moi. Tiepolo est le centre conscient de sa race. En lui, comme en moi, toute une race aboutit. Il ne crée pas la beauté, mais il fait voir infiniment d' esprit, d' ingéniosité ; c' est la conscience la plus ornée qu' on puisse imaginer, et chez lui la force, dépouillée de sa première énergie, invente une grâce ignorée des sectaires. Ah ! Ces airs de tête, ces attitudes, ces prétentions, cet élan charmant et qui sans cesse se brise ! Ce qu' il aime avant tout, c' est la lumière ; il en inonde ses tableaux ;

p190

les contours se perdent, seules restent des taches colorées qui se pénètrent et se fondent divinement. -ainsi, j' ai perdu le souvenir des anecdotes qui concernaient mes diverses émotions, et seule demeure, au fond de moi, ma sensibilité qui prend, selon ses hauts et ses bas, des teintes plus ou moins vives. Ciel, drapeaux, marbres, livres, adolescents, tout ce que peint Tiepolo est éraillé, fripé, dévoré par sa fièvre et par un torrent de lumière, ainsi que sont mes images intérieures que je m' énerve à éclairer durant mes longues solitudes. Dans une suite de *caprices*, livres d' eaux-fortes pour ses sensations au jour le jour, Tiepolo nous a dit toute sa mélancolie. Il était trop sceptique pour pousser à l' amertume. Ses conceptions ont cette lassitude qui suit les grandes voluptés et que leur préfèrent les épicuriens délicats. Il sentait une fatigue confuse des efforts héroïques de ses pères, et tout en gardant la noble attitude qu' ils lui avaient

lentement formée par leur gloire, il en souriait.  
Les *caprices* de Tiepolo sont des recueils  
héroïques, où toutes les âmes de Venise sont  
réunies ; mais tant de siècles se résumant en  
figures symboliques, ce sourire

p191

inavoué, cette mélancolie dans l'opulence  
sont d'un scepticisme trop délicat pour la  
masse des hommes. Un homme trop clairvoyant  
paraît énigmatique.

On traite volontiers d'obscur ce qu'on ne  
comprend pas ; cela est vrai grammaticalement,  
mais il appartient au poète de faire  
sentir ce qui ne peut être compris. Tiepolo  
contemple en soi toute sa race. Que parmi  
des guerriers pensifs, une jeune fille agite  
un drapeau ! à cette page de Tiepolo, je  
m'arrête ; j'ai reconnu son âme, la mienne !  
Ah ! Celui-là, comment s'étonner si je le  
préfère à tout autre ?

p192

Après Tiepolo, Venise n'avait plus qu'à  
dresser son catalogue. Aujourd'hui, elle est  
toute à se fouiller, à mettre en valeur chacune  
de ses époques ; ce sont des dispositions  
mortuaires.

Et moi qui suis Tiepolo, et qui, replié sur  
moi-même, ne sais plus que répandre la lumière  
dans ma conscience, combiner les vertus  
que j'y trouve, et me mécaniser, j'approche  
de cette dernière période. Quand ce corps où  
je vis sera disparu, mon être dans une nouvelle  
étape ne vaudra que pour classer froidement  
toutes les émotions que le long des  
siècles il a créées. Moi, fils par l'esprit des  
hommes de désirs, je n'engendrerai qu'un froid  
critique ou un bibliothécaire. Celui-là  
dressera méthodiquement le catalogue de mon  
développement, que j'entrevois déjà, mais où  
je mêle trop de sensibilité. Puis la série sera  
terminée.

Ainsi, dans cet effort, le plus heureux que

p193

j' ai fourni depuis la journée de Jersey, je contemplai le détail et le développement de cette suite d' idées qu' est mon moi.

Admirables et fiévreuses journées des fondamenta Bragadin ! Au contact de Venise, délivré pour un instant de l' inquiétude de mes sens, je pus me satisfaire du spectacle de tous mes caractères divinisés en un seul type de gloire ! Grâce à mes lentes analyses, l' avenir devenait pour mon intelligence une conception nette ! J' entrevis que l' effort de tous mes instincts aboutissait à la pleine conscience de moi-même, et qu' ainsi je deviendrais Dieu, si un temps infini était donné à mon être, pour qu' il tentât toutes les expériences où m' incitent mes mélancolies.

Dès lors que m' importe si les siècles et l' énergie font défaut à cette tâche ! J' ai tout l' orgueil du succès quand j' en ai tracé les lois. C' est posséder une chose que s' en faire une idée très nette, très précise.

p194

Vers cette époque, un soir que je mangeais au restaurant, un jeune anglais, jadis rencontré à Londres, vint s' asseoir à ma table. Je causai avec un peu de fièvre, explicable chez un solitaire qui depuis deux mois n' avait fait que songer. La conversation se rapprocha très vite de mes méditations familières, et vers dix heures ce jeune homme me disait : " je compte que j' ai lieu d' être heureux : mon père a beaucoup travaillé ; il m' a mis à Eton, où je me suis fait des amis nombreux qui me seront utiles dans la vie. " cette satisfaction ainsi motivée me fit toucher l' écart qui grandit chaque jour entre moi et le commun des honnêtes gens.

p195

*iii. Je suis saturé de Venise :*

au degré où j' étais parvenu, je ne ressentais plus ces violents mouvements qui sont ce que j' aime et désire. J' étais saturé de cette ville, qui dès lors n' agissait plus sur moi ; je

glissais peu à peu dans la torpeur. L' homme est un ensemble infiniment compliqué : dans le bonheur le mieux épuré nous nous diminuons. Je jugeai opportun de me vivifier par

p196

la souffrance et dans l' humiliation, qui seules peuvent me rendre un sentiment exquis de l' amour de Dieu. Nulle part je ne pouvais mieux trouver qu' à Paris.

(il est juste d' ajouter qu' à ces nobles motifs se joignait un désir d' agitation : désir médiocre, mais après tout n' est-ce pas un synonyme intéressant de mes beaux appétits d' idéal. Il faut que je respecte tout ce qui est en moi ; il ne convient pas que rien avorte. Or ma santé s' était fort consolidée, et des parties de moi-même, s' éveillant peu à peu, ne se satisfaisaient pas de la vie de Venise.) pour me maintenir dans l' église triomphante, il faut sans cesse que je mérite, il faut que j' ennoblisse les parties de péché qui subsistent probablement en moi. Je ne les connaîtrai que dans la vie ; j' y retourne.

LIVRE 4 - EXCURSION DANS LA VIE

p199

*chapitre XI. Une anecdote d' amour :*

*I. J' amasse des documents.*

*pâle comme sa chemise.*

le huitième jour de mon arrivée à Paris, quand la petite émotion de retrouver d' anciennes connaissances et de me composer selon l' échelle sociale et le caractère des gens que je rencontre m' eut secoué une centaine de fois, mes nerfs se montèrent et je trouvai l' émotion vulgaire que je venais chercher. C' était la petite fille d' une actrice, jadis fameuse par son esprit et la loyauté de ses amitiés. Jolie fille, jeune, menée uniquement

p200

par son imagination, un peu prétentieuse d' allure et de ton, mais incapable d' un geste qui ne fût pas gracieux, elle m' émut. Je m' aperçus de mon sentiment au soin que je pris de ne pas m' avouer qu' elle ne possédait que des idées acquises et, pour son propre fonds, de la vanité. D' ailleurs, je lui vis le genre de sourire que je préfère, imprévu, fait de coquetterie et de bonté. Quelque chose de haché dans mes discours, une apparence de franchise qui est faite de désir de plaire et d' indifférence à l' opinion, voilà les caractères qui lui plurent tout d' abord en la déroutant.

p201

C' est une légère tristesse de constater, chez un objet de vingt ans qu' on affectionne, la science de dominer les hommes par un mélange de pudeur et de caresses, quand on réfléchit aux expériences qui la lui acquièrent. Elle usa d' un jeu de passion brisée, puis reprise, qui est le plus convenable pour m' émouvoir. Quand je me dépitais, elle ne faisait que rire, ne voulant pas croire que je pusse tenir à elle. Si elle m' avait promis de bonne grâce et dès le début du dîner ce dont je la pressais à la fin de la soirée, peut-être en aurai-je bâillé. Car allumer une dernière cigarette, -attendre dans un fauteuil l' instant de la voir jolie, fraîche d' une toilette simplifiée, et complaisante avec de beaux cheveux et des yeux tendres, -ne plus me disperser dans mille soucis, mais me réunir dans une action vive, -toutes ces fines émotions, les soirs que, me serrant la main, elle ne me laissait pas descendre de la voiture

p202

qui la reconduisait, je m' énervais à les évoquer et à croire que, la veille, je les avais goûtées chez elle. Mais en vérité j' y étais demeuré fort insensible. Seule nous émeut la beauté que nous ne pouvons toucher. Cette atmosphère de sensualité délicate dont mon regret emplissait sa chambre, je la composais par le procédé de l' abstraction, malhonnête

au cas particulier. En réalité, les traits séduisants que j' assemble autour de son baiser ne furent jamais réunis ; cette heure-là au contraire est faite de mille détails oiseux et parfois choquants. D' ailleurs, ces minutes offriraient-elles tout ce plaisir dont ma fièvre contrariée les embellit, elles ne me seraient nullement indispensables ; et si, trois soirs de suite, je me couchais vers les onze heures, ayant pris à intervalles égaux trois paquets, trente centigrammes de quinine, mon goût se dissiperait.

Je m' étais proposé pour mes fins idéales de prendre là quelque chagrin, un peu d' amertume qui me restituât le désir de Dieu. Dès les premiers jours de cet essai, j' appliquai ma méthode avec plus d' entrain que dans aucun de mes enthousiasmes précédents. Il s' agissait

p203

comme toujours de résumer dans une passion ardente le vague désir, qui sans trêve tourbillonne en moi, de réaliser l' unité de mon être. Sur ce terrain nouveau je fis une moisson abondante d' analyses, car après le cloître de Venise mes yeux étaient neufs pour Paris.

En moi grandit avec rapidité, conformément à mon rôle, cet appétit de se détruire, cette hâte de se plonger corps et âme dans un manque de bon sens, cette sorte de haine de soi-même qui constituent la passion ! Ah ! L' attrait de l' irréparable, où toujours je voulais trouver un perpétuel repos : au cloître, quand je me vouai à l' imitation de mes saints, -au soir d' Haroué, quand je me fis une belle mélancolie de l' avortement de ma race, -sur les canaux éclatants de Venise, quand je m' exaltais des magnificences de cette ville à qui j' avais l' esprit lié ! C' est encore ce morne irréparable que ma fièvre cherche à Paris, tandis que je veux me remettre tout entier entre des mains ornées de trop de bagues !

Je sais pourtant que je suis une somme infinie d' énergies en puissance, et que pour moi il n' est pas de stabilité possible. Je le sais au

point que, sur cet axiome, j' ai fondé ma méthode de vie, qui est de sentir et d' analyser sans trêve.

Pour aiguillonner ma sensibilité et la pousser dans cette voie d' amour que j' expérimente, j' ai trouvé cinq à six traits d' un effet sûr.

1. Se représenter l' objet, de chair délicate et de gestes caressants, aux bras d' un homme brutal, et pâmée de cette brutalité même, embellissant ses yeux de misérables larmes de volupté, qu' elle n' eût dû verser que sainte et honorant Dieu à mes côtés.

Cette trahison des sens, cette défaite de la femme, si faible contre les exigences de ses vingt ans, fournissait un thème abondant et monotone à mes entretiens du soir avec l' objet. L' objet surpris, choqué, puis fatigué par mon insistance, m' avoua diverses circonstances où elle avait goûté violemment ces affreux entraînements. Je l' écoutais en silence, rempli d' amertume et de trouble, tandis que, s' animant, elle mettait à ses aveux un vilain amour-propre. Cependant, vierge et intimidée, elle ne m' eût inspiré qu' une sorte de pitié, ennemie de toute passion.

2. Se représenter qu' ayant fait le bonheur de beaucoup d' indifférents qui tous l' abîmeront un peu, elle deviendra vieille et dédaignée, sans revanche possible.

M' abandonnant à une bonté triste et sensuelle, je souffrais de cette fatalité où son beau corps engrené était chaque jour froissé, et m' appuyant contre cette pauvre amie, je me faisais ainsi une mélancolie facile qui m' énervait délicieusement, mais où elle ne voyait durant nos soirs d' automne que de longs silences insupportables.

Une singulière contradiction de sentiment sans trêve tournoie en moi comme une double prière. Je m' irritai toujours du mépris qu' affectent les âmes vulgaires pour les créatures qui consacrent leur jeune beauté et leur fantaisie à servir la volupté. Leur corps si souple, leur sourire de petit animal et toutes leurs

fossettes, quand elles les livrent au passant ému, c' est qu' elles sont agitées du même dieu, dieu d' orgueil et de générosité, qui fait les analystes. Les analystes prient l' inconnu qu' il veuille être leur ami, et rejetant toute pudeur, ils le provoquent à connaître leur âme et à en jouir. Les uns et les autres sont victimes d' une fatalité, car ils naquirent chargés d' attraits

p206

singuliers. J' aime l' orgueil qui les pousse à révéler publiquement leur beauté. J' aime leur désintéressement qui leur fait dédaigner toutes ces petites préoccupations, groupées par le vulgaire sous le nom de dignité, et auxquelles Simon prêtait de l' importance. J' aime leurs emportements qui m' aident à comprendre la mort ; ils se hâtent de faire leur tâche et d' épanouir leurs vertus, car ils n' auront pas de fils, selon le sang, à qui les transmettre. Il faut qu' ils se gagnent des fils spirituels où déposer le secret de leurs émotions. La frénésie des monographistes sincères et celle de Cléopâtre abandonnée dans les bras de César, d' Antoine et de tant de soldats, n' éveillent aucune raillerie facile chez les esprits réfléchis : de telles impudeurs transmettent, de génération en génération, les vertus d' exception. Ces femmes et ces penseurs ont sacrifié leur part de dignité vulgaire pour mettre une étincelle dans des âmes sauvées de l' assoupissement. Cependant, et voilà ma contradiction, je me désespérais que l' objet fût telle. Seule son infâme ingéniosité m' intéressait à elle, et je la lui reprochais, me plaisant à lui détailler tout haut, combien elle violait les lois ordinaires de la nature et de la bienséance.

p207

Amoureuse d' absurde, autant que je le suis, et vaniteuse, elle prenait un goût très vif à mes irritations. Nous en plaisantions l' un et l' autre, mais parfois j' étais presque brutal, et parfois encore j' étais près de regretter qu' elle fût un objet irréparablement gâté. Mais sans trêve, au fond de moi, quelqu' un riait

disant : " ah ! L' insignifiante parade ! Ah ! Que ces choses me seraient indifférentes, s' il me plaisait d' en détourner mon regard ! "  
de telles expériences, menées avec trop de zèle, présentent quelque danger. C' est le jeu un peu fébrile du pauvre enfant qui, par un jour de pluie, assis dans un coin de la chambre, examine son jouet au risque de le casser, -non loin des grandes personnes qui sont, en toutes circonstances, un châtiment imminent.

p208

Elle avait de la générosité de coeur, et, malgré sa vanité, un convenable bohémianisme. Autrement son sourire m' aurait-il arrêté ? Deux ou trois fois, dans notre jeu sentimental, nous nous sommes touchés à fond, et soudain presque sincères, nous cessions notre intrigue pour vouloir nous aimer bonnement. Nous aurions pu goûter, à l' écart, quelques semaines de vraie satisfaction.  
Mais quoi ! Tant de sentiments délicats, que j' ai acquis par de longs efforts méthodiques, dès lors me devenaient inutiles ! Pouvais-je accepter de me réduire à la petite sensibilité sensuelle de ma vingtième année ! Renier, pour la première fois, la journée de Jersey !  
Quelque raisonnable que cela fût, tels étaient ses yeux cerclés de fatigue charmante, quand elle se soulevait d' entre mes bras, que je cétais à mon goût pour cet objet, plus

p209

qu' il n' était marqué dans mon programme... ce genre d' émotions est assez connu pour que je n' en fournisse pas la description.  
Dans ce désarroi de mon système, à défaut de ma volonté, quelques gestes dont j' avais pris l' habitude toute machinale me sauvèrent. Cela est louable, mais je ne puis m' en glorifier : en réalité j' étais désarmé ; ses mains fiévreuses avaient forcé le tabernacle de mon vrai moi. Tandis qu' intérieurement j' étais profané, je parus encore servir avec orgueil mon Dieu. Ce fut une suprême journée. Comme moi, elle était à limite.

De découragement, soudain, elle abandonna la partie ; elle m' avait vaincu, et ne le sut jamais. Mais n' est-ce pas aussi que je la fatiguais par la monotonie de mes propos ? Mon égotisme, outre qu' il est peu séduisant, ne se renouvelle guère. -ou bien fut-elle décidée par des choses de la vulgaire réalité ? J' ai peut-être un dédain excessif des nécessités de la vie... toutes les inductions sont permises, mais hasardeuses, sur ces rapports d' homme à femme. Fréquemment, pour me procurer de l' amertume, j' ai réfléchi sur mon cas, et les

p210

hypothèses les plus diverses m' ont tour à tour satisfait, selon les heures de la journée : j' ai le réveil dégoûté, l' après-dîner indulgent et un peu brutal, la soirée fiévreuse et qui grossit tout. Le fait, c' est qu' elle fut inexacte jusqu' à l' impolitesse pendant cinq jours, toujours gracieuse d' ailleurs, puis s' en alla n' importe où avec une personne de mon sexe. Les femmes oscillent étrangement d' une complaisance maladive à la méchanceté. J' en conçus du dégoût, et, jugeant l' expérience terminée, je partis pour le littoral méditerranéen.

p211

*ii. Je profite de mes émotions.*

Cannes était encore vide (octobre). Je promenais mon malaise au long de la plage éventée jusqu' à la croisette, où je demeurais immobile à regarder sur l' eau rien du tout, puis je repassais, avec la migraine, dans la grande rue, très vexé de n' avoir pas envie de pâtisseries. Quelques promenades en voiture ne pouvaient remplir mes journées ; j' avais spécialement horreur des wagons, qui m' enfermaient trop étroitement dans ma pensée, et de Nice, où je promenais mon ennui dans les cafés, en attendant l' heure du train pour Cannes. Jamais les après-midi ne furent aussi grises qu' à cette époque. Et quelles soirées, devant un grog ! Il est bien fâcheux que je n' aie eu personne avec qui analyser, brins par brins, mon chagrin, pour

le dessécher,

p212

puis le réduire en poussière qu' on jette au vent. Voyez quel recul j' avais fait dans la voie des parfaits, puisque Simon, qui fut ma première étape, me redevenait nécessaire. Vous connaissez ces insomnies que nous fait une idée fixe, debout sur notre cerveau comme le génie de la bastille, tandis que, nous enfonçant dans notre oreiller, nous nous supplions de ne penser à rien et nous recroquevillons dans un travail machinal, tel que de suivre le balancier de la pendule, de compter jusqu' à cent et autres bêtises insuffisantes. Soudain, à travers le voile de banalités qu' on lui oppose, l' idée réapparaît, confuse, puis parfaitement nette. Et vaincu, nous essayons encore de lui échapper, en nous retournant dans nos draps. Enfin, je me levais, et par quelque lecture émouvante je cherchais à m' oublier. Tout me disait mon chagrin, au point que les romans de mes contemporains me parurent admirables. Ce n' étaient pas ses yeux, ni son sourire qui m' apparaissaient dans mes troubles ; je ne m' attendrissais que sur moi-même. J' imaginais

p213

le système de vie que j' aurais mené avec elle, et je me désespérais qu' une façon d' être ému, que j' avais entrevue, me fût irrémédiablement fermée. Au résumé, j' aurais voulu recommencer avec elle la solitude méditative que Simon et moi nous tentâmes. Retraite charmante ! Ma méthode, en étonnant l' objet, m' eût paru rajeunie à moi-même. Puis ces commerces d' idées avec des êtres d' un autre sexe se compliquent de menues sensations qui meublent la vie. Ainsi, à étudier ce qui aurait pu être, j' empirais ma triste situation. Et, piétinant ma chambre banale, je suppliais les semaines de passer. Il est évident que ça ne durera pas, mais les minutes en paraissent si longues ! J' ai connu une angoisse analogue sur le fauteuil renversé des dentistes, et pourtant l' univers, que je

regardais désespérément par leurs vastes fenêtres,  
ne me parut pas aussi décoloré que je le vis,  
durant ces nuits détestables et ces après-midi  
où je me couchais vers les trois heures et  
m'endormais enfin, hypnotisé par mon idée fixe,  
éclatante parmi le terne de toutes choses. Ah !  
Les réveils, au soir tombé, les membres couverts  
de froid ! Les repas, sans appétit, sous des

p214

lumières brutales ! Parfois même il pleuvait.  
J'aurais dû me méfier que l'air de la mer,  
précieux en ce qu'il pousse aux crises (cf.  
Jersey et Venise), m'était dans l'espèce  
détestable.

p215

Seule, elle a pu me faire prendre quelque  
intérêt à la vie extérieure. Elle était pour moi,  
habitué des grandes tentures nues, un petit  
joujou précieux, un bibelot vivant. Et comme  
son parfum brouillait avec mon sang toutes  
mes idées, je goûtais des choses vulgaires, je  
cancanais un peu et j'étais fat à la promenade.  
Les petits tableaux qui raniment le souvenir  
que je lui garde sont au reste fort rares.  
Elle ne m'a jamais rien dit de mémorable, ni  
de touchant ; c'est peut-être que je ne l'écoutais  
guère ? L'ayant abordée avec le simple désir  
de me donner quelque amertume et de reprendre  
du ton, j'ai habillé selon ma convenance  
et avec un art merveilleux le premier  
objet à qui j'ai plu. Elle n'est qu'un instinct  
dansant que je voulus adorer, pour le  
plaisir d'humilier mes pensées.  
Comme elle était venue me surprendre, un matin  
de naguère, dans ma chambre d'hôtel,

p216

elle me trouva appuyé sur une malle, qui  
lisais l'*imitation*. je la priai d'entendre  
le chapitre si bref sur l'amour charnel. Elle  
m'assura que cela lui plaisait infiniment, et  
pour me le prouver elle riait. La société de

Simon a perverti en moi le sens de la sociabilité. Il est évident que j' ai ennuyé au delà de tout l' objet. Uniquement soucieux de me distraire, je ne songeais pas assez qu' elle était un objet vivant. Ce jour où, sur ma malle de voyageur, je prétendis l' instruire de l' instabilité des passions sensuelles, est l' instant où je me crus le plus près d' être aimé et d' aimer, mais comme il était midi un quart, elle, avec une netteté d' analyse intime, que je n' atteignis jamais, se rendait compte qu' elle avait une grande faim.

Un autre souvenir qui m' émeut dans l' exil de Cannes, c' est ce fiacre, à neuf heures du soir, qui nous emporta le long des boulevards immenses et tristes vers la gare de Lyon, où l' on se bouscule confusément sous trop de lumières. Je m' absentais pour deux jours, mais afin de dramatiser la situation et de me faire un peu mal aux nerfs, je lui dis la quitter pour deux mois. Ses larmes chaudes tombaient sur mes mains dans l' obscurité misérable.

p217

C' est ainsi qu' un peu après, seul dans mon wagon, je goûtai une petite mélancolie et une petite fierté, ce qui fait une délicate sensualité.

à imaginer ce sentiment sincère de petite fille qu' elle eut pour moi, tandis qu' elle sanglotait de mon faux départ, je me désole de mon mauvais coeur, et une vision d' elle, tout embellie et affinée, s' impose à mon souvenir : figure si épurée que je n' éprouve plus qu' un regret violent et attendri de la savoir malheureuse. Elle est de la même race que moi ; si elle entrevoit ce qu' elle devrait être et ce qu' elle est, combien elle souffre de ne pas vivre à mes côtés, pensant tout haut et se fortifiant de mes pensées ! C' est ma faute, ma faute irréparable, de ne pas lui être apparu tel que je suis réellement ! Oh ! Ma constante hypocrisie ! Mon impuissance à démêler ce qui est convenable, parmi tant de charmantes façons d' être, qui s' offrent à moi comme possibles en toutes occasions ! Avec son joli corps, pâmé des hommes grossiers, que la voilà misérable, elle, charmante comme une sainte

païenne !  
Hélas ! Pourquoi suis-je si vivement frappé

p218

du désordre qu' il y a dans les choses ? ... ou pourquoi n' est-elle pas morte ? La nuit, durant mes détestables lucidités, elle ne m' apparaîtrait plus comme un bonheur possible et que je ne sais acquérir. Elle serait un cadavre doux et triste, une chose de paix.

p219

Je lui écrivis. Dès lors je connus à chaque courrier l' angoisse, puis la secousse à briser mes genoux, quand le facteur si longtemps guetté s' éloignait, sans une lettre pour moi qui sifflotais d' indifférence affectée.

Je n' eus plus le courage de penser à rien autre qu' à elle, qui peut-être en ce moment riait.

" elle ne m' a pas écrit, -me disais-je chaque matin avant de quitter mon lit, -faut-il en conclure qu' elle ne me répondra pas ? Elle fut toujours détestable ; son sans-gêne d' aujourd' hui prouve-t-il que son amitié ait fléchi ? " et, singulier amant, je cherchais les preuves d' indifférence qu' elle m' avait données aux meilleurs jours, avec plus d' ardeur qu' un homme raisonnable ne se rappelle les preuves de tendresse.

à cette époque, le goût que je lui gardais prit des proportions vraiment curieuses. Vous

p220

connaissez ces inquiétudes nerveuses qui, certains jours, nous tiraillent dans toutes les jointures, nous cassent les jambes à la hauteur des genoux, et nous réduisent enfin à un geste brusque, coup de pied dans les meubles ou assiettes cassées, en même temps qu' elles nous font une idée claire des sensations du véritable épileptique. J' avais à l' imagination une angoisse analogue.

Dès l' aube, je lui télégraphiai à son ancienne

adresse. Journée déplorable ! à travers Cannes, perdue d' humidité, je ne cessais d' aller de l' hôtel au télégraphe, où les employés agacés me secouaient leurs têtes, et mon coeur s' arrêtait de battre, sans que mon attitude perdît rien de sa dignité. Le long de la plage, dans la grande rue, cette journée dont j' entendis sonner tous les quarts d' heure me brisa, tant mon espoir surchauffé à chaque seconde se venait butter contre l' impossible, de la secousse d' un express qui s' arrête brutalement... vers cinq heures, seul dans le salon humide de l' hôtel, je n' avais encore rien reçu ; la totalité des choses me parut sinistre, puis je fus dément. Comme elle était oubliée, la fille des premiers instants de cette aventure, -celle à

p221

qui je voulus bien prêter un sourire doux et maniéré ! J' avais à propos d' elle conçu un si violent désir d' être heureux, j' y étais allé d' une telle chevauchée d' imagination qu' en me retournant, je me trouvais seul. De la même manière, sous le cloître, mes saints, -à Venise, Venise, -et en amour, l' amante, se dissipait pour me laisser manger du vide, face à face de mon désir. Prendre l' express sur l' heure, retrouver à Paris, par l' obligeance des concierges, l' adresse de l' objet, la reprendre, puisqu' elle est mobile et que je ne lui déplais pas, rien de plus simple, mais il y faudrait quinze jours, et j' aime mieux croire que dans ce délai je serai guéri. Ce bonheur-là, pour me plaire, devrait m' être donné tel que je l' imagine, et à l' heure même où je le désire. Quant à revivre les jours passés auprès d' elle, vraiment je m' en soucierais peu. Ce qui me désole, c' est la non-réalisation de tout ce que j' ai entrevu en la prenant pour point de départ. Je considère avec affolement combien la vie est pleine de fragments de bonheur que je ne saurai jamais harmoniser, et d' indications vers rien du tout.

p222

Et puis, comment me consoler de cette ignominie qu' un élément essentiel de ma félicité

soit un objet d' entre les barbares, quelque chose qui n' est pas moi ?

p223

Un matin, toujours sans nouvelle, j' eus au moins la petite satisfaction d' avoir prévu, dès la veille, qu' il fallait laisser tout espoir. M' examinant avec minutie, je constatai que je traversais une période de démence. La direction de mon énervement ne me parut pas blâmable, mais seulement son intensité. Il faut avouer que la réussite de mon excursion dans la vie dépassait mes plus belles espérances ; vraiment j' avais rajeuni ma puissance de sentir ! Et malgré qu' une partie de moi-même, toujours un peu larmoyante, résistât, je m' amusai pendant quelques minutes d' être si parfaitement dupe de la duperie que j' avais méthodiquement organisée. Le soleil gai courait de la mer bleue et argentée jusque dans ma chambre tout ouverte ; mon chocolat embaumait ; j' avais faim et je souriais. Profitant avec un grand sens de cet éclair d' énergie, je pris le train de Nice. De

p224

Nice à Monte-Carlo je suivis la côte à pied, dans une atmosphère légère qui me disposait aux sentiments fins. Je m' imposais :

1. De respirer avec sensualité ;
2. De me convaincre qu' aucune des beautés soupirées par moi depuis trois semaines n' était en cette fille : " je subis une querelle de mes rêves intimes ; l' amour n' est qu' un domino qu' ils ont pris pour piquer ma curiosité. Mais, en vérité, je n' ai pas à me mépriser ; personne n' a porté la main sur moi. Si je suis troublé, c' est moi seul qui me trouble. "

je dînai abondamment, et malgré que cette heure (de six à neuf) soit lugubre au sentimental indisposé, je sortis du restaurant plus viril, un peu ballonné et un cigare très curieux à la bouche. L' excellent remède que l' orgueil quand on va s' émietter dans un désagrément ! Je relève un peu la tête, je fais table rase de tous les menus souvenirs et je dis : " quoi ! Des

scénettes touchantes que je fabrique pour m'attendrir ! Vais-je m'empêtrer là dedans ! Je suis centre des choses ; elles me doivent obéir. Je mourrai fatalement, et, si j'en éprouve le besoin, je puis avancer cette date. En attendant,

p225

soyons un homme libre, pour jouir méthodiquement de la beauté de notre imagination. "

les salles de jeu m'ont toujours ennuyé.

J'ai pourtant tous les instincts du joueur. Si je m'intéressais à la politique, à la religion et aux querelles mondaines, j'embrasserais le parti du plus faible. C'est générosité naturelle ; c'est aussi calcul de joueur : j'espérerais être récompensé au centuple. En outre, il m'arrive, quand je souffre un peu des nerfs, de désirer avec frénésie risquer ma vie à quelque chose : pour rien, pour l'orgueil de courir un grand risque. Mais mettre des louis sur le tapis vert, voilà qui n'intéresse pas la dixième partie de moi-même. Et si je perdais, tout mon être serait annihilé. Car sans argent, comment développer son imagination ? Sans argent, plus d'*homme libre*.

celui qui se laisse empoigner par ses instincts naturels est perdu. Il redevient inconscient ; il perd la clairvoyance, tout au moins la libre direction de son mécanisme. Le joueur de Monte-Carlo est là pour se fouetter un peu les nerfs, pour son plaisir. Que la chance l'abandonne, c'est un homme qui ne

p226

possède plus et qui compromet ses plaisirs de demain. -ainsi, j'allais à Paris faire une expérience sentimentale, afin de me réveiller un peu (mettre quelque amertume dans mon bonheur trop fade). La chance a tourné, j'ai été pris. C'est que j'avais choisi une des loteries les plus grossières : l'amour pour un être ! L'homme vraiment réfléchi ne joue qu'avec des abstractions ; il se garde d'introduire dans ses combinaisons une femme ou un croupier de Monte-Carlo.

J'ai trempé dans l'humanité vulgaire ; j'en

ai souffert. Fuyons, rentrons dans l' artificiel.  
Si mes passions cabalent pour la vie, je suis assez expert à mécaniser mon âme pour les détourner. C' est une honte, ou du moins une fausse manoeuvre, qu' après tant d' inventions ingénieuses où je les ai distraites, elles m' imposent encore de ces drames communs, que je n' ai pas choisis, et qui ne présentent pas d' intérêt.  
Sortons de ce casino où des hommes, d' imagination certes, mais d' une imagination peu ornée, mes frères sans doute, mais de quel lit ! Cherchent comme moi l' échauffement, et à ce jeu se brûlent. Je suis un joueur qui pipe les dés ; désintéressé du résultat que je connais,

p227

j' ai l' esprit assez libre pour prendre plaisir aux plus minutieux détails de la partie. Plaisir un peu froid, mais exquis !  
Oh ! Ces halles, ces filles, cette lourde chaleur !  
Quelle grossière salle d' attente, auprès du wagon léger dans lequel je traverserai la vie, prévenu de toutes les stations et considérant des paysages divers, sans qu' une goutte de sueur mouille mon front, qu' il faudrait couronner des plus délicates roses, si cet usage n' était pas théâtral !  
Je repris le train de Cannes. Au près de moi des officiers de marine causaient, et je fus frappé tout d' abord de leur simplicité, de la camaraderie enfantine de leurs propos. Je me rafraîchissais à les suivre. Naturellement ils bavardaient sur la roulette, avec ce ton de plaisanterie mathématique particulier aux élèves de polytechnique ou de navale :  
-puisque c' est le banquier qui finit par gagner, disaient-ils, plus vous divisez la somme que vous pouvez risquer, plus vous augmentez vos chances de perte. Le meilleur, c' est encore de risquer un gros coup, puis de s' éloigner.  
Ah ! L' admirable vérité, m' écriai-je entre

p228

Villefranche et Nice, dans les cahots du wagon, et comme cela confirme ma théorie !

Dans la vie, la somme des maux, nul ne le conteste, est supérieure à celle des bonheurs. Plus vous aventurez de combinaisons pour gagner le bonheur, plus vous augmentez vos chances de pertes. Puisqu' il rentrait dans mon système d' aimer et d' être aimé, c' était bien de m' y risquer un jour ; mais la sottise combinaison que de laisser ma mise sur le tapis pendant cinquante jours !

Heureusement pour mes bonnes dispositions, je ne trouvai pas à l' hôtel de lettre de l' objet.

Je pris une pilule d' opium, pour qu' une insomnie toujours déprimante ne vînt pas me désespérer à nouveau, et, à mon réveil, je me parus satisfaisant. Je sais d' ailleurs qu' il faut être indulgent aux convalescents, et ne pas trop demander à leurs forces trébuchantes. Le lendemain, je partis pour m' aérer n' importe où.

p229

*iii. Méditation sur l' anecdote d' amour.*

il ne faut pas que je me plaigne de cette déchéance subie durant quelques jours. L' humiliation m' est bonne, c' est la seule forme de douleur qui me pénètre et me baigne profondément.

Le danger de mon machinisme, parfait à tant d' égards, est qu' il me dessèche.

Cette anecdote d' amour me sera pour plusieurs mois une source de sensibilité ; elle me rappellera combien il est urgent que je me bâtisse un refuge. Et puis cette belle expérience que je viens de créer, je pourrai à mon loisir la répéter. Désormais je connais la voie pour être émoustillé, attendri, voire libidineux comme sont la plupart des hommes et des femmes. Mon rêve fut toujours d' assimiler mon âme aux orgues mécaniques, et qu' elle me chantât les airs les plus variés à chaque fois qu' il me

p230

plairait de presser sur tel bouton. J' ai enrichi mon répertoire du chant de l' amour. Je ne pouvais guère m' en passer. La chose se fit très lestement. La période grossière, où l' on souffre vraiment, où l' on jouit vraiment (et

je ne sais, pour un esprit soucieux de voir clair, quel est de ces égarements le plus pénible ! ), je ne permis pas qu' elle durât plus de deux mois. Le plaisir ne commence que dans la mélancolie de se souvenir, quand les sourires, toujours si grossiers, sont épurés par la nuit qui déjà les remplit. Pour présenter quelques douceurs, il faut qu' un acte soit transformé en matière de pensée. J' ai activé les phénomènes ordinaires de la sensibilité. En trois semaines, d' une vulgaire anecdote je me suis fait un souvenir délicieux que je puis presser dans mes bras, mes soirs d' anémie, me lamentant par simple goût de mélancolique, craignant la vie, l' instinct, tout le péché originel qui s' agite en moi, et fortifiant l' univers personnel que je me suis construit pour y trouver la paix.

p231

*chapitre XII. Mes conclusions.*

*la règle de ma vie :*

aujourd' hui j' habite un rêve fait d' élégance morale et de clairvoyance. La vulgarité même ne m' atteint pas, car assis au fond de mon palais lucide, je couvre le scandaleux murmure qui monte des autres vers moi par des airs variés, que mon âme me fournit à volonté.

J' ai renoncé à la solitude ; je me suis décidé à bâtir au milieu du siècle, parce qu' il y a un certain nombre d' appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Dans la solitude, ils m' embarrassent comme des soudards sans emploi. La partie basse de mon être, mécontente de son inaction, troublait parfois le meilleur de moi-même. Parmi les hommes je lui ai trouvé des joujoux, afin qu' elle me laisse la paix.

p232

Ce fut la grande tristesse de Dieu de voir que ses anges, des émanations de lui-même, désertaient son paradis pour aimer les filles des hommes. J' ai trouvé un joint qui me permet de supporter sans amertume que des parties

de moi-même inclinent vers des choses vulgaires. Je me suis morcelé en un grand nombre d'âmes. Aucune n'est une âme de défiance ; elles se donnent à tous les sentiments qui les traversent. Les unes vont à l'église, les autres au mauvais lieu. Je ne déteste pas que des parties de moi s'abaissent quelquefois : il y a un plaisir mystique à contempler, du bas de l'humiliation, la vertu qu'on est digne d'atteindre ; puis un esprit vraiment orné ne doit pas se distraire de ses préoccupations pour peser les vilenies qu'il commet au même moment. J'ai pris d'ailleurs cette garantie que mes diverses âmes ne se connaissent qu'en moi de sorte que n'ayant d'autre point de contact que ma clairvoyance qui les créa, elles ne peuvent cabaler ensemble. Qu'une d'elles compromette la sécurité du groupe et par ses excès risque d'entraîner la somme de mes âmes, toutes se ruent sur la réfractaire. Après une courte lutte, elles l'ont vite maîtrisée ; c'est ce qu'on a pu voir dans l'anecdote d'amour.

p233

Vraiment, quand j'étais très jeune, sous l'oeil des barbares et encore à Jersey, je me méfiais avec excès du monde extérieur. Il est repoussant, mais presque inoffensif. Comme l'onagre par le nez, il faut maîtriser les hommes en les empoignant par leur vanité. Avec un peu d'alcool et des viandes saignantes à ses repas, avec de l'argent dans ses poches, on peut supporter tous les contacts. Un danger bien plus grave, c'est, dans le monde intérieur, la stérilité et l'emballement ! Aujourd'hui, ma grande préoccupation est d'éviter l'une et l'autre de ces maladresses. On connaît ma méthode : je tiens en main mon âme pour qu'elle ne butte pas, comme un vieux cheval qui sommeille en trottant, et je m'ingénie à lui procurer chaque jour de nouveaux frissons. On m'accordera que j'excelle à la ramener dès qu'elle se dérobe. Parfois je m'interromps pour m'adresser une prière :  
ô moi, univers dont je possède une vision, chaque jour plus claire, peuple qui m'obéit au doigt et à l'oeil, ne crois pas que je te délaisse

si je cesse désormais de noter les observations  
que ton développement m'inspire ; mais  
l'intéressant, c'est de créer la méthode et de

p234

la vérifier dans ses premières applications.  
Somme sans cesse croissante d'âmes ardentes  
et méthodiques, je ne décrirai plus tes efforts ;  
je me contenterai de faire connaître quelques-uns  
des rêves de bonheur les plus élégants que  
tu imagines. Continuons toutefois à embellir  
et à grandir notre être intime, tandis que  
nous roulerons parmi les tracasseries extérieures.  
Soyons convaincus que les actes n'ont aucune  
importance, car ils ne signifient nullement  
l'âme qui les a ordonnés et ne valent que par  
l'interprétation qu'elle leur donne.

p235

*lettre à Simon :*

j'ai écrit dernièrement à Simon :  
" avec vous, lui dis-je, j'avais vécu dans  
l'église militante, faite de toutes les misères  
de l'esprit molesté par la vie. Demeuré seul,  
j'ai projeté devant moi, par un effort  
considérable, ce pressentiment du meilleur que  
nous portions en nous ; j'ai réalisé cette église  
trionphante que parfois nous entrevoyions ;  
j'ai participé de ses joies. Rien de plus  
délicat que de se maintenir sur ce sommet de  
l'artificiel. Mes passions ont cabalé pour la vie...  
aussitôt mon âme me signalait leur insurrection,  
et, toute coalisée, les réduisait. Cependant  
j'avais glissé plus bas que jamais nous ne fûmes.  
Il faut que je remonte la série d'exercices  
spirituels qui nous avaient si fort embellis,  
mon cher ami.  
" c'est une grande erreur de concevoir le  
bonheur comme un point fixe ; il y a des méthodes,  
il n'y a pas de résultats. Les émotions

p236

que nous connûmes hier, déjà ne nous appartiennent  
plus. Les désirs, les ardeurs, les aspirations

sont tout ; le but rien. Je fus inconsideré de croire que j' étais arrivé quelque part. Mieux averti, je vais recommencer nos curieuses expériences.

" vous et moi, mon cher Simon, nous sommes de la petite race. Nos examens de conscience, les excursions que nous fîmes botte à botte hors du réel et l' assaut que je viens de subir ne me laissent pas en douter. Je ne veux pas me risquer à rien inventer ; je veux m' en tenir à des émotions que j' aurai pesées à l' avance. Rien de plus dangereux que nos appétits naturels et notre instinct. Je les étoufferai sous les enthousiasmes artificiels se succédant sans intervalle.

" ce système excellent pour l' individu serait, à la vérité, déplorable pour l' espèce. Les voluptueux de mon ordre demeurent stériles. Mais je ne crains pas que la masse des hommes m' imite jamais : il faut, pour garder la mesure que je prescris, un tact, une clairvoyance infinis.

" vous le savez bien, Simon, s' il m' eût plu, j' étais un merveilleux instrument pour produire des phénomènes rares. Je penche quelquefois

p237

à me développer dans le sens de l' énervement ; névropathe et délicat, j' aurais enregistré les plus menues disgrâces de la vie. Je pouvais aussi prétendre à la compréhension ; j' ai un goût vif des passions les plus contradictoires. Enfin je suis doué pour la bonté ; je me plais à plaire, je souris ; en persévérant, j' aurais atteint à cette vertu royale, la charité. Mais décidément je ne m' enfermerai dans aucune spécialité ; je me refuse à mes instincts, je dérangerai les projets de la providence. Que mes vertus naturelles soient en moi un jardin fermé, une terre inculte ! Je crains trop ces forces vives qui nous entraînent dans l' imprévu, et, pour des buts cachés, nous font participer à tous les chagrins vulgaires.

" je vais jusqu' à penser que ce serait un bon système de vie de n' avoir pas de domicile, d' habiter n' importe où dans le monde. Un chez moi est comme un prolongement du

passé ; les émotions d' hier le tapissent. Mais, coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m' apparaisse neuve, et que toutes choses me soient un début.

" mon cher ami, vous êtes entré dans une carrière régulière ; vous utiliserez notre dédain,

p238

qui nous conduisit à Jersey, pour en faire de la morgue de haut personnage ; notre clairvoyance, qui fit nos longues méditations, deviendra chez vous un scepticisme de bon ton ; notre misanthropie, qui nous sépara, une distinction et une froideur justement estimées de ce monde sans déclamation où vous êtes appelé à réussir. Nul doute que vous n' arriviez à proscrire pour des raisons supérieures ce que le vulgaire proscriit, et à approuver ce qu' il sert. Certaines natures avec leur fine ironie s' accommodent à merveille, quoique pour des raisons très différentes, du vulgaire bon sens. Alors, assistant de loin au développement de ma carrière, si vous la voyez tourner à mille choses faciles que j' étais né pour mépriser toujours, ne vous étonnez pas. Croyez que je demeure celui que vous avez connu, mais poussé à un tel point que les attitudes mêmes que nous estimions jadis, je les dédaigne : car vis-à-vis des rêves que j' entrevois, un peu plus, un peu moins, c' est bien indifférent. Et ces rêves eux-mêmes n' ont pas grande importance, parce que je mourrai un jour, parce que je ne suis pas sûr que dans cette courte vie elle-même mon idéal d' aujourd' hui soit demain mon idéal, enfin

p239

parce que je sais n' avoir une idée claire qu' à de rares intervalles, au plus deux heures par jour dans mes bonnes périodes. -en conséquence, j' ai adopté cinq ou six doutes très vifs sur l' importance des parties les meilleures de mon moi.

" l' évidente insignifiance de toutes les postures que prend l' élite au travers de

l'ordre immuable des événements m'obsède.  
Je ne vois partout que gymnastique. Quoi  
que je fasse désormais, mon ami, jugez-moi  
d'après ce parti pris qui domine mes moindres  
actes.

" il est impossible que nous cessions de nous  
intéresser l'un à l'autre ; il est probable  
cependant que nous cesserons de nous écrire.  
Cela ne vous blessera pas, mon cher Simon.  
Vous savez si je vous aime ; en réalité, nous  
sommes frères, de lits différents, ajouterai-je,  
pour justifier certaines différences de nos  
âmes ; nous avons une partie de notre moi  
qui nous est commune à l'un et à l'autre ; eh  
bien ! C'est parce que je veux être étranger  
même à moi que je veux m'éloigner de vous.  
*alienus* ! étranger au monde extérieur,  
étranger même à mon passé, étranger à mes instincts,  
connaissant seulement des émotions

p240

rapides que j'aurai choisies : véritablement  
homme libre ! "  
cette lettre écrite, je réfléchis que ce désir  
d'être compris, ce besoin de me raconter, de  
trouver des esprits analogues au mien était  
encore une sujétion, un manque de confiance  
envers mon moi. Et si je la fis tenir à Simon,  
c'est uniquement par esprit d'ordre, pour  
fermer la boucle de la première période de  
ma vie.  
*avril 1887.*

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)